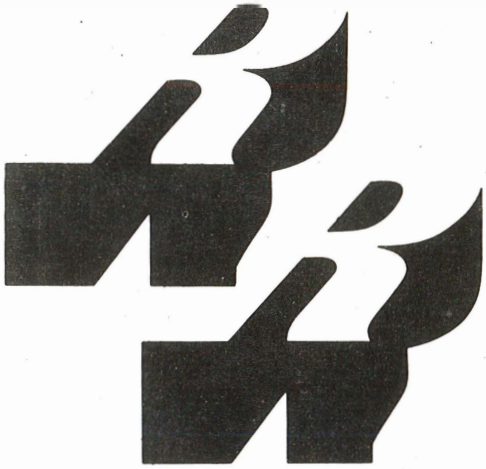


REVUE ROUMAINE

4-5/1992

XLVIIe année, no 286

LE GROUPE ROUMAIN DE PRESSE POUR L'ETRANGER "ROUMANIE"

COLLEGE DIRECTEUR:

NICOLAE ŞARAMBEI – Directeur, Président du Collège directeur; DORIN IANCU – Rédacteur en chef (revue Panorama roumain); CEZAR BALTAG – Rédacteur en chef (revue Viaţa Românească); VALENTIN F. MIHĂESCU – Rédacteur en chef (Revue roumaine) AUREL RĂU – Rédacteur en chef (Revue Steaua); CONSTANTIN GROSU – Rédacteur en chef (revue Forum); MIHAI HETCO – Secrétaire général de la rédaction; DUMITRU NĂSTASE – manager; LUCIAN POPA – rédacteur artistique.

REVUE ROUMAINE

NICOLAE ŞARAMBEI - **Directeur**
VALENTIN F. MIHĂESCU - **Rédacteur en chef**
DONE STAN - **Maquette artistique**

CONSEIL CONSULTATIF-ROUMANIE

CEZAR BALTAG, CAIUS TRAIAN DRAGOMIR, DANIEL DIMITRIU, CORNEL MORARU, ECATERINA OPROIU, ION POP, EUGEN SIMION, MARIN SORESCU, ŞERBAN STATI, ION SIMUŢ, CORNEL UNGUREANU

CONSEIL CONSULTATIF-INTERNATIONAL

ALF LOMBARD (Suède), HERVÉ BAZIN (France), JORGE USCATESCU, CHRISTIAN IONESCU (Espagne), MARIA MANOLIU MANEA, WILLIAM SNODGRASS, ROBERT EPSTEIN (Etats-Unis), MIHAI CIMPOI, ION DRUŢĂ (République de Moldavie), MARIANO BAFFI (Italie), IOAN FLORA (Yougoslavie), KARL HEINZ BÖHM (Autriche), PAUL RICH (Australie), JOHN ROBERT COLOMBO Canada), KLAUS HEITMANN (Allemagne)

COMMENTATEURS

VICTOR BOTEZ, LIVIA BOB-SURDU, IULIANA BUNEA, ZENOVIA NICULESCU, ALINA POPOVICI, CONSTANTIN PRUT

REPORTERS SPECIAUX

ADI CUSIN, LEON TALPĂ

CHEF DE LA SECTION EVENEMENTS

MARGARETA VASILIU

CHEFS DES VERSIONS ÉTRANGÈRES

AGNES DAVIDOVICI (français), DELIA RĂZDOLESCU (anglais), GRETE KLASTER-UNGUREANU (allemand) NINA NICOLAEVA (russe)

SECRETARIAT DE REDACTION

SILVIA FABIAN, ELENA MIHUŢ

REPORTERS PHOTOGRAPHES

SANDA BRUMĂRESCU, ARCADIE OSMULICHEVICI, ALEXANDRINA RADU, RADU VINTILESCU, ŞTEFAN ZUGRĂVESCU

RELATIONS PUBLIQUES, DIFFUSION, PUBLICITÉ

ANDREEA MIRELA IONESCU, VALENTINA OLTEANU

ADMINISTRATION

MARIA POPESCU, VIRGINIA VINTEA

SERVICE D'ABONNEMENTS

FLORIN IORDĂCHESCU (chef du service)

Ce numéro fut conclu le 30 Avril 1992. Les points de vue exprimés dans les articles appartiennent aux auteurs de ceux-ci. Les articles et les photographies peuvent être reproduits librement, avec indication de la source.

ISSN 0251 - 3528

REVUE ROUMAINE

4-5/1992

SOMMAIRE

SEUILS

George G. POTRA
L'héritage de Titulescu ■ 3

SYMPOSIUM

NICOLAE TITULESCU - Notre contemporain
Adrian NĂSTASE
L'actualité de Nicolae Titulescu ■ 7
Gheorghe BUZATU
La Transylvanie - cœur de la Roumanie ■ 16
Valeriu Florin DOBRINESCU
Une compréhension réelle des questions internationales ■ 26
George G. POTRA
Paradigmes titulesciens à la tribune genevoise ■ 36
Florin CONSTANTINIU
Les intérêts nationaux et les courants totalitaires ■ 44
Ion. M. OPREA
Une attitude dépourvue d'équivoque ■ 51
Cristian POPIŞTEANU
La force de l'éducation pour la paix ■ 60
George DELACRIŞ
Bibliographie sélective ■ 70

PATRIMOINE

Florian TĂNĂSESCU
Histoire d'un trésor ■ 75

DISTINGUO

Calus Traian DRAGOMIR
Les métamorphoses d'un système ■ 84

CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

Le cinéma roumain à l'heure de vérité
(Débat avec la participation des réalisateurs **Alexa VISARION, Malvina URŞIANU, Dan PIŢA, Constantin VAENI, Adina DARIAN, Sergiu NICOLAESCU, Laurenţiu DAMIAN et Bogdan BURILEANU**) ■ 92
Au delà du Prut, un théâtre en début de carrière
(Avec la participation de **Serafim SAKA, Dumitru Radu POPESCU, Dumitru SOLOMON, Dan MICU, Ioan ADAM, Nicoleta TOIA, Alice GEORGESCU, Victor PARHON, Valeriu SIMION, Georgeta ADAM, Petru VUTCĂRĂU, Alexandru CORDONEANU**) ■ 116

LA VIE DES ARTS

Constantin DUŢU
Une existence consacrée à l'art (Propos recueillis par **Emanuel BOBIC**) ■ 134
Alexandra TITU
L'affiche polonaise ■ 141
Björn BREDSTRÖM
Nouveaux contacts, au bénéfice de nos deux cultures (Propos recueillis par **Dorin IANCU**) ■ 145
Constantin PRUT
Une nouvelle galerie d'art: Apollo ■ 149
C.D. ZELETIN
Les Fleurs du Mal - une traduction roumaine intégrale (Propos recueillis par **Mircea COLOŞENCO**) ■ 152

LIVRES

Paul DUGNEANU - Livres anciens, lectures nouvelles ■ 157
Valentin F. MIHĂESCU - Une encyclopédie des valeurs perdues ■ 160
Victor BOTEZ - Les connexions entre les domaines de la connaissance ■ 163
Mircea COLOŞENCO - La Bessarabie - une terre disputée entre l'est et l'ouest ■ 166
Laurenţiu AVRAM - Un livre fondamental pour la culture européenne ■ 171

NOS COLLABORATEURS

L'héritage de Titulescu

Le 29 août 1936, Titulescu était éliminé de la scène politique.

Injustement.

Le 17 mars 1941, Titulescu rendait l'âme.

Prématurément.

Ainsi s'achevaient une existence et une carrière que le grand homme politique et diplomate roumain avait lui-même symboliquement synthétisées par les paroles «20 années dans les tranchées de la paix».

On a beaucoup écrit et on continuera à écrire sur Titulescu.

Jamais assez.

Les ouvrages, études et articles qui lui furent et lui sont consacrés forment toute une littérature.

Les éloges qu'on lui a adressés expriment la fascination que l'homme et l'œuvre exercèrent sur leurs contemporains et sur la postérité.

Qu'il nous soit permis de citer, dans ce bref article, deux témoignages de deux «monstres» du journalisme de notre siècle.

En pleine guerre mondiale, Wickham Steed écrivait:

«Je pense que de nombreuses années s'écouleront jusqu'à ce que son souvenir s'efface de la mémoire du peuple roumain, car il viendra un temps où la Roumanie se relèvera et aura besoin de toute l'aide que lui peuvent donner ses fils. Et alors, ceux-là d'entre nous qui n'auront pas oublié ce que Titulescu a fait, a pensé et s'est efforcé d'accomplir, le glorifierons comme étant un des plus grands hommes politiques de la Roumanie.»

Et Raymond Cartier écrivait, en pleine «guerre froide»:

«Ti-tu-les-co! Les quatre syllabes de son nom sonore ont rempli l'histoire de la diplomatie d'après-guerre. Il fut un des grands hommes de Roumanie, un des grands hommes de la Petite Entente, un des grands hommes de Genève et, pour tout dire, un des grands hommes d'Europe.»

Il fut le plus brillant et le plus dynamique de tous ceux qui avaient voulu construire une nouvelle Europe fondée sur l'égalité des puissances et le respect des traités. Lorsque les nuages obscurcirent l'horizon, il fut un des premiers à comprendre et le premier qui voulut élever une digue pour arrêter l'innondation qui s'annonçait.»

En ce printemps 1992, à 110 ans du jour de sa naissance, nous ne voulons pas seulement lui apporter un pieux hommage - largement mérité - mais aussi nous tourner à nouveau vers lui, comme vers un modèle.

L'œuvre de Titulescu n'est pas une simple page d'histoire.

L'œuvre de Titulescu a la valeur d'un message d'une authenticité remarquable.

Dans une époque d'agitations et de troubles qui changent le visage même du monde, de confrontations politiques et militaires qui continuent à ensanglanter la Planète, d'efforts complexes fournis en vue de trouver, tous ensemble, la formule de survie de la civilisation, en une époque où les Armements nous ont valu de perdre notre Sécurité, lorsque, en dépit du Progrès réalisé grâce au développement sans précédent de la science, de la technique et du potentiel productif, la Pauvreté a atteint, sur d'immenses espaces, des cotes inadmissibles, en une époque où les attaques les plus insidieuses sont de nouveau dirigées non plus seulement contre l'être humain, mais contre l'Être même des Peuples, en un siècle où ressuscitent toutes les maladies mentales - le fascisme, le nationalisme, la xénophobie - en une période où la Peur et l'Intolérance s'emparent de nouveaux territoires de l'espace et de la nature, en une époque de grande crise morale, où seul émerge et persiste l'espoir en Dieu et en la Solidarité humaine, l'appel à l'œuvre de l'illustre devancier - à la fois roumain et européen - prend l'allure de la Nécessité.

C'est du moins ainsi que nous, les Roumains, l'entendons, que nous le ressentons.

Car Titulescu fut une grande conscience.

Si son Action politico-diplomatique donne un contenu à des chapitres entiers de l'histoire de l'entre-deux-guerres, sa Pensée continue à être une source d'inspiration ailée permettant de juger et de déchiffrer l'Histoire, un exemple d'approche lucide et constructive des affaires de ce monde et un plaidoyer - amendable dans ses aspects particuliers, mais valable en son essence - en faveur de solutions qui donnent Sens et Continuité au Devenir, et à notre Humanité des chances de pénétrer dans le Troisième Millénaire.

Le besoin que nous ressentons de nous tourner vers Titulescu se concrétisa, il y a un an à peine, en une initiative d'ample résonance internationale, avec pour aboutissement, la création d'une «Fondation

Européenne Titulescu». Cette fondation porte le nom de celui qui, par son œuvre, aussi bien que par son activité créatrice, fit honneur à sa patrie et à l'humanité. Cette Fondation honore en égale mesure ce forum académique, l'Académie roumaine, dont Nicolae Titulescu fut un membre éminent. L'objectif principal de la «Fondation Européenne Titulescu» est d'honorer la mémoire de ce grand juriste, diplomate et homme politique. Elle s'efforcera de maintenir éveillé l'intérêt pour cette personnalité historique que fut Nicolae Titulescu et pour son œuvre théorique et pratique.

Dans l'ensemble des préoccupations multiples et variées que la Fondation se propose, la publication de l'œuvre scientifique, diplomatique et politique de Nicolae Titulescu s'inscrit comme un objectif essentiel, ne représentant pas seulement un hommage - pleinement mérité, nous l'avons déjà dit - mais aussi une modalité de fixer dans le temps et l'espace, pour la Postérité, l'œuvre de ce perpétuel Contemporain.

L'initiative actuelle de la «Revue Roumaine», bénéficiaire des contributions de spécialistes reconnus en la matière, s'inscrit dans le cadre de cette même grande nécessité ressentie par Titulescu, d'Histoire, de Vérité, de Foi et d'Avenir et s'ajoute, complémentaire, dans l'aire thématique, au numéro consacré il y a dix ans par cette même Revue à cet illustre devancier à l'occasion du centenaire de sa mort.

Homme du Présent et de l'Avenir, Titulescu nous a laissé en héritage une œuvre qui, par sa profondeur intellectuelle et son contenu moral, son courage et sa vision, - offre un sujet exceptionnel de méditation et fonde la confiance en l'Homme, en la Raison. Car, par delà le temps et l'espace, l'Humanité fut pour lui un seul corps, son devenir obligeant à un effort constant et lucide pour la Survie, à un labeur où la Pensée et l'Âme sont appelées, au-delà des frontières, à se serrer la main en parfaite harmonie.

George G. POTRA

Titulescu

L'actualité de Nicolae Titulescu

En général, se conformant à une coutume tacitement acceptée, les personnes appelées à évoquer les mérites d'une personnalité du passé s'efforcent d'ajouter un surplus d'éclat à l'œuvre de cette dernière. Et, très souvent aussi, préparant leurs textes-hommages, les auteurs feuillettent fébrilement les écrits du disparu, afin d'y trouver une idée ou au moins une parole qui en attestent la conception ou la vision prémonitoire.

Une telle politesse de circonstance est plus qu'inutile lorsque la personnalité évoquée se nomme Nicolae Titulescu. Les dizaines de volumes et les centaines d'études que lui ont été consacrés, dans le plus de cinquante ans écoulés depuis sa disparition, de même que les chercheurs, hommes politiques et diplomates de presque tous les coins du monde, offrent, en ce sens, le témoignage le plus éloquent de la pérennité de son œuvre théorique et pratique. Une des conclusions les plus fréquentes des démarches respectives est celle de la contemporanéité de Titulescu. On pourrait même affirmer, prenant cette affirmation pour point de départ, que la vocation de citoyen du monde avait été doublée, dans le cas de Titulescu, par la vocation d'une actualité jamais démentie.

Une telle affirmation se vérifie parfaitement aussi bien dans les cas où la réflexion de Titulescu vise à définir les axes de la politique extérieure roumaine, que dans ceux où ce sont les exigences de la stabilité et de la sécurité européenne et/ou mondiale, comprises avec lucidité et dans toutes leurs nuances, qui en sont l'objet.

La tentative d'illustrer l'actualité de Titulescu impose, volens nolens, à chaque exégète, une difficile opération de sélection. Ses écrits - dont la publication intégrale sera si nécessaire pour retracer l'image

véridique de la spiritualité roumaine de ce siècle - comprendraient aisément une vingtaine de volumes.

Nous tenterons, cependant, au risque de tomber dans d'inévitables schématisations, de signaler dans ce qui suit quelques-unes des idées et des approches en vertu desquelles nous percevons Titulescu comme un contemporain authentique.

Ainsi, il est bien connu que le thème de «la fin d'histoire» revient sans cesse dans la réflexion politique et philosophique et que les périodes de changements radicaux à échelle nationale et/ou internationale offrent habituellement le terrain le plus propice à son intense dissémination. Récemment encore, les grands changements survenus en 1989 dans les pays de l'Europe Centrale et de l'Est qui marquèrent le «début de la fin de la guerre froide» portèrent ce thème au premier plan. La tentative d'articulation la plus cohérente du point de vue selon lequel la fin du XXe siècle coïnciderait en quelque sorte avec la fin de l'histoire est due – et nous ne disons pas là une nouveauté – à Francis Fukuyama.

Bien que nous l'évoquions, nous n'avons pas l'intention de nous engager dans une polémique. Pour la bonne raison que certains éléments de sa démonstration ne sont pas dépourvus de pertinence et que, de plus, lui-même signale, – en ajoutant un signe d'interrogation au syntagme «la fin de l'histoire» – qu'il ne prononce pas un verdict mais lance tout simplement une hypothèse.

Nous avons soulevé cette question, pace que la manière dont Titulescu l'aborde, en son temps, nous semble profondément actuelle. Dans **la Dynamique de la Paix**, conférence donnée à Berlin le 6 mai 1929, il disait: **Nous nous complaisons un peu trop, depuis la fin de la grande guerre, dans la psychologie des bâtisseurs de mondes nouveaux. Tous avons une tendance trop marquée à considérer les créations pacifiques des dix dernières années comme des choses constituant en elles-mêmes un commencement et une fin. (...) Quoi**

qu'on dise, ni le Pacte de la Société des Nations ni le Pacte Kellogg ni tout autre pacte similaire ne constituent le commencement d'un monde nouveau, ou la fin définitive d'un monde ancien. Ils sont l'aboutissement d'une longue évolution, et, par là, le point de départ d'une évolution nouvelle.

Comparons ces considérations avec une des répliques les plus nuancées, données par l'édition la plus récente de la thèse de «la fin de l'histoire», celle de Gertrude Himmelfarb, laquelle précise que, dans une interprétation correcte de la pensée de Hegel, la dialectique ne consistait pas, comme l'affirmat Fukuyama, en un «début, un milieu et une fin», mais en «une thèse, une antithèse et une synthèse», la synthèse de l'étape précédente étant la thèse du présent, dans le déroulement d'un cycle dialectique perpétuel, qui maintient la «trame de l'histoire».

Ce n'est point cette coïncidence livresque qu'il nous faut retenir, mais bien le rôle de déterminant que cette perspective de l'histoire joua dans l'orientation de l'activite concrète de Titulescu, dans celle qu'il déploya dans le cadre de la Société des Nations en premier lieu. La compréhension de la vérité que « la paix se conquiert» dérive justement de cette vision sur l'histoire. Ceci explique, également, en grande mesure, pourquoi, en dépit des vicissitudes de l'histoire et de son propre destin, il ne cesse à aucun moment d'être «un soldat dans les tranchées de la paix». La devise qui ne cessa de le guider demeure valable de nos jours aussi: **La paix est, en effet, phénomène de mouvement. Elle est chose vivante, qui se réalise graduellement. La paix n'est pas le repos, la paix n'est pas l'abandon. La paix n'est que le but, elle n'est que direction! Mais "dans la direction est déjà l'achèvement et le chemin est parcouru dès qu'on s'y est engagé".**

Elle demeure valable parce que, en dépit de tous nos espoirs, le jour où nous puissions enfin toucher les «dividendes de la paix», dont on a tant parlé au début de 1990, n'a pas encore été atteint. Mais aussi

parce que, justement pour cette raison, les États et les peuples devront résister à toute tentative de retour au passé.

Se rapportant à son époque, Titulescu soulignait, dans le discours qu'il tint en qualité de président à la XIIe session ordinaire de l'Assemblée de la Société des Nations: **Nous vivons un moment difficile: le passage d'une forme de vie collective à une autre est évident; beaucoup de vérités plus anciennes ont péri; les nouvelles vérités ne sont pas encore assez claires pour se transformer en forces actives. Mutatis mutandis,** une telle évaluation demeure valable aussi pour notre époque. La fin de la «guerre froide» est une certitude ou presque, mais les contours qu'acquerront la période post-«guerre froide» sont loin de nous paraître très clairs.

Certes, nous savons comment nous voudrions que cette période soit, ou l'aspect qu'elle devrait avoir. Des projets généreux furent et sont conçus en ce sens. Toutefois, et bien qu'animés d'un espoir légitime, certains projets négligent beaucoup des risques qui pourraient affecter leur réalisation effective. En abordant la question, si actuelle de nos jours, des idéalistes en matière de politique, Titulescu affirmait en 1929: **Les idéalistes ont toujours joui de ma sympathie la plus profonde, parce qu'ils sont prêts à reconnaître que dans leurs formules généreuses, c'est la réalité de demain vers laquelle nous nous dirigeons plus ou moins consciemment, qui peut se refléter. Dans une époque où le mouvement est si imperceptible que l'on a l'impression de vivre sous les lois de la statistique, les idéalistes ne risquent qu'une seule chose: celle d'être approuvés ou combattus pour les idées qu'ils expriment. Dans une époque où l'on a la sensation de vivre sous les lois de la dynamique, les idéalistes risquent encore autre chose: d'être mis dans la situation de donner une réponse aux possibilités pratiques d'application de leurs formules et aux méthodes par lesquelles ils entendent les mettre en pratique.**

De nos jours, de même qu'à l'époque de Titulescu, les projections conceptuelles concernant l'avenir de l'Europe et du monde entier sont plus faciles à énoncer qu'à réaliser. C'est pour cette raison qu'une plus grande concentration des efforts de tous les acteurs de la scène internationale serait peut-être souhaitable, dirigée en vue d'identifier et d'éliminer les obstacles - plus anciens ou plus nouveaux - susceptibles de barer la route à l'avenir désiré. Dans ce contexte, l'appel inlassable de Titulescu à ne pas mettre au premier plan – surtout dans les moments de grande tension internationale – certains intérêts conjoncturaux des États en défaveur des intérêts communs, à terme moyen et long, de l'humanité en son ensemble, acquiert un relief tout particulier.

Nous ne voudrions pas, en affirmant tout ceci, jeter l'anathème sur l'imagination. Car, très certainement, sans inventivité et sans l'apport de ce dissolvant bénéfique des réflexes et des mentalités héritées de la «guerre froide», il y aurait le risque de voir se refléter - volontairement ou non - une histoire plus ou moins éloignée. Reprenant les idées de Titulescu, nous plaidons donc en faveur d'une valorisation au maximum de l'imagination collective - par l'entremise d'un dialogue ouvert et responsable entre les États -non pas pour trancher d'hypothétique paradis futurs, mais bien pour identifier les voies et les moyens les meilleurs permettant de sortir du purgatoire.

De même, la plupart des considérations de Titulescu concernant les finalités et les principes cardinaux d'une politique extérieure roumaine fondée sur le dialogue et la coopération, s'avèrent d'une actualité troublante. Car les finalités et les principes ont représenté, pour cette conscience exemplaire de notre siècle, un impératif catégorique de sa propre existence.

Synthétisant, dans une interview accordée au quotidien «Universul», le 18 juillet 1938, le credo qui avait fondé son activité sur la scène européenne et mondiale, au service des intérêts roumains, Titulescu

déclarait: **Je veux la paix. Mais pour cela il nous faut faire alliance et lier des liens d'amitié avec tous les peuples sans distinction. Je déclare que n'importe qui garantit les frontières de la Roumanie et celles de nos alliés est notre allié de droit. Je ne fais pas de choix entre les balles qui pourraient se diriger vers notre pays. Je veux que la Roumanie vive. Et elle vivra, car son action ne consiste pas à substituer une hostilité à une autre hostilité, mais bien à superposer une amitié à une autre amitié.**

En faisant ces affirmations, le grande diplomate roumain réitérait, en fait, dans le contexte agité des années '30, une ligne de conduite que le peuple roumain avait adopté dès l'aube même de son existence. Et des multiples sources qui ont alimenté ce qui pourrait être nommé «la philosophie historique roumaine» – mise en pratique bien avant sa consécration théorique proprement dite – deux au moins doivent être mentionnées: la réceptivité presque «génétique» aux risques et la vocation, tout aussi profonde, du dialogue. C'est à partir de ces dispositions foncières et conjuguées – dérivant en égale mesure de la position géographique et culturelle de la Roumanie, sise à la croisée des chemins, - que s'est forgée, le temps aidant, cette sagesse, en vertu de laquelle les habitants de ces contrées roumaines ont compris que «celui qui sème le vent récolte la tempête». Titulescu n'a jamais oublié, tout au long de sa carrière, cet axiome de la philosophie historique roumaine.

Entré dans la carrière diplomatique au moment où, après la première guerre mondiale, on rédigeait les traités réparateurs qui s'ensuivirent, Titulescu se fit un devoir d'honneur de préserver son pays – lequel venait de retrouver ses frontières naturelles en vertu de la volonté populaire exprimée en 1918, dans toutes les provinces qui lui avaient été ravies par la force, – des tempêtes qui secouaient le navire de l'Europe des années '20 et '30. Car, pareil en cela à ses compatriotes de tous les temps, il ne désirait rien de plus, mais rien de

moins non plus, que de conserver la juste mesure entre les frontières d'État de la Roumanie et les frontières de la spiritualité roumaine.

Titulescu voua toute sa vie un amour sans bornes à la Transylvanie, au point que, par testament, il exprima son désir de reposer pour l'éternité dans la terre ancestrale de Braşov. Il s'en expliquait ainsi: **La Roumanie ne saurait être entière sans la Transylvanie ... La Transylvanie est le berceau qui protégea son enfance, l'école qui forgea son peuple, le charme qui soutint son existence (...) La Transylvanie n'est pas seulement le cœur de la Roumanie politique; regardez la carte: la Transylvanie est le cœur de la Roumanie géographique!**

Son amour de la paix allant jusqu'à lui faire soutenir que les droits naturels de son pays devaient être validés par bonne entente et non par l'épée, Titulescu fut d'autant plus le critique acerbe et l'adversaire implacable de toute politique aventurière visant à s'emparer de ce qui appartenait à d'autres. Et il définit, sans équivoque, les ennemis de la Roumanie et les siens propres. Ceux-ci n'étaient pas nommément des pays ou des peuples, il avaient nom: irrédentisme, révisionnisme, violation des souverainetés consacrées par les traités de paix, mise en péril du droit par les adeptes du droit du plus fort, ignorance de l'aspiration à la compréhension et à la collaboration. Il s'efforça - avec la même netteté dépourvue d'équivoque - de trouver et de mettre en pratique les solutions capables de contrecarrer les agissements agressifs, comprenant, comme peu de personnes en son époque, cette vérité que c'était en cimentant les relations d'amitié et de bon voisinage qu'on obtenait la plus solide garantie politique de la paix et animant, de ce fait, infatigablement, les efforts fournis en vue de constituer, de maintenir et de consolider la Petite Entente et l'Entente balkanique.

Pleinement conscient de l'indivisibilité de la sécurité européenne, de même que du fait qu'aucun État du continent - quelqu'éloigné

géographiquement qu'il fût d'une zone de conflit potentiel ou effective ne pouvait se dérober aux responsabilités qui leur revenaient dans le plan visant à la défendre, Titulescu ne craignit pas de rappeler aux grandes démocraties occidentales que leurs intérêts ne s'arrêtaient pas à leurs frontières propres. Dans son discours intitulé **L'Ordre dans la pensée,** prononcé le 19 juin 1937, lorsque lui fut décerné le titre de **doctor honoris causa** de l'Université Komensky de Bratislava, Titulescu affirmait: **Il est bien connu qu'on a tendance, en Occident, de faire la distinction entre l'Est et l'Ouest du point de vue de la sécurité. Cette différence ne repose sur aucun fondement.**

Décidé à servir son pays en tout temps, heureux ou malheureux, en représentant officiel ou même en «simple particulier», cette personnalité cardinale de la politique roumaine et européenne de l'entre-deux-guerres nous laissa en héritage une œuvre théorique et pratique impressionnante, dont le plus ample message est le patriotisme. Un patriotisme fondé sur la lucidité et le réalisme et non pas sur les sables mouvants de la démagogie. Aujourd'hui, lorsque des dangers différents mais non moins négligeables que ceux contre lesquels Titulescu catalisait les énergies roumaines et européennes de son époque, se profilent dans notre région de l'Europe, sa pensée témoigne une fois de plus de sa pérennité.

La nouvelle politique étrangère roumaine - animée du désir de contribuer directement et substantiellement à transformer le projet d'une Europe libre et unie en une réalité palpable - inclut également parmi ses coordonnées majeures l'établissement sur des bases nouvelles des rapports avec tous ses voisins. La nécessité de prévenir les risques que le passage de la «solidarité» hypocrite d'hier à l'opacité et à la suspicion réciproque dans les relations entre les pays de l'Europe Centrale et de l'Est, respectivement la nécessité d'éliminer de leur contenu les éléments artificiels et assymétriques sont les principaux arguments en vertu desquels la Roumanie plaide en faveur

d'une politique de la collaboration et de la transparence dans cette zone «si menacée de séismes» de ce continent, et la soutient nettement en tant que condition sine qua non pour éviter les tendances possibles de «satellisation concurrentielle» des États plus nouveaux ou plus anciens de cette partie du continent et en vue de multiplier les prémisses favorables à l'édification de la Nouvelle Europe.

Conscients de n'avoir que trop peu réussi à éclairer une des raisons pour laquelle l'œuvre de Titulescu peut être qualifiée indubitablement de «contemporaine», nous ne saurions conclure cette brève tentative de restituer la vibration inégalable de l'esprit de cet **homo universalis** sans préciser qu'un tel héritage impose aussi des obligations à ses bénéficiaires. Et la première d'entre elles, qui consonne pleinement avec le désir de Titulescu même, est, sans nul doute, celle de voir perdurer son œuvre et ses credos dont la quintessence peut être rendue par la formule: ancrer la Roumanie en Europe et l'Europe en Roumanie.

Adrian NĂSTASE

La Transylvanie - cœur de la Roumanie

... La Transylvanie n'est pas seulement le cœur de la Roumanie politique; regardez la carte: la Transylvanie est le cœur de la Roumanie géographique. La Transylvanie est le berceau qui protégea son enfance, l'école qui forgea son peuple, le charme qui soutient son existence ... –déclarait, en 1915, à un grand meeting organisé à Ploieşti, l'un des invités. Celui-ci était Nicolae Titulescu. Son intervention[1)] jouit d'un grand succès dans les rangs du public local qui réclamait alors instamment, de commun accord avec l'opinion publique nationale, l'entrée en guerre de la Roumanie contre l'Autriche-Hongrie, afin de libérer ses frères de Transylvanie et de Bucovine. Par la suite, on jugea, non sans fondement, que ce seul discours aurait suffi pour inscrire Titulescu, le professeur d'Université et le parlementaire de 1915, parmi nos orateurs d'élite, aux côtés de Titu Maiorescu ou de P.P. Carp, de Barbu Ştefănescu Delavrancea ou de Nicolae Iorga, de Take Ionescu ou de Ion Petrovici. Mais Titulescu ne s'arrêta pas au moment 1915; après s'être imposé dans la politique intérieure, il se fit remarquer sur la scène de la vie politique internationale et, dans ce cadre, à la différence de tous ceux que nous venons de mentionner, ce diplomate exceptionnel devint, surtout à la Société des Nations, un des grands **débatteurs** de l'entre-deux-guerres, dont les mérites furent reconnus au plan européen. Parallèlement, Titulescu s'imposa parmi les grands combattants pour la cause de la Transylvanie, pour sa réunion à la patrie-mère, d'abord, en 1918, puis pour la reconnaissance internationale de l'acte historique d'Alba Iulia, pour l'affermissement de la Grande Roumanie et pour la défense de son indépendance et de sa souveraineté nationales, pour l'intégrité territoriale de l'État roumain unitaire [2)]. Nous fondant sur des documents des archives personnelles de Titulescu [3)], nous nous proposons de détacher quelques-unes des coordonnées de sa diplomatie, laquelle visait, en théorie et en pratique, l'affirmation et la défense des droits et des intérêts fondamentaux de la Roumanie.

*

En 1918, après la signature de la paix séparée de Bucarest, intervenue entre la Roumanie et les Puissances Centrales, Titulescu se trouva aux côtés de son chef politique, Take Ionescu, et de tous les autres hommes politiques et diplomates, qui avaient quitté la Moldavie et s'étaient rendus dans les capitales de l'Entente, à Paris surtout, afin d'y appuyer par une propagande intelligente les idéaux d'union de tous les Roumains. C'est à cette période (1918-1919) que remontent les débuts de l'activité diplomatique de Titulescu[4)] axés autour d'un objectif fondamental: l'union avec la Roumanie des autres provinces roumaines, de la Transylvanie en premier lieu, alors encore sous le joug des empires voisins. Il fut l'un des membres les plus actifs du Conseil National Roumain de Paris, où il établit d'importants contacts politiques et exposa utilement les droits des Roumains.

Appréciant ses succès et l'expérience qu'il avait acquise, le cabinet du général Al. Averescu le désigna, en mars 1920, à la suggestion de Take Ionescu, pour premier délégué de la Roumanie à la Conférence de la Paix de Paris. À ce moment-là après la signature des traités de paix de Versailles, Saint-Germain-en-Laye et Neuilly, à l'ordre du jour de la Conférence se trouvait la signature du Traité de Paix avec la Hongrie. Ce fut l'occasion pour Titulescu de mettre en valeur ses qualités professionnelles remarquables et le patriotisme qui l'animait; ce fut lui également qui signa le 4 juin 1920, conjointement avec le dr I. Cantacuzino, le Traité de Paix de Trianon qui reconnaissait au plan international la volonté exprimée par l'Assemblée Nationale d'Alba Iulia, le 1er Décembre 1918, de réunir la Transylvanie à la Roumanie.

Quelle que fût la fonction diplomatique qu'il occupa (ministre à Londres - 1922-1927 et 1928-1932; délégué permanent à la Société des Nations à partir de 1920; ministre des Affaires étrangères - 1927-1929 et 1932-1936), Titulescu a toujours placé au–dessus du tout la question de la reconnaissance du cadre politico-juridique créé par les Traités de paix d'après la première guerre mondiale. Persuadé qu'il était (et ne cessant de le témoigner) que toute révision signifiait la guerre, il eut l'intuition que la sécurité de l'Europe réclamait, également, la garantie des frontières de la Roumanie et des autres États parus après la première guerre mondiale, suite à l'effondrement des grands

empires de l'époque. Se rapportant aux discussions eues en mars 1925 à Paris avec Edouard Herriot, Titulescu consignait la question dépourvue d'ambiguité qu'il avait posée à l'homme politique français: **Pensez-vous que la sécurité de la France soit assurée si le feu s'allume à l'une de ses frontières?** [5] À la même occasion, il affirmait que: **La Roumanie (...) considère un pacte général de sécurité, exprimant la solidarité de tous les signataires du traité en face de toute agression, de n'importe où elle viendrait, supérieure aux combinaisons locales qui font des distinctions entre les nouvelles frontières des États européens**[6]. La politique de sécurité des grandes démocraties occidentales provoquait de sérieuses déceptions à Titulescu, qui n'hésitait pas à affirmer que **les politiciens des deux puissances occidentales me font l'impression de somnambules qui mettent inconsciemment le feu à leur propre maison**[7].

Dans le contexte des efforts visant à réaliser la sécurité européenne, Titulescu s'est tout naturellement préoccupé des rapports avec la Hongrie. En septembre 1923, à une rencontre avec le Premier-ministre et le Ministre des Affaires étrangères du pays voisin, le diplomate roumain leur déclarait: **...Dans la limite des traités actuels, qui doivent être acceptés avec le désir sincère de les respecter, la Roumanie désire des rapports amicaux avec la Hongrie et (...) si je pouvais personnellement y contribuer, dans ces limites, je serais le premier à m'en réjouir.** [8]

Titulescu s'est acquis de grands mérites en donnant une solution à la **question des optants** conformément aux intérêts et au statut de la Roumanie, pays indépendant et souverain. Au cour de la troisième décennie, cette question fut un des cas célèbres portés à l'attention de la Société des Nations, ces coordonnées essentielles étant bien connues[9]: environ 500 grands propriétaires terriens hongrois de Transylvanie, ayant opté, conformément aux termes du Traité de Trianon, pour la citoyenneté magyare, prétendirent que l'application des dispositions de 1921 était illégale en ce qui les concernait. Reconnaissant, en une première phase, l'autorité incontestable de l'État roumain en la matière, ils s'adressèrent aux autorités de Bucarest, réclamant des conditions préférentielles, sous prétexte qu'ils étaient... des citoyens hongrois. Leur requête ayant été repoussée, ils se

plaignirent à des organismes internationaux, le gouvernement de Budapest qui en saisit en dernière instance la Conférence des ambassadeurs (1922). Cette dernière déclina rapidement sa compétence et recommanda que la question soit mise en discussion au Conseil de la Société des Nations. En mars 1923, la Hongrie soumettait la question des optants à l'attention de Genève. Ainsi s'ouvrait le célèbre procès qui allait se prolonger à la Société des Nations jusqu'en avril 1928, lorsqu'il fut retiré de l'ordre du jour. Une entente ne fut réalisée que le 20 janvier 1930, à la Haye; l'accord signé ensuite à Paris, le 28 avril 1930, stipulait la constitution de l'ainsi-dit «Fonds Agraire A»[10]. Le gouvernement I.I.C. Brătianu délégua Titulescu pour négocier la question des optants et il accomplit brillamment cette mission.

Il excellait aussi dans les joutes oratoires, et celles qui l'opposèrent aux contes Csaky et Apponyi firent les délices de Genève. Ses talents de négociateur suscitaient l'admiration de ses adversaires mêmes; à plusieurs reprises il réalisa... l'irréalisable: la conciliation des contraires car les deux thèses, la roumaine et la hongroise, étaient nettement l'opposé l'une de l'autre. À aucun moment, Titulescu ne s'écarta des deux principes qu'il avait faits siens et qu'il défendit avec acharnement: l) le droit pour le paysan roumain, quel que fût sa nationalité, d'entrer en possession des terrains expropriés; 2) l'intangibilité de la réforme agraire de 1921, dont les dispositions ne pouvaient devenir un objet de discussion pour aucun organisme international [11]. Il n'ignora à aucun moment le fait que, en soulevant la question des optants, la Hongrie horthyste s'était donné pour but de discréditer la Roumanie et de faire reviser le Traité de Trianon [12]. Souvent félicité par ses amis pour ses succès remportés, Titulescu leur répondait modestement qu'il n'avait fait que son devoir, étant, parmi les étrangers, animé d'un élan national à défendre son pays, ce qui lui donnait la force nécessaire pour combattre [13]. Sur cette tactique qu'il avait établie et qu'il poursuivait constamment, Titulescu écrivait, le 12 mai 1920, à N. Ciotori: **La défense des intérêts de notre pays ne consiste pas à exposer tout simplement oralement une thèse, mais bien de prendre les mesures nécessaires pour éviter les risques car s'ils se matérialisent nous nous trouverons dans une situation inextricable. Une sentence**

donnée contre nous serait une monstruosité juridique et morale [14].

Son dévouement profond à la cause roumaine – constamment prouvée sur tous les champs de bataille diplomatiques – comptait, de tout évidence, parmi ses ressorts fondamentaux, son grand amour pour la Transylvanie, sa décision de conserver intacte l'unité nationale forgée en 1918. Dans une lettre à son collègue N. P. Comnen, du 14 février 1927, Titulescu affirmait: **Je suis décidé, cher Comnen, à défendre mon pays et tout particulièrement la Transylvanie, avec toute l'énergie que Dieu m'a donnée. La question est trop importante pour ne pas mobiliser tout ce qu'il y a de forces en moi afin de démasquer cette attaque contre l'être même de l'État roumain. Je t'écris, cloué au lit! ... Quelle vie de torture j'ai menée depuis dix ans! Cependant, le temps n'est pas aux lamentations, mais bien au combat!** [15].

Les archives comprennent, également, des informations très importantes concernant l'importance extrême que Titulescu accorda en 1925 aussi à la **question des colons** mise elle aussi en discussion à la Société des Nations. Après 1885, le gouvernement de Budapest avait colonisé avec des citoyens de Hongrie 26 villages de Transylvanie et du Banat. L'application de la réforme agraire dans les villages respectifs s'était faite dans des conditions de pleine objectivité, mais les «colons» hongrois, qui, de plus, n'avaient aucun titre de propriété justificatif, prétendirent avoir été «frustrés» et s'adressèrent par conséquent, comme l'avaient fit les optants, à des forums internationaux, en espèce à la Société des Nations. Le comité des minorités commença à débattre la question au début d'avril 1925 dans le cadre de la Société des Nations. Avant de quitter Londres pour se rendre à Genève où il devait présenter le point de vue du gouvernement de Bucarest, Titulescu eut une entrevue avec Chamberlain, auquel il exposa, communique le diplomate roumain à I.G. Duca, le 26 mai 1925 - **l'historique** de la question agraire en Roumanie, prouvant qu'il était impossible à l'État roumain d'appliquer un **autre type** de réforme agraire, comme on le prétendait [16], dans les provinces réunies en 1918. Débarqué à Genève, notre représentant constatait avec amertume que les **messieurs** de là mettaient en doute le **droit** de la Roumanie à réaliser la réforme agraire, **se moquant** ainsi

de la situation sociale de son pays [17]. La propagande hongroise avait créé une atmosphère **très grave** à la Cour de La Haye, ce qui aurait signifié consentir à ce que cette respectable instance internationale puisse juger une loi adoptée par le Parlement roumain [18]. Or, c'était précisément ce que Titulescu ne pouvait admettre - **l'arbitrage** de la Cour de La Haye [19]. Il fit tout ce qui était en son pouvoir afin de le prévenir: «... **c'est au prix de grands efforts que j'ai réussi, en juin,** dira-t-il au général Al. Averescu, le 5 juillet 1925, **de retenir l'affaire au comité des minorités, bien qu'elle fût inscrite dans la Séance publique du Conseil. Et j'ai pu faire le tour des opinions du Conseil, sans risquer une décision et la publicité**[20]». Par conséquent, le 11 juillet 1925, le Conseil décida d'ajourner la question pour la session de septembre de la même année [21]. Bien que malade, Titulescu demeura plusieurs semaines à Genève, préoccupé, disait-il, **de voir ce que nous allions faire en automne** [22]. Il expédia à Bucarest, selon son habitude, de nombreux télégrammes [23] où il réclamait qu'on préparât et mit à sa disposition tous les **dossiers-témoignages** possibles en vue des débats de septembre 1925. Entre temps, il écrivit et expédia des missives à des collègues diplomates et à des leaders politiques de notre pays, les informant, eux aussi, du stade de «l'affaire» – I. G. Duca, N. Ciotori, Vintilă Brătianu, Iuliu Maniu, Al. Averescu, Octavian Goga et autres. Les détails et les considérations réunis dans cette correspondance demeurée inédite sont d'un intérêt des plus légitimes et c'est pourquoi nous insisterons quelque peu là-dessus.

Ce qui retient avant tout notre attention, c'est le degré de difficulté de la question à débattre qu'il a rappelée à plusieurs reprises avec toute la gravité requise. *Je suis passé*, avoue-t-il à N. Ciotori, le 21 juin 1925, *par des moments très difficiles; le massacre s'est prolongé pendant sept jours* [24]. Le 2 juillet 1925, il reprenait, s'adressant au même N. Ciotori: **J'ai dû jouer, j'en suis persuadé, la plus mauvaise partie qu'il m'a été donné de jouer jusqu'à présent. On réclamait mordicus: La Haye et l'abrogation de la loi agraire. Or, de mon point de vue, notre établissement agraire ne doit absolument pas être touché, ni dans la forme ni dans les détails. Pour moi, les Transylvains ont tout à fait raison et le fameux 10-ème article doit être intégralement appliqué** [25]. Le 5 juillet 1925, Titulescu

s'adressa à I.G. Duca, le ministre des Affaires étrangères de Roumanie: **Tu ne sais pas par quelles journées difficiles je suis passé à Genève qui, pour moi, est devenue synonyme de chambre de torture** [26]. Il avoue encore à Vintilă Brătianu, le 4 juillet 1925: **Et ce fut difficile, très difficile, de tenir tête tout seul à tant d'États, à tant de techniciens, l'un plus capable que l'autre** [27].

Les considérations concernant **l'essence** de la question ne manquent pas de cette correspondance, Titulescu prouvant cette fois-ci encore une intuition remarquable des faits et des phénomènes. S'adressant, le 5 juillet 1925, au leader transylvain Iuliu Maniu, il remarquait: **la question des colons intéresse avant tout la Transylvanie, car c'est, après les optants, la première brèche que l'on tente de pratiquer dans notre établissement agraire** [28]. Et il communique encore à Vintilă Brătianu son opinion que, du point de vue de la Hongrie à travers la question des colons on touchait au système même des traités de paix d'après-guerre: ... **l'os de Cuvier; avec lui on peut dessiner tout l'animal! C'est pourquoi je lui ai accordé toute mon attention et je me suis battu avec encore plus d'acharnement que dans le passé** [29]. Il rappelait encore que ses destinataires avaient obtenus quelques succès, surtout dans la défense des deux principes fondamentaux qui lui dictaient sa conduite pendant les négociations: 1) le droit des paysans à recevoir des terres dans les villages où se trouvaient des colons hongrois; 2) le caractère indiscutable des lois agraires roumaines[30].

Enfin, l'étude de la correspondance du diplomate roumain dévoile aussi assez d'accents de mécontentement pour l'avenir de l'institution genevoise et pour la paix en général. Il nous faut retenir deux passages extrêmement significatifs: le premier se trouve dans une lettre adressée à Vintilă Brătianu: ... **Nous devons tous nous rendre compte que la guerre de revanche a commencé, et qu'elle a commencé sous la forme des duels juridiques de Genève**[31] L'autre, nous l'avons trouvé dans une lettre au général Al. Averescu: ... **Quelle est dure la vie d'un État depuis la fin de la guerre. Il n'y a pas un instant dépourvu de soucis. De tous les côtés les attaques pleuvent contre les bénéficiaires du nouvel ordre européen. La guerre continue, sous forme politique, dans les rapports d'État à État, et sans forme**

juridique à Genève, dont les vaincus veulent se servir comme d'un nouveau champ de bataille. Les tranchées de la paix dans toute l'acception de la parole[32]. Pouvons-nous nier, aujourd'hui, que nous connaissons en profondeur et dans la perspective du temps la préhistoire de la grande déflagration de 1939 à 1945, la justesse de ces appréciations?

Près de deux mois avaient passé depuis la décision de juillet 1925 dans la question des colons hongrois: Genève s'était dépeuplé de diplomates, partis en congé, Titulescu était à Saint-Moritz, mais le problème ne cessait de le préoccuper. Le 5 août 1925, il avouait à I.G. Duca: **Je le porte en moi comme un fardeau, d'où la promesse: Sois persuadé que je ferai tout pour que nous nous en tirions le mieux possible** [33]. C'est également à Saint-Moritz, mais deux semaines plus tard, qu'il expliquait à N. Ciotori qu'à Genève où il devait se rendre, il s'emploierait pour imposer le droit de l'État roumain à appliquer intégralement sa réforme agraire: **Je ferai tout ce que je pourrai. Et tu sais que cela signifie une concentration de toute mon énergie qui n'est pas peu de chose** [34].

De retour à Genève, Titulescu tiendra Duca au courant de l'évolution des hostilités [35]. Le 5 septembre 1925, il fera un excellent exposé par lequel il réaffirmera catégoriquement le droit de l'État roumain de décider seul en matière d'application de la réforme agraire et, en signe de bonne volonté, offrait des dédommagements en argent aux colons hongrois [36]. **L'initiative** en appartint à la Roumanie et pas à quelqu'un d'autre. **Le procès** avait été gagné, le fait ayant été sanctionné par le Conseil de la Société des Nations [37] le 17 septembre 1925.

Au cours des années qui suivirent, surtout en 1927-1928 et 1932-1936, en sa qualité de Ministre des Affaires étrangères, Titulescu déploya une intense activité visant en premier lieu à affirmer les droits et les intérêts de la Roumanie réunie [38]. Il posa les bases des instruments les plus importants de la sécurité nationale. Étant éliminé du gouvernement le 29 août 1936, il passa les dernières années de sa vie à l'étranger. Bien que les conditions internationales se fussent gravement détériorées après 1936, menant au déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale, Titulescu, retiré dans le Sud de la France, ne perdit jamais confiance dans l'utilité des efforts constructifs, de

restauration de la coopération et de la paix générale. De même que, surtout, il était confiant dans le destin de son pays où il demanda d'être enterré. Un codicille, du 18 novembre 1937, à son testament, indiquait aussi la ville où il voulait l'être: Braşov, et la raison de son choix: **Je désire que ma dépouille mortelle repose en Transylvanie**[39]. Ainsi, celui qui en 1915 avait découvert en Transylvanie le cœur de la Roumanie, puis avait milité pour imposer la reconnaissance des décisions historiques de 1918 de ses fils, confiait son cœur à cette même Transylvanie, preuve éloquente s'il en fut, de ses convictions, des liens qu'il désirait placer en dehors de l'écoulement du temps.

Gheorghe BUZATU

Notes

1. V. Haneş, **Antologia oratorilor români**, Bucarest, éd. Socec, s.a. p. 173-174.
2. **Titulescu şi strategia păcii** (coord. Gh. Buzatu), Iaşi, éd. Junimea, 1982, **passim.**
3. **Ibidem**, pp. 69-78.
4. I.M.Oprea, **Nicolae Titulescu,** Bucarest, éd. Scientifiques, 1966, pp. 118-120.
5. Hoover Institution Archives: Hoover Institution on War, Revolution and Peace/Stanford University, Palo Alto, Californie (États-Unis), **N. Titulescu, Diary and Correspondance,** Box no. III, cahier 39, ff. 38-44.
6. **Ibidem.**
7. **Idem,** Box no. II, cahier 24, ff. 41-44.
8. **Idem,** Box no. I, cahier 6, f. 16; **N. Titulescu, Documente diplomatice,** Bucarest, éd. Politiques, 1967, doc. no. 43.
9. Voir, surtout, Constantin D. Cutcudache, **Optanţii unguri,** Bucarest, 1931; I.M. Oprea, op.cit., pp. 140-152; N. Titulescu. **Documente diplomatice, passim;** N. Titulescu, **Discursuri**, Bucarest, éd. Scientifiques, 1967; Petre Bărbulescu, **România la Societatea Naţiunilor** (1929-1939), Bucarest, éd. Scientifiques, 1975, pp. 43-44; **N. Titulescu, La réforme agraire en Roumanie et les optants hongrois de la Transylvanie devant la Société des Nations,** mars-juillet, Paris, 1924; N. Titulescu, **Mémoire du Gouvernement Royal de Roumanie concernant la proposition du 9 mars 1928 dans l'affaire des optants hongrois de Transylvanie**, Paris, 1928.
10. La Loi qui approuvait la ratification de l'accord fut promulguée par le D.R, no.1909 du 4 juin 1930 (voir le **Moniteur officiel,** no. 123/7.VI.1930.
11. **N. Titulescu. Diary and Correspondance,** Box no. III, cahier 48, ff. 38-40.
12. **Idem,** Box no.VI, cahier 85, ff. 40-42 (N. Titulescu à I.G.Duca, Paris, 25.XII.1926).
13. **Idem,** Box no.II, cahier 23, f. 39 (N. Titulescu à Cudalbu, Londres, 26.VII.1924).

14. **Idem,** Box no. V, cahier 71, ff. 22-25.
15. **Idem,** Box no. VI, cahier 31, ff. 12-20.
16. **Idem,** Box no. III, cahier 43, ff. 10-15.
17. **Idem,** cahier 45, f. 9.
18. **Idem,** Box no. III, cahier 45, f. 34.
19. **Idem,** Box no. VI, cahier 51, ff. 28-32 (Lettre à Al. Averescu, Genève, 5.VII.1926).
20. **Ibidem.**
21. **Idem,**Box no.III, cahier 46, f. 5; voir détails ibidem, ff. 8-16.
22. **Idem,** cahier 47, f. 22-23.
23. **Idem,** cahier 48, passim.
24. **Idem,** cahier 47, ff.22-23
25. **Idem,** Box no. III, cahier 48, ff. 38-40.
26. **Ibidem,** f. 35.
27. **Ibidem**, ff. 46-49.
28. **Idem,** cahier 49, ff. 14-17.
29. **Idem**, cahier 48, ff. 46-49.
30, **Idem,** cahier 49, ff. 14-17, 2o-22.
31. **Idem,** Box no. III, cahier 48, ff. 46-49.
32. **Idem,** Box no. IV, cahier 51, ff. 28-32.
33. **Ibidem.**
34. **Idem,** cahier 52, f. 17-18.
35. **Ibidem.**
36. **Documente diplomatice,** pp. 171-186.
37. **N. Titulescu, Diary and Correspondance,** Box no. V, cahier 78, ff. 3-6.
38. Cf. Walter M. Bacon jr., **N. Titulescu and Romanian Foreign Policy** 1933-1934, Ann Arbor, University Microfilms International, 1977, **passim; Titulescu şi strategia păcii, passim.**
39. Voir «**Magazin istoric**» no. 3/1981.

Une compréhension réelle des questions internationales

L'activité prodigieuse et les qualités exceptionnelles de Nicolae Titulescu sont mises en relief par les documents émis par les offices étrangers avec lesquels le diplomate roumain fut en contact permanent pendant près de vingt ans. Si l'on affirme, en général non sans fondement, que les rapports et les ententes élaborées par Titulescu représentent un modèle de pensée diplomatique où la ligne proposée, la perspective et les résultats pratiques sont constamment ancrés au service de **l'intérêt national**, la même chose peut être vérifiée également dans les documents émis par les offices diplomatiques français, anglais, américains et d'autres, dispersés à ce jour dans les archives étrangères, et où son œuvre est rapportée à tout l'ensemble des relations internationales.

Les premiers contacts de Titulescu avec la diplomatie européenne datent de 1913 lorsque la paix de Bucarest mettait fin à la seconde guerre balkanique. Il y eut ensuite la Grande Guerre, qui fut pour les Roumains, la Guerre de réunification nationale, période où Titulescu s'affirma comme étant l'un des principaux défenseurs des droits territoriaux de son pays. Lorsqu'il quitta en 1917 son pays, Titulescu fit partie du groupe d'hommes politiques et de diplomates qui présentèrent, devant le Gouvernement de l'Entente et de l'opinion publique des pays alliés, les droits imprescriptibles de la Roumanie, la justice qui avait présidé aux actes d'union de mars, novembre et décembre 1918. Le diplomate qui allait devenir célèbre fit partie de la génération de la Grande Union et contribua essentiellement à la préparation et à la signature de deux des Traités qui allaient consacrer la Grande Roumanie: le Traité de Trianon et le Protocole de Paris[1)] du 28 octobre 1920. En été et automne 1918, Titulescu accompagna Take Ionescu à Londres où tous deux engagèrent des contacts avec David

Lloyd George, James Balfour, Winston Churchill, Bonar Law, Lord Curzon et des représentants de la presse britannique[2]. Les entretiens de Titulescu et de Take Ionescu avec des personnalités britanniques se rapportaient en premier lieu à la configuration des frontières d'après-guerre de la Roumanie[3].

Le forum de la paix de la capitale de la France (1919-1920) ne fut pas mis dans la situation de créer un État roumain unifié, car celui-ci avait déjà été réalisé par le peuple roumain. Les Traités de paix ne firent rien d'autre que de reconnaître et d'enregistrer, dans des textes du droit international public ce que la nation roumaine avait réalisé en mars[4], novembre et décembre 1918. Le système des traités de paix (1919-1923), loin d'être parfait et équitable pour tous les États, consacrait la victoire du principe des nationalités et de l'autodétermination nationale à l'échelle internationale, accomplissant ainsi, de manière démocratique les aspirations de nombreux peuples européens, dont les Roumains. Se rapportant à cette question, Titulescu affirmait: **l'Europe doit s'habituer à considérer les créations politiques engendrées par la Grande Guerre comme étant des réalités en perpétuelle croissance, qui ne demandent à personne le droit d'exister et qui, dans toute circonstance, ne se laisseront jamais étouffer**[5]. En vérité, l'intangibilité des frontières, telles qu'elles avaient été établies à Paris, allait être le principal objectif poursuivi par Titulescu et par la diplomatie de la Roumanie.

Afin de défendre la paix européenne et l'intangibilité des frontières, la Roumanie considéra nécessaire de consolider et de développer les rapports sur différents plans avec la France et la Grande-Bretagne plus particulièrement. Titulescu représenta la Roumanie à Londres, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire, de 1921 à 1927 et de 1928 à 1936. Sa nomination en Angleterre fut le résultat de l'activité remarquable qu'il avait déployée jusqu'alors et il s'encadra dans les efforts de la diplomatie roumaine de paix et de respect des traités de 1919-1920.

Conscients que la paix et la stabilité demeureraient précaires si l'on

ne refaisait pas le continent européen fortement marqué par le cataclysme de la guerre, les diplomates roumains exprimèrent une conception supérieure sur la responsabilité de chaque nation dans la réalisation de ce postulat, car, disait I.I.C. Brătianu, la reconstruction de l'Europe **ne peut se faire que par le travail de chaque État et sa restauration intérieure**[6]. En même temps, le mentor de Titulescu et créateur du système national de politique extérieure, I.I.C.Brătianu, soulignait que **dans la vie des États, chacun est en droit d'organiser et de mener la vie intérieure qui lui convient**[7].

Au cours de sa première mission à Londres (1921-1927), Titulescu se fit remarquer, devant les cercles politiques et financiers anglais et européens, par la défense constante des intérêts nationaux de la Roumanie, le respect du système des traités de paix[8] qui consacrèrent la Grande Union de 1918 se trouvant sans cesse en première place. Cette période correspond, en grande mesure, aux efforts déployés par Titulescu dans les différentes organisations et conférences internationales, dans deux questions essentielles: celle des réparations de guerre[9] et celle des optants (sujet qui l'intéressait au plus haut point, comme il était souligné dans un document britannique)[10] qui n'étaient, au fond, que deux réformes économiques, mais à implications politico-économiques nombreuses et graves.

Adepte de la diplomatie ouverte, des entretiens sincères, Titulescu transforma ces désidérata en postulats qui définiront toute son activité politique. **Dans le cadre des relations économiques** - disait Titulescu à un diplomate anglais accrédité à Bucarest - **il faut toujours être sûr de ses actes, ne faire aucune promesse qui ne puisse être respectée, se montrer respectueux du point de vue opposé et, enfin, être honnête dans ses désirs de réconciliations.**[11]

La position de Titulescu, dans une série de problèmes essentiels de la vie internationale - le désarmement, la collaboration économique interétatique, l'intangibilité des traités de paix - détermina l'élection à deux reprises consécutives du diplomate comme président de l'Assemblée de la Société des Nations (1930 et 1931), cas unique dans

l'histoire de cette organisation. Cette nouvelle hypothèse confirma les qualités exceptionnelles de Titulescu, de diplomate profondément attaché aux idéaux de paix et de collaboration internationale et valut une «croissance»[12)] de prestige à la Roumanie.

Dans la période comprise entre ses deux mandats, Titulescu donna, le 19 novembre 1930, une conférence - **le Progrès de l'Idée de paix** - où il déploya une démonstration extraordinaire sur l'évolution de la paix européenne et les bonds enregistrés jusqu'alors dans cette direction. Cette conférence, prononcée devant les étudiants et les professeurs de l'Université de Cambridge, l'une des pus anciennes institutions de culture européenne, prouvait, une fois de plus, la connaissance détaillée des principales questions qui avaient agité l'humanité après 1918, de même que les raisons pour lesquelles l'Europe se trouvait, en 1930, dans une situation peu enviable[13)]. Les activités entreprises à Genève au cours des années 1930 et 1931, sous les auspices de la Société des Nations, prouvent que le diplomate roumain était non seulement un illustre théoricien dans le domaine du droit international, mais aussi un homme d'action, toujours préoccupé des destins de la paix européenne. Un certain nombre de décisions adoptées, soit qu'il s'agisse de la question du désarmement ou de celles de l'assistance financière des États, porte l'empreinte de sa pensée réaliste et largement compréhensive, de sa capacité de dynamiser les efforts des partenaires de dialogue et les négociations et de contribuer de manière décisive à rendre concrètes les aspirations en adoptant des décisions appropriées.

Le 20 octobre 1932, Titulescu fut nommé, pour la deuxième fois, Ministre des Affaires étrangères de la Roumanie. Le «moment Titulescu» de l'histoire des rapports internationaux, considéré comme l'un des plus intéressants de toute la vie diplomatique européenne de l'entre-deux-guerres, revigora la politique étrangère roumaine, lui ouvrit de nouveaux horizons géographiques et l'engagea à un niveau supérieur au plan intérieur et au plan international, dans toutes les questions majeures de la vie politique internationale. Les sources

diplomatiques étrangères mentionnèrent plus d'une fois son expérience européenne, son éloquence, son intelligence et son courage moral. **Esprit dynamique**[14] de la Petite Entente, mais aussi de l'autre organisation antirévisionniste, l'Entente balkanique[15], à la fondation de laquelle le diplomate roumain avait contribué de manière **essentielle**[16], Titulescu réalisa une **position plus indépendante**[17] de son pays à l'égard de la politique des grandes puissances, refusant de se mettre à leur remorque et ayant, à plusieurs reprises, des idées propres, d'une valeur réelle, qui finirent par être embrassées par la communauté internationale.

Titulescu avait une vision constructive de l'Europe, son plaidoyer et ses actions s'inscrivant constamment en vue de promouvoir les questions de la collaboration bi- et multilatérale, destinée à ouvrir des perspectives nouvelles et stables au plan politique, économique, financier, culturel, etc.

Toute exégèse de sa pensée et de son action ne saurait ignorer le fait que, dans l'ensemble de la problématique européenne, Titulescu accordait une importance cardinale à l'édification d'un avenir de sécurité qui rende impossible, par l'adoption de tout un ensemble d'instruments de réglementation, inclusivement par voie politique, des différends inter-étatiques et, par des mesures concrètes et effectives de désarmement, la répétition des grandes drames de la première guerre mondiale[18].

Titulescu a toujours eu pour but de consolider le système d'alliances politiques, diplomatiques et militaires de la Roumanie qui visaient l'affermissement de la sécurité de notre pays, de son indépendance et de son intégrité territoriale. Les références extérieures sont unanimes à considérer Titulescu comme **l'un des représentants de marque des puissances plus petites, un diplomate doué d'une réelle intelligence des questions internationales**[19].

Dans la conception de Titulescu, la paix durable, la paix source de vie et de progrès était organiquement liée au respect de la souveraineté d'État, de l'égalité en droits de tous les États petits ou

grands. Ces postulats se retrouvent sans cesse, catégoriquement affirmés aussi dans le discours prononcé par Titulescu, le 11 juin 1936, à l'occasion de l'Association de la Presse Balkanique: **Nous voulons l'amitié de toutes les grandes puissances sans distinction: de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Union Soviétique. Nous sommes prêts à donner à n'importe laquelle de ces puissances des preuves concrètes de notre désir sincère de vivre avec elles en paix et amitié. Mais, en revanche, nous ne renoncerons jamais en faveur d'aucune d'entre elles et pas non plus en faveur de toutes les grandes puissances réunies au principe de l'égalité des États, c'est-à-dire au droit souverain de disposer chacun de notre sort et de ne jamais admettre une décision nous concernant à laquelle nous n'ayons consenti**[20]. Les idées de Titulescu étaient nées du sens de la dignité du peuple roumain, manifesté au cours des siècles dans les occasions les plus diverses, de la conscience, forgée au cours de son histoire longue et agitée, qu'il est maître de son passé, son présent et son avenir, de la conception que les relations entre les peuples ne peuvent être établies qu'à partir d'estime et de respect réciproque, et que l'entente doit être le fruit d'un consentement mutuel. Cette pensée permit à Titulescu, en dépit de son penchant à idéaliser la Société des Nations, à avoir, dans l'ensemble, une compréhension claire et correcte de sa raison d'être et de ses buts. **Il n'y a pas de place dans l'organisation actuelle de la communauté internationale pour un super-État, soulignait le diplomate. Ce dernier est remplacé par une association volontaire d'États libres, ayant l'obligation de se soumettre à la loi, accepté par eux en vertu de leur propre souveraineté**[21].

En 1935–1936, la diplomatie de la Roumanie, sous la direction de Titulescu, se montra mécontente de la position adoptée par l'Angleterre et la France dans une série de questions internationales graves. Titulescu ne pouvait pas ne pas ressentir une profonde inquiétude à l'égard des faiblesses des chancelleries diplomatiques respectives, des positions et des actes agressifs de l'Italie de Mussolini et de

l'Allemagne hitlérienne, des tendances de Paris et de Londres à accepter des compromis avec les régimes totalitaires qui allaient se montrer catastrophales pour les destins de la paix sur le continent et dans le monde.

Le résultat le plus important de la crise rhénane, écrivait au Département d'État, Leland Harisson à la suite d'une discussion avec Titulescu, **est l'effondrement de la crédibilité que le ministre roumain accordait à l'alliance française**[22].

C'est dans un tel contexte international que se produisit l'évincement de Titulescu, écarté de la direction de la diplomatie roumaine. L'acte du 29 août 1936 fut un échec de la paix globale, mais aussi un résultat indirect des insuccès enregistrés jusqu'alors par la Grande-Bretagne et la France dans la vie internationale[23]. Les sources de la diplomatie européenne, constatant que **l'élimination** de Titulescu ne modifiait pas la politique étrangère de la Roumanie[24], opinaient que l'ex-ministre s'était affirmé **un champion vigoureux de la Société des Nations et de la politique de sécurité collective**[25].

Bien qu'il n'eût plus de qualité officielle, Titulescu continua de jouir d'un incontestable prestige, de la réputation de grande personnalité de la vie diplomatique internationale. C'est pourquoi il n'est pas surprenant que l'ancien ministre roumain des Affaires étrangères continua à jouir des faveurs du Foreign Office et qu'à la demande des hommes d'État britanniques, il leut offrit **quelques bons conseils**[26].

Les visites effectuées dans la capitale de la Grande-Bretagne, en 1937 et 1939, comme invité de l'Institut des Relations Internationales, les conférences qu'il prononça à Londres et à Oxford, les entretiens qu'il eut avec les hommes d'État britanniques les plus importants témoignent de l'inquiétude de l'illustre diplomate à l'égard de l'évolution des rapports internationaux. À cette occasion, il demanda à la diplomatie britannique de manifester **un intérêt plus actif à l'égard du sort de notre continent** et se montra étonné de la distinction que l'on faisait à Londres **entre la sécurité à l'Est et la sécurité à l'Ouest, affirmant que l'accomplissement d'un devoir international ne**

pouvait pas être considéré comme une provocation à l'agression[27].

Après la signature du pacte soviéto-allemand de 1939, qui eut des suites si néfastes pour la Roumanie, – Titulescu fit partie de ceux qui les prédirent bien avant[28)] qu'elles ne se produisirent – l'ancien ministre des Affaires étrangères adressa des mémoires au roi Charles II où, procédant à une analyse ample et profonde des évolutions dans l'entre-deux-guerres, il suggérait des directions et des modalités d'action qui permettent à la Roumanie de traverser avec un risque minimum la guerre qui s'était déclenchée et qu'il s'était tant efforcé, mais en vain, de prévenir. Titulescu attirait l'attention sur le fait que le but de la Roumanie était de ne pas restituer le moindre centimètre carré du territoire qu'elle possédait à ce jour et avertissait, étant donné les enseignements de l'histoire, sur les effets passés et possibles de la politique des grandes puissances à l'égard des intérêts de la Roumanie[29)].

La Roumanie concluait Titulescu, doit être maintenue dans ses limites actuelles et peut s'y maintenir. Ceci est une question de politique générale[30)].

Les douloureux événements de l'été et de l'automne 1940 ont profondément marqué le diplomate qui se trouvait si éloigné de son pays et sans possibilité d'agir. Il adressa des mémoires au général Antonescu, dans lesquels il sollicitait la direction d'une ambassade et soulignait que la politique qu'il avait menée avait toujours eu pour but l'intangibilité des frontières du pays[31)]. Dans une lettre qu'il adressait à W. Churchill en décembre 1940, il considérait que le général Antonescu avait hérité d'une situation qui ne lui avait pas permis de suivre une autre politique[32)]. La mort le surprit, le 17 mars 1941, à l'hôtel Carlton de Cannes.

Nicolae Titulescu – une des personnes remarquables de la Roumanie moderne – joua un rôle important dans la vie internationale comme principal artisan de la Petite Entente et de l'Entente Balkanique, ce qui lui valut de nombreux admirateurs en Europe. **Personne d'une intelligence extrême** - écrivait W. Steed - **Titulescu convainquait par**

deux aspects: son dévouement à l'égard de la Roumanie et son attachement à la cause générale de la paix européenne.

L'expérience tragique de la Seconde guerre mondiale, l'effondrement de la plupart des organismes de sécurité régionale et sous-régionale, l'échec de la Société des Nations devant les renversements politico-militaires et les nouveaux regroupements de forces, devant un cours imprimant et imposant la dictature de la force dans les relations internationales, la totale désintégration des rapports internationaux qui jetèrent pendant de longues années le monde dans le chaos, sont, dans la perspective du temps, tout autant de confirmations dramatiques de l'ignorance d'un message dont le réalisme et la générosité ne peuvent être sous-estimés. Car Titulescu demeure, pour le présent et l'avenir, une source inépuisable d'inspiration pour une nouvelle organisation de l'Europe, placée sous le signe de la paix et de la collaboration.

Valeriu Florin DOBRINESCU

Notes

1. **V.F. Dobrinescu,** Diplomaţia României: Titulescu et la Grande-Bretagne, éditions «Moldova», 1991, p. 5.
2. **Ibidem.**
3. **Idem. Bătălia pentru Basarabia,** Iaşi, éditions «Junimea», 1991, p. 15.
4. Library of Congress, Washington D.C. Manuscript Division, Leland Harisson Papers, Box no. 48.
5. Archives de l'Etat, Bucarest, Fonds Maison Royale, Ferdinand, dossier no.3, 1920, f. 14.
6. V.F. Dobrinescu, **Bătălia...**, p. 28.
7. Ibidem.
8. Gh. Buzatu (ed.), **Titulescu şi strategia păcii,** Iaşi, éditions «Junimea», 1982, p. 331.
9. Great Britain, P.R.O. F.O. 371, 20 427, f. 25-26.
10. V.F. Dobrinescu, **Diplomaţia**... p. 23.
11. Great Britain, P.R.O., F.O. 371, f. 75.
12. **Idem** 20 427, f. 26.
13. N. Titulescu, **Documente diplomatice**, p. 339.
14. «Daily Telegraph» du 30 juin 1935.
15. V.F. Dobrinescu, **Diplomaţia**... p. 29.
16. Hoover archives, Palo Alto, Etats-Unis, Tevfik Rüstü Aras, Papers. **La Tragédie de la Paix,** vol. II.

17. Great Britain, P.R.O., F.O. 371, 19567, f. 16.
18. «New Time and Ethiopia News» du 18 juillet 1942.
19. Great Britain, P.R.O., F.O. 371, 20 427, f. 25-26.
20. N. Titulescu, **Discursuri,** 1936, Moniteur Officiel, p. 10-11.
21. **Idem. Souveraineté des États: Organisation de la Paix,** in Dictionnaire diplomatique, 1934, II., p. 833.
22. **F.R.U.S.,** I, 1936, p. 227.
23. V.F.Dobrinescu, **Diplomaţia**... p. 41.
24. Great Britain, P.R.O., F.O. 371. 20 429, f. 2; idem 20 461, ff. 299-303; idem, 20 431, ff. 264-265.
25. N.A. Washington D.C., Box 6 963, 87 100/499.
26. «Times», du 19 mars 1941.
27. Arch. M.A.E., Fonds 77/T-34, vol. II.
28. V.F.Dobrinescu, **Diplomaţia**..., p. V
29. Arch. M.A.E., Fonds 71, Roumanie, 1939, vol 7.
30. **Ibidem**
31. Arch. M.A.E., Fond 77/T-34, vol. 13.
32. Great Britain, P.R.O., F.O., 371, 24 996, f. 353, 351.
33. «New Times and Ethiopia News» du 18 juillet 1942.

Paradigmes titulesciens à la tribune genevoise

L'idée du rôle et de l'importance de cette organisation internationale à vocation d'universalité pour la sauvegarde de la paix qu'est la Société des Nations, trouva en Titulescu, – l'un de ses architectes – un défenseur et un protecteur particulièrement fervent.

Lucide et critique comme il l'était, Titulescu reconnaissait les limites structurales et fonctionnelles de la Société des Nations, non pas pour en réduire les compétences et affaiblir la confiance qui pouvait lui être témoignée, mais bien afin de stimuler son perfectionnement et celui du Pacte de la Société des Nations, à éliminer tous les éléments divergents et à trouver des mécanismes d'action directe, réelle, constructrice, d'intérêt général, appelés à répondre à la nécessité d'accomplir ses objectifs primordiaux.

Titulescu a souvent insisté sur le caractère et l'essence politique de l'institution genevoise, repoussant l'opinion de ceux qui voyaient dans la Société des Nations uniquement une institution à caractère technique, voulant la faire fonctionner comme tel. La concevant comme une institution éminemment politique, dont le sens fondamental était de sauvegarder et de consolider la paix, d'éviter à l'humanité la répétition de l'expérience désastreuse de la première guerre mondiale, Titulescu a le mérite d'avoir intégré à l'idée d'action internationale, comprise en un sens réaliste et largement compréhensif, tous les domaines et toutes les démarches en mesure de contribuer à l'accomplissement d'une telle mission. Le chef de la diplomatie roumaine a le mérite d'avoir plaidé en faveur de l'intégration parmi les préoccupations de l'organisation de tous les grands problèmes internationaux de son époque, qu'il s'agît de questions politico-juridiques ou économiques, sociales, culturelles, humanitaires.

Aux débuts de son activité au plan international à la Conférence de Paix à Paris, pareil en cela à tous ceux qui suivirent de l'intérieur le déroulement difficultueux des négociations des traités de paix et, ultérieurement, de l'approche et des solutions apportées aux questions économico-financières nationales et d'autre nature qui en résultaient, Titulescu se situe nettement parmi ceux qui firent de la lutte contre la guerre et de l'action en vue de sauvegarder la paix, sur le continent européen et dans le monde, le sens majeur de leur activité politico-diplomatique.

L'Assemblée et le Conseil de la Société des Nations constituèrent pour le diplomate roumain une tribune d'ample résonance de ses points de vue, d'un grand réalisme, visant les problèmes de la paix et de la guerre dans l'époque contemporaine. Dans le cadre de l'organisation internationale, sa préoccupation dans cette direction

apparaît comme une note dominante. Quels que fussent les aspects concrets abordés et débattus par l'organisation, Titulescu pesait longuement les questions qui se posaient à la Société des Nations et les solutions que cette dernière préconisait et élaborait sous l'empire du besoin d'éliminer les sources de méfiance, de tension et de conflit, de libérer la vie internationale des manifestations de force, dans le but de consolider la compréhension, la coopération et la paix.

L'activité déployée par Titulescu dans cette direction se déroula sur un arrière-fond social et politique particulièrement complexe. Loin de mener à annuler les anciennes contradictions ou, du moins, à les estomper, l'époque qui suivit la première guerre mondiale les préserva, étant en même temps le témoin de l'apparition d'autres, nouvelles, tout aussi profondes et peut-être même plus complexes. Les espoirs de l'opinion publique après la première guerre mondiale d'assister à une évolution pacifique se dispersèrent peu de temps après la signature des traités de paix précisant le système de Versailles. L'apparition des régimes fascistes et, ultérieurement, des régimes pro-fascistes, dans une série d'États européens, eut pour corollaire la manifestation sur l'arène de la vie internationale de tout un engrenage de positions et d'actions revanchardes, révisionnistes et agressives qui, au fil des années, loin de constituer seulement des éléments insolites, isolés, recevront leur expression dans les orientations politiques officielles visant le changement par la force de la géographie politique du continent européen, de même que d'autres zones du monde. Tout cet ensemble de contradictions, les flux et reflux de l'entre-deux-guerres, les divergences d'intérêts et les tendances souvent extrémistes allaient se refléter directement dans la vie et l'activité de la Société des Nations, rendant sa mission incontestablement difficile.

Exprimant, dans l'organisation internationale, les intérêts de son propre pays (qui était, d'ailleurs, membre fondateur de la Société des Nations), Titulescu allait se montrer en même temps un représentant de marque des intérêts de la grande majorité des pays petits et moyens qui composaient l'organisation et qui espéraient que la fondation de la Société des Nations inaugurerait une étape nouvelle de la vie internationale, mettant à profit les nouvelles possibilités qu'un cadre aussi large de débats et de coopération – sans précédent jusqu'à cette date – offrait en vue de solutionner les problèmes aigus de l'époque.

La voix de Titulescu se leva constamment pour défendre le besoin de paix de tous les pays, soutenant inlassablement la thèse du droit vital à la paix de tous les peuples, en tant que condition irremplaçable pour la sauvegarde de leur liberté et de leur unité, pour l'affirmation de leur esprit et de leur force créatrice, pour leur permettre d'accomplir leurs aspirations à un programme économique et social. Aux points de vue égoïstes qui introduisaient dans l'organisation internationale des intérêts étroits, Titulescu opposa une conception généreuse, dans le

cadre de laquelle les intérêts nationaux trouvaient un équilibre intime et une harmonie coïncidant avec les intérêts de la communauté internationale. Le fait d'avoir soutenu le droit à la paix de tous les peuples, de l'indivisibilité de la paix et de la sécurité, de la nécessité d'une paix globale et juste, d'une action organisée, générale, constructive et morale au service de la paix, et d'avoir reconnu à tous les États, à tous les peuples le droit de participer à une telle œuvre, explique la large audience des positions que Titulescu exprima, au nom de la Roumanie, à la Tribune de l'organisation.

Titulescu s'inscrit dans l'histoire de la vie internationale de l'entre-deux-guerres et, par conséquent, de la Société des Nations, en tant que champion de la lutte visant à mettre la guerre hors la loi. Les déficiences du pacte de la Société des Nations dans cette direction, – car il préservait le droit de recourir à la guerre comme instrument de politique nationale en un nombre de situations données – de même que celles du Pacte Briand-Kellogg qui, bien que réduisant le nombre de situations où le recours à la guerre était permis, le considérait justifié dans certaines circonstances, obligèrent Titulescu à concentrer pendant de longues années son attention, ses préoccupations et sa démarche en vue d'implémenter dans la conscience de l'organisation internationale le besoin impérieux et la réussite stringente de mettre définitivement la guerre hors la loi. Se fondant sur l'expérience historique du peuple roumain et sur une profonde connaissance de l'histoire des relations internationales, Titulescu a catégoriquement refusé les pseudo–théories de ceux qui cherchaient à l'accréditer comme étant une loi du devenir humain; le désavouant, combattant tous les partisans de cette théorie, Titulescu allait se placer en tête de ceux qui, présentant les implications et les conséquences désastreuses des guerres du point de vue politique, économique, social et humanitaire, allaient faire de l'élimination du «droit de la guerre» un objectif primordial de leur activité.

On peut affirmer que Titulescu contribua pleinement à débarrasser les mentalités juridiques et politiques de son temps de telles conceptions qu'il considérait une véritable infirmité. Affirmant que rien ne pouvait justifier le recours à la force dans les relations internationales – ce qui nous le recommande comme promoteur d'une orientation véritablement novatrice dans le droit international – Titulescu, même s'il n'a pas insisté sur les causes de la guerre, s'est constamment employé à mettre la guerre et la propagande en faveur de la guerre hors la loi.

Les exégètes de l'œuvre de Titulescu et les historiens de l'entre-deux-guerres firent la constatation pertinente que l'instauration des régimes fascistes détermina un engagement plus marqué du diplomate roumain dans la lutte pour réaliser la sécurité et le désarmement, réduire le danger de la guerre et défendre la paix. Les

positions exprimées par Titulescu contre les manifestations agressives du militarisme japonais, du fascisme italien et de l'hitlérisme allemand se constituent de ce fait en pages mémorables des annales de la Société des Nations. L'indivisibilité de la paix et de la sécurité dans l'époque contemporaine ont conduit le diplomate roumain à condamner l'agression partout où il se produirait et quelle que soit celui qui la déterminerait, proposant en même temps des solutions politiques, réalistes, constructives et pacifiques pour tous les différends et conflits existants, en consonnance avec les intérêts majeurs de la paix générale. L'homme politique et le diplomate roumain était conscient qu'il n'existait pas de différend réel ou potentiel pour lequel on ne puisse trouver, dans un esprit responsable et de bonne volonté une solution par voie politique: c'est ce qui le fit agir dans le cadre de la Société des Nations pour adopter des instruments et des procédures de nature à concrétiser une telle exigence.

Se consacrant à des démarches scientifiques d'une haute tenue, visant à expliquer les éléments constitutifs de l'organisation de la paix dans l'époque contemporaine, Titulescu allait comprendre bien mieux que nombre de ses grands contemporains, la nécessité de définir et de respecter les principes du droit dans les relations entre les États. Quiconque lit ses discours découvre aisément que le plaidoyer en vue de respecter les principes d'indépendance et de souveraineté nationale, de la non-ingérence dans les affaires intérieures, de l'intégrité territoriale, de la pleine égalité juridique en droits, de l'avantage réciproque, constitue un leit-motif majeur de ses interventions à la tribune internationale. Ses idées en la matière s'exprimaient en une époque où la communauté internationale émergeant à peine de la guerre, cherchait à s'assimiler les nouveaux principes et structures d'organisation et d'évolution. Et c'est indiscutablement un grand mérite de Titulescu que d'avoir déployé dans le cadre de la Société des Nations une action constante, cohérente, lucide, théorique et pratique, afin de codifier et de respecter les principes des relations entre les États, action qui le situe au rang des créateurs de droit international et des grands combattants pour replacer la vie internationale sur les fondements de la légalité et de la moralité.

L'histoire des efforts qu'il déploya dans l'entre-deux-guerres dans le cadre de la Société des Nations afin de réaliser la sécurité et le désarmement, ces deux pilons de l'organisation de la paix, consacre le Ministre des Affaires étrangères de Roumanie comme l'un des représentants les plus marquants de ces préoccupations et l'un des combattants les plus fervents en vue de matérialiser ces exigences.

L'analyse lucide des relations de la vie internationale de son époque permit à Titulescu de mettre à jour les contradictions d'intérêts complexes qui existaient entre les grandes puissances, entre les États

victorieux et les États vaincus de la première guerre mondiale, et, partant, de comprendre la fragilité des traités de paix, des structures et des leviers politico-diplomatiques appelés à empêcher la répétition des horreurs de la première guerre mondiale. C'est ce qui le détermina à agir constamment pendant près de vingt ans en vue de construire un nouveau système des relations internationales, fondé sur la sécurité et le désarmement, ces piliers de l'organisation de la paix. Comprenant le caractère indivisible de la sécurité, combattant les arguments spécieux de ceux qui tentaient de diviser les préoccupations dans cette direction, suscitant des effets négatifs qui auraient pu mener au succès de leurs intentions, Titulescu affirma une conception unitaire, considérant la sécurité de l'Europe de l'Ouest aussi bien que de l'Europe de l'Est comme des aspects intégrants de la sécurité de l'Europe; le rapport existant entre la sécurité européenne et la sécurité internationale non seulement ne le laissa pas indifférent, mais il y identifia même un élément de soutien au plan des idées aussi bien qu'au plan de l'action. Défenseur du Pacte de la Société des Nations, Titulescu comprit que celui-ci devait être affermi et complété par une série de pactes régionaux d'assistance mutuelle, destinés à défendre le statu quo territorial consacré aux traités de paix.

Réalisant la relation de détermination intime et réciproque entre la sécurité et le désarmement, Titulescu plaida pour un nouveau type de sécurité lequel, rompant avec la tradition, devait se fonder dorénavant sur le désarmement. Ces différentes étapes de la Conférence pour le désarmement, qui se déroula sous les auspices de la Société des Nations ont assisté aux prises de positions critiques adoptées par Titulescu contre la stérilité des débats qui risquaient de bloquer les négociations, comme cela eut lieu d'ailleurs à maintes reprises. Ses interventions visant à dépasser le stade des affirmations de principe et à faire adopter des mesures concrètes dans ce domaine sont innombrables. Titulescu a plaidé avec passion pour faire accepter l'idée de l'équilibre militaire, d'un équilibre militaire réalisé non pas à des cotes supérieures mais à des cotes inférieures, ce qui eut pour sa conception un effet particulièrement positif, consolida la confiance qui existait entre les États et permit de continuer les négociations de fond dans le domaine du désarmement.

Titulescu comprit l'effet profondément négatif que la grande crise économique mondiale de l'après-guerre avait sur la paix internationale. La crise agro-alimentaire, le chômage, l'insuffisance et le prix exagéré des matières premières, les conditions complexes et onéreuses des crédits accordés, les intérêts exagérés, les barrières économiques de toute espèce étaient estimées par Titulescu, à juste titre, comme autant d'éléments qui déstabilisaient la situation économique internationale, avec des effets nombreux et profonds sur la vie politique. Dans l'esprit d'un profond réalisme politique, et promouvant une conception

progressiste qui prenait en considération les nécessités des peuples et leurs aspirations au progrès économique et social, Titulescu défendit, dans le cadre de la Société des Nations, les pays et les peuples sous-développés; il s'engagea dans une action décidée d'affirmation et de soutien du droit de chaque peuple à décider du sort de ses ressources matérielles et humaines; il plaida, pathétiquement, en faveur des déshérités, réduits à cette situation par suite du fonctionnement de systèmes et de structures spoliatrices dans le domaine des relations économiques internationales; il soutint et argumenta avec ténacité la nécessité de réaliser des ententes internationales sous l'égide de la Société des Nations qui visent à résoudre l'ensemble des questions économiques d'une manière nouvelle, dans une perspective globale, complexe, où les rigueurs d'une orientation de principe soient doublées par des mesures concrètes; il plaida fermement et agit constamment pour développer une large coopération économique entre les États, en soulignant les effets positifs sur plusieurs plans pour la réalisation d'un échange réciproquement valable de valeurs matérielles et spirituelles, pour satisfaire les nécessités dans le cadre d'un système de la division du travail sur le plan international, d'une part, de même que pour la compréhension entre les peuples, pour l'affermissement de la paix et la matérialisation des aspirations générales du progrès, d'autre part. À en juger avec un recul de près d'un demi-siècle depuis qu'il avait porté de tels points de vue à l'attention de l'organisation internationale, Titulescu apparaît sans aucun doute, dans l'histoire de la Société des Nations comme un précurseur lucide du concept du nouvel ordre économique international qu'il a promu en corrélation avec tous les autres problèmes majeurs de la vie mondiale, cherchant à l'imposer par des démarches concrètes, équitables, réalistes, qui se constituent en facteur d'organisation sociale et d'affermissement de la paix.

Titulescu conçut l'organisation internationale comme une construction imposante, profondément démocratique, comme une structure où les États puissent s'exprimer de sur des positions d'égalité et où leurs droits soient défendus par une loi internationale. Œuvrant ainsi pour démocratiser la vie internationale, les relations entre les États, et l'activité de l'organisation même, Titulescu joua en ce sens un rôle proéminent, d'autant plus marqué qu'il est facile de constater qu'il fut un véritable pionnier, toujours prêt à soutenir et à promouvoir des positions avancées, progressistes. Le chef de la chancellerie diplomatique roumaine repoussa catégoriquement les tentatives faites par les unes comme par les autres des grandes puissances de son temps pour contrôler les orientations, les préoccupations et les activités de la Société des Nations et pour résoudre certaines questions par des négociations de coulisses; il plaida pour un débat large, ouvert, des problèmes complexes de son époque, avec la participation de tous les

intéressés, États membres ou non de l'organisation genevoise. Exprimant à la Société des Nations le point de vue d'un pays faisant partie de la catégorie des États petits et moyens, Titulescu tint particulièrement à relever l'intérêt primordial de cette catégorie d'États pour l'existence et le fonctionnement de telles institutions, montrant les grandes possibilités qu'une telle structure offrait pour la promotion et la défense de leurs droits, afin de repousser les ingérences de toute espèce et pour dénoncer les solutions arbitraires, les tendances à créer et à faire fonctionner des directorats politiques.

La conscience de l'indivisibilité de la sécurité et de la paix à l'époque contemporaine, la compréhension correcte du processus à la suite duquel les problèmes internationaux deviennent mondiaux, la constatation des interdépendances sans cesse plus nombreuses et complexes entre les États poussèrent Titulescu à soutenir la vocation d'universalité d'une telle organisation et à agir pour en ouvrir les portes à tous les intéressés, Titulescu fournit des efforts constants et prolongés afin de stimuler l'intérêt à l'égard de la Société des Nations de nombreux Etats, car l'universalité était une condition sine qua non de l'efficacité, de l'autorité et du succès de l'œuvre que le forum genevois était appelé à accomplir.

Attentif à tout ce qui constituait l'aspect de fond dans l'activité de l'organisation internationale, Titulescu souligna la nécessité de perfectionner inlassablement le Pacte de la Société des Nations, tout en repoussant les exigences absurdes de ceux qui, invoquant la nécessité de le réviser, désiraient en fait le vider de son contenu. Le perfectionnement des structures de la Société des Nations afin d'assurer leur qualité représentative et leur efficacité de même que l'introduction de règles et de pratiques démocratiques de débats et de prises de décision, retinrent également l'attention de Titulescu, complétant de manière organique ses préoccupations se rattachant à la Société des Nations.

En exigeant que les points de vue et les décisions de la Société des Nations prises en rapport avec les questions fondamentales auxquelles elle se trouvait confrontée soient mieux fondés, Titulescu soutint la nécessité de coordonner les compétences et les efforts des hommes politiques et ceux des scientifiques; en soulignant ce désidérata il exprimait aussi sa conviction que la politique avait depuis longtemps cessé d'être seulement un art, qu'elle avait un contenu scientifique.

Titulescu peut être considéré, à juste titre, l'un des fondateurs de la Société des Nations; il consacra la plus grande partie de sa vie à cette organisation, aux idéaux qui l'animaient, de même que son intelligence exceptionnelle et son énergie tumultueuse, concentrée en une contribution non seulement d'une individualité remarquable, mais aussi, et surtout, d'une valeur théorique et pratique certaine. De 1920 à 1936, Titulescu a représenté la Roumanie à presque toutes les

sessions du Conseil de la Société des Nations, avec des attributions nombreuses et complexes. En 1930 et 1931 il fut élu président de la XI-ème et, respectivement, de la XII-ème Assemblée de la Société des Nations, cas unique dans l'histoire de cet organisme international, expression directe de l'estime dont jouissaient sa pensée et son activité politiques, de la confiance qui lui avait été accordée par les cercles politiques dirigeants de l'immense majorité des États membres. Sa réélection en 1932 - et il faut mentionner que le Ministre des Affaires étrangères de Roumanie refusa d'être pour la troisième fois consécutive le président de l'Assemblée de la Société des Nations, interrompait une tradition et créait un précédent, que ses contemporains, loin de blâmer, tenaient à saluer dans les termes les plus chaleureux. Car le précédent était créé par la réélection à la tête de l'institution genevoise d'une personne connue pour son attachement à son pays, la Roumanie, aux idéaux de la sécurité et du désarmement, à la compréhension et à la collaboration entre les peuples, au progrès et à la paix dans tout le monde, car le précédent était donné par la réélection d'un homme politique qui avait donné des preuves suffisantes de son esprit largement compréhensif, d'une capacité analytique exemplaire, d'une disponibilité et d'une receptivité inégalables vers et pour le dialogue, d'une autorité capable d'atténuer les confrontations et de promouvoir, au delà des différents intérêts, des solutions constructives, réalistes, de grande audience.

Nous pouvons affirmer, sans exagérer, que la Société des Nations représente un chapitre distinct de la biographie politique de Titulescu, de même que Titulescu représente un chapitre inconfondable de l'histoire de la Société des Nations. Il a le mérite, que rien n'entamera jamais, d'avoir amené dans cette organisation internationale un souffle novateur, un sens de la perspective, un engagement dynamique, le tout ordonné sur des principes de haute vocation et soumis à des commandements de large intérêt. Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont déployé leur activité sous les auspices de Genève pendant l'entre-deux-guerres ont inscrit dans leur mémoire affective la rencontre avec Nicolae Titulescu: un homme, un Roumain, un Européen, qui fut et demeurera un des symboles de la Société des Nations. Ses idées concernant la construction, l'affermissement et le maintien de la paix sur le continent européen et dans le monde, la réalisation de la sécurité collective à l'échelle régionale, continentale et mondiale, de même que celles concernant le désarmement, la solution des questions économiques mondiales et se rattachant au rôle de la Société des Nations dans tout cet ensemble problématique nous relèvent en Titulescu un esprit authentiquement contemporain, car, en leur essence, les points de vue avancés par lui, il y a près d'un demi-siècle, demeurent valables aujourd'hui encore.

George G. POTRA

Les intérêts nationaux et les courants totalitaires

La phase finale de la première guerre mondiale et le début de l'entre-deux-guerres ont enregistré l'apparition et l'affirmation des courants et des partis totalitaires. Ils naquirent par suite d'une double frustration: sociale et nationale. La guerre et la crise qu'ils déclenchèrent aggravèrent considérablement les tensions économiques et sociales entre les différentes classes et catégories sociales. Ceux qui se trouvaient dans une situation matérielle précaire perçurent l'inégalité économique et sociale comme un état de choses intolérable, qui devait être rapidement écarté. En Russie, où la crise intérieure fut la plus profonde, la révolution de février 1917 mit un terme au tsarisme, mais l'expérience démocratique fut rapidement arrêtée par suite de la prise du pouvoir par le parti communiste (bolchévique), lequel, bien que minoritaire (les élections le prouvèrent), réussit à imposer la «dictature du prolétariat». La conviction que la révolution russe était le prologue de la révolution mondiale, que la Russie soviétique était le «pays des ouvriers et des paysans», engendra un courant d'extrême gauche dans tout le monde, d'où naquirent les partis communistes.

La frustration engendrée par la défaite - ou dans le cas de l'Italie, par la non-valorisation de la victoire («la victoire mutilée»), exacerba dans les pays vaincus pendant la guerre les sentiments nationalistes dont les formes extrémistes s'incarnèrent en Italie, Allemagne et Hongrie dans des mouvements et des partis fascistes. Dans d'autres pays, comme en Roumanie, les mouvements d'extrême droite apparurent comme résultat des frustrations de la génération qui fit la guerre, opposée aux déficiences - certaines d'entre elles graves (la corruption) - du régime démocratique.

Aussi bien les courants d'extrême gauche que les courants d'extrême droite préconisaient d'utiliser des moyens violents pour la réalisation de leurs objectifs politiques, mettant ainsi en danger les valeurs et les structures démocratiques mêmes.

Pour Nicolae Titulescu, qui débuta dans la vie politique de son pays comme membre du parti conservateur-démocrate, les deux courants étaient incompatibles avec ses vues politiques. Son attitude aussi bien à l'égard de l'extrême gauche que de l'extrême droite était déterminée par sa conception concernant les intérêts nationaux de la Roumanie, la manière dont l'homme politique et le diplomate roumain entendait les défendre, les sauvegarder et les promouvoir.

En décembre 1917, en tant que membre du gouvernement de coalition (libéraux et conservateurs-démocrates), présidé par I.C. Brătianu, Titulescu fut un des partisans fermes de la décision de désarmement des troupes russes, «contaminées» par le bolchévisme, qui menaçaient de bombarder et d'occuper la ville de Iaşi où s'étaient réfugiés (après l'occupation par l'ennemi de la ville de Bucarest, capitale de la Roumanie), le Roi, le Parlement et le Gouvernement, Titulescu entra à ce moment en conflit avec Take Ionescu (vice-premier ministre du gouvernement et son chef politique), hostile à l'action de désarmement, considérée par lui comme étant très dangereuse (en premier lieu à cause du conflit avec la Russie Soviétique). Dans ses mémoires, I.G. Duca décrit la dramatique discussion sur ce sujet de la nuit du 8/9 décembre 1917. qui eut lieu au Conseil des Ministres, et qui dura plusieurs heures.

Après l'accomplissement de l'unité nationale en 1918 par suite de la réunion de la Bessarabie, de la Bucovine et de la Transylvanie avec la Roumanie, Titulescu fut l'un des défenseurs les plus fermes et énergiques de la souveraineté et de l'intégrité de l'État roumain. Son grand prestige international lui permit de se situer au-dessus des luttes de parti, et, en sa qualité de délégué de son pays à la Société des Nations ou de Ministre des Affaires étrangères, de paraître le représentant le plus autorisé des intérêts nationaux.

Adepte et promoteur de l'idée que chaque peuple doit être maître chez lui et, par conséquent, avoir le droit de choisir le régime politique qu'il trouvait le plus approprié à ses aspirations (**toute nation**, disait-il, **a le droit de s'organiser chez elle comme elle le veut**), Titulescu repoussait en vertu du principe de la souveraineté, toute immixtion dans la vie interne d'un pays.

Lorsque, cependant, un régime totalitaire déployait une politique extérieure agressive et menant à la déstabilisation, il devenait impérieusement nécessaire de le condamner et de le bloquer dans l'intérêt de la paix et de la sécurité internationales.

C'est là le principe qui gouverna l'attitude de Titulescu surtout après l'instauration du régime nazi en Allemagne (30 janvier 1933). **Je n'ai de phobies en aucune direction,** déclarait Titulescu en 1935, dans ce sens que sa position n'était déterminée par aucun apriorisme, mais exclusivement par la réalité des déroulements internationaux.

Or, cette réalité montre nettement que les régimes totalitaires d'extrême droite déployaient une politique de révision des traités des années 1919-1920, qui avaient modelé les structures territoriales et politiques de l'Europe et du monde. L'Allemagne de Hitler, l'Italie de Mussolini, la Hongrie de Horthy semblaient à Titulescu les principaux promoteurs du révisionnisme et, par conséquent, les ennemis dangereux de la paix mondiale. **Si la souffrance peut expliquer une réaction dangereuse, elle ne saurait la justifier**, disait Titulescu, se rapportant à l'attitude des vaincus de la première guerre mondiale (auxquels s'était ralliées l'Italie, pour les raisons que nous venons d'évoquer). **Les nécessités de la paix doivent être placées au-dessus de tout**, ajoutait-il. Relevant les implications du révisionnisme, Titulescu appréciait, à sa manière tranchante: **Si la révision ne peut se faire qu'avec le consentement des États intéressés et si ce consentement est nettement refusé, que signifie la demande de révision sinon le masque sous lequel se cachent les tendances asgressives?**

Ce sont les tendances agressives, devenues par la suite des actions

militaires, qui déterminèrent Titulescu à condamner aussi vigoureusement l'agression de l'Italie fasciste contre l'Ethiopie (1935-1936), de même que la violation du Traité de Versailles par l'Allemagne nazie, qui réintroduisit l'obligativité du service militaire (16 mars 1935) et remilitarisa la Rhénanie (7 mars 1936). Dans les régimes de Mussolini et d'Hitler, l'homme politique roumain vit les facteurs d'érosion et de destruction du statu quo. D'où sa fermeté dans l'application de la politique de sanctions à l'égard de l'État agresseur (en espèce, l'Italie) en tant que moyen de défense de la légalité internationale.

Dans le contexte politique créé par la montée au pouvoir des nazis et par l'agression italienne contre l'Ethiopie, Titulescu pensa qu'un système de sécurité collective aurait pu être instauré en Europe par la participation de l'Union Soviétique à l'apport commun fourni pour défendre le statu quo. Titulescu ne se faisait pas d'illusions sur le véritable caractère du régime soviétique, mais sa position était déterminée par deux considérations: a) l'Union Soviétique était un pays limitrophe de la Roumanie avec laquelle elle était en litige pour un territoire (la Bessarabie); il était donc dans l'intérêt de la Roumanie de normaliser les relations avec le pays voisin et d'obtenir de sa part qu'il reconnaisse la décision du Conseil du Pays de Chişinău du 27 mars/ 9 avril 1918 concernant l'union de la Bessarabie avec la Roumanie; b) après la venue au pouvoir de Hitler, l'Union Soviétique semblait modifier son attitude, abandonner l'esprit de Rapallo (la coopération soviéto-allemande) et se diriger vers une collaboration avec les États intéressés dans le maintien du statu quo. Une alliance franco-soviétique semblait à Titulescu l'un des moyens les plus efficaces de défendre le système de Versailles. S'il était impossible de rallier l'Union Soviétique à la politique de sécurité, l'autre terme de l'alternative aurait été une entente soviéto-allemande. Titulescu savait qu'au-delà des apparences qui les montraient comme étant irréconciliables, les totalitarismes – d'extrême gauche et d'extrême droite – pouvaient trouver des formules d'entente. Il avertissait, dès mai

1935, sur la possibilité d'un pacte germano-soviétique pour l'élimination de la Pologne.

Afin d'éloigner une telle possibilité, Titulescu insista afin qu'on menât une politique de rapprochement et de collaboration avec l'Union Soviétique, dans l'effort d'édification d'un système de sécurité collective, ce qui lui valut de violentes attaques de la part des partis de droite et d'extrême droite. Les violences de langage ne cessèrent pas avec l'écoulement des années, si bien que, dans ses mémoires, le Prince Michel Sturdza - un légionnaire notoire - qui fut pour peu de temps, depuis fin 1940, jusqu'à début 1941, ministre des Affaires étrangères, évoquait l'activité du grand diplomate dans un chapitre intitulé: **Titulescu, agent de l'ennemi.**

En sa qualité de chef de la diplomatie roumaine, Titulescu comprit que ses démarches sur le plan international pour combattre la politique révisionniste de l'Allemagne hitlérienne et de l'Italie mussolinienne ne pouvaient avoir aucune credibilité aussi longtemps que le mouvement légionnaire («la Légion de l'Archange Michel», la «Garde de Fer») se manifestait bruyamment dans la vie politique de notre pays, exprimant sa sympathie et même sa solidarité avec Berlin et Rome.

En 1933, Titulescu réclama fermement que la Garde de Fer soit interdite et mise hors la loi, se plaçant alors sur des positions différentes de celles du premier-ministre I.G. Duca, lequel pensait que le mouvement légionnaire était plus facile à surveiller s'il demeurait un parti légal. Appelé à arbitrer cette divergence entre son premier-ministre et son ministre des Affaires étrangères, le roi Charles II donna raison à Titulescu, mais n'eut pas le courage de signer le décret d'interdiction, obligeant de ce fait I.G. Duca à faire interdire la Garde de Fer par une décision du Conseil des Ministres, ce qui entraîna l'assassinat de ce dernier par les légionnaires, le 29 décembre 1933.

Les manifestations violentes de la Garde de Fer n'intimidèrent aucunement Titulescu. Dans la politique intérieure roumaine, il demeura un adversaire ferme et conséquent du mouvement légionnaire. En 1936, lorsque, après la remilitarisation de la Rhénanie

(7 mars), la situation internationale s'était aggravée et que en Roumanie, les attaques de la droite et de l'extrême droite contre la politique de sécurité collective qu'il préconisait s'étaient intensifiées, Titulescu demanda au gouvernement présidé par Gh. Tătărăscu, dont il faisait partie, de prendre une attitude ferme à l'égard de ces manifestations d'hostilité des représentants de la droite et de l'extrême droite. Dans la résolution du 14 juillet 1936 du Conseil des Ministres (signée par Gh. Tătărăscu, N. Titulescu, I. Incule et V. Antonescu), on disait: **Nous sommes les ennemis du communisme intérieur et décidés à gouverner les destins de notre pays selon des principes purement roumains, cependant, dans le domaine de la politique extérieure, nous sommes en faveur d'une entente avec l'U.R.S.S., l'allié de nos alliés, la France, la Tchécoslovaquie et la Turquie, entente qui est la seule à pouvoir donner à ces alliances leur valeur effective, car nous ne pouvons être en même temps l'allié de la France et l'ennemi de la Russie, son allié.**

L'écartement de Titulescu du gouvernement Tătărăscu (29 août 1936) fut perçu comme une concession faite aux critiques de droite du ministre des Affaires étrangères, ce qui explique les nombreuses déclarations de solidarité venues du côté de la gauche, inclusivement des communistes.

Dans le spectre politique roumain, et bien que Titulescu ne se voulut pas le prisonnier d'un parti, il fut considéré par l'extrême droite comme un adversaire. Au cours de la campagne électorale de décembre 1937, apprenant que Titulescu avait l'intention de déposer sa candidature, le chef du mouvement légionnaire, C.Z. Codreanu, déclarait fermement à ceux de son parti sa décision de combattre Titulescu **avec la plus grande des violences** quelle que soit la liste sur laquelle il paraîtrait. Se rapportant ensuite au pacte de non-agression conclu avec Iuliu Maniu et Gh. Brătianu, C.Z. Codreanu déclarait: **Avec M. Titulescu nous ne pouvons conclure qu'un pacte d'agression.**

L'acharnement de l'extrême droite à combattre Titulescu put donner l'impression que cet homme politique nourrissait des sympathies pour

l'extrême gauche, d'autant plus qu'après que la revolte franquiste eut éclaté en Espagne, il s'était prononcé en faveur du gouvernement (légal) du pays. Cette attitude fut «valorisée» par les communistes roumains pour rassembler un capital électoral. En réalité, les sympathies de Titulescu pour la gauche espagnole n'avaient pas été déterminées par des affinités idéologiques, mais bien par son hostilité à l'égard de la politique révisionniste et agressive de l'Allemagne et de l'Italie, devenues le soutien des forces franquistes.

L'attitude de Titulescu invite aujourd'hui à la réflexion sur les dangers du monde contemporain qui, s'il découvre la démocratie et l'économie de marché comme étant les formes les plus appropriées d'organisation de la société, demeure encore la proie des convulsions et des conflits susceptibles de revitaliser les deux extrêmes, mais surtout celle de droite. Espérons qu'elles ne représentent qu'un bref prélude vers ce monde de paix et de coopération pour lequel Titulescu a lutté de manière exemplaire jusqu'à la fin de sa vie.

Florin CONSTANTINIU

Une attitude dépourvue d'équivoque

Celui qui étudie attentivement le profil spirituel et politique de Nicolae Titulescu découvrira sans aucun doute parmi ses composantes la profondeur de pensée, le courage d'opinion et l'honnêteté du comportement. Ces dominantes caractérielles ont permis au grand diplomate de la Roumanie de l'entre-deux-guerres de s'assurer l'amitié de nombreuses personnalités politiques européennes telles que: Edouard Herriot, Winston Churchill, Maxime Litvinov, Edouard Benes, Gustav Stressmann, de collaborer avec d'illustres scientifiques et écrivains tels que le physicien Albert Einstein, le mathématicien Paul Painlevé ou le poète Paul Valéry et de parler non seulement au nom des intérêts roumains, mais aussi des causes européennes de toute la communauté internationale, offrant ainsi aux journalistes des raisons suffisantes pour le surnommer, plus en sérieux qu'en plaisantant, l'«avocat de la terre».

Ces admirables traits de caractère se sont forgés d'abord sur les bancs de l'école roumaine, puis dans les amphithéâtres de la Sorbonne, en une période où, comme il avait l'habitude de le dire à ses amis, il ne pouvait ni ne voulait faire une chose qu'en la prenant au sérieux. Ainsi étant, Titulescu acquit une culture solide et se forma une conception claire du monde, un système de pensée sociale et politique progressiste, profondément ancré dans la vie des nations européennes, mais surtout dans la vie de la nation roumaine.

Titulescu inscrivit sa conception dans l'aire de pensée des idéalistes réalisateurs qui comprenait, selon lui, *tous les penseurs purs* manifestant une tendance vers l'absolu, mais aussi appelés à porter la responsabilité du pouvoir politique. Titulescu était obsédé par l'idéal créateur, c'est-à-dire par cet idéal *qui veut que l'empire des cieux se réalise autour des hommes ou, plus exactement, dans le monde visible de la matière.*

Dans la conception de Titulescu, l'idéal créateur n'était rien d'autre qu'une réalité en devenir. Sa conviction était que les hommes sont appelés à créer le bien et le beau et que cette création n'est possible qu'à travers la lutte. Atteint à la suite d'un combat, l'idéal créateur ne fit pas de différence entre l'esprit et la matière. Titulescu était persuadé que le rapport entre l'esprit et la matière est organique. Se laissant aller à son imagination fertile, il comparait l'esprit avec **le génie du sculpteur et la matière avec le marbre qui se laisse polir...**

Animé comme il l'était par une telle conception, le grand diplomate était aussi profondément croyant. Il fut toujours convaincu que les gens qui ont l'âme inondée de la lumière que la foi y allume ne peuvent pas ne pas atteindre à une communauté de sentiments car, au delà des contingences terrestres, se trouve l'unité de la «religion du Christ».

Pour accomplir une œuvre quelle qu'elle soit, Titulescu considérait que la pensée doit être associée avec le sentiment, car la «dynamique de la pensée» a un rythme plus lent que la «dynamique du sentiment». Si, dans le domaine des idées, des divergences de toute espèce se produisent, engendrées par des convictions des plus pures, les «stimulents instinctifs» étaient appelés à mener une recherche rapide de la vérité. Conformément à son opinion, l'humanité peut vaincre les maux qui la guettent, faisant appel exclusivement aux impératifs de la raison. Les jugements parfois brefs, d'autres fois plus amples que Titulescu porte sur les phénomènes de la vie en général permettent de conclure que l'éminent diplomate était un adepte convaincu de la doctrine évolutionniste, mais qu'il repoussait catégoriquement le marxisme.

Selon Titulescu, chaque époque historique représente **un mélange de vérités anciennes, destinées à mourir et de vérités nouvelles encore insuffisamment claires.** Les catégories sociales, économiques et philosophiques sont considérées, dans les œuvres de Titulescu comme des éléments qui se trouvent en un changement permanent.

Titulescu était fasciné par le spectacle du développement général,

par le cheminement incessant de toutes les formes de la vie vers l'accomplissement. Partout, sa pensée déchiffrait un effort inlassable vers l'harmonie et l'achèvement.

Étant un militant par structure, Titulescu ne pouvait pas ne pas observer que l'une des forces déterminantes au développement général était la lutte. Il élevait la lutte au rang de loi de la nature: *Toute la vie n'est que lutte*, disait Titulescu, **lutte contre soi-même ou lutte contre votre parell, dans le sein de la collectivité ou dans le cadre de l'État.** Humaniste par structure et par vocation, il considérait que la lutte ne doit pas mener à la destruction physique de l'homme, qu'elle doit se dérouler sur le terrain indicateur et que, afin de satisfaire son inclination naturelle au combat, l'homme doit s'engager dans la campagne contre les préjugés, les superstitions et toutes les hérésies qui troublent son âme, de manière à ce que, après chaque combat **livré dans le domaine illimité de la lutte, il ne découvre pas la mort, mais de nouvelles raisons de vivre.**

Dans la conception de Titulescu, le combat doit viser la modernisation des relations sociales, les nettoyant de tout ce qu'elles contiennent de périmé et de nocif et mener à la réalisation d'une démocratie réelle sur le plan national aussi bien qu'international. Il fut un réformiste radical et c'est pour cette raison que ses projets et ses réformes depassèrent les frontières de la Roumanie, pour s'imposer à l'attention européenne. Il était désireux de répondre aux besoins de renouvellement de la vie politique intérieure et se considérait pour cette raison, selon ses propres paroles, engagé **sur le chantier où l'on construit un monde nouveau.** Pour les efforts fournis au service du progrès dans son pays, Titulescu n'escomptait pas la gratitude de la postérité, car le mobile suprême qui dynamisait sa pensée et son action était l'idée de devoir. Cette impulsion intérieure était suffisante pour prouver l'héroïsme vrai, c'est-à-dire, selon Titulescu, **l'héroïsme sans rien d'attrayant, qui ne signifie pas une récompense immédiate ..., l'héroïsme muet et anonyme de la vie des tranchées.**

La pensée de Titulescu pénétra dans la vie socio-économique et politique du pays et s'y imposa, car elle était indissolublement liée à un profond démocratisme. Elle était, en fait, la quintessence non seulement de sa formation intellectuelle, que de l'expérience des contacts nombreux et profonds avec les institutions fondamentales des démocraties occidentales. En définissant sa place dans la société roumaine, Titulescu mettait en évidence quelques traits de sa personnalité, surtout lorsqu'il reconnaissait honnêtement qu'il ne représentait ni l'aristocratie, ni l'argent, ni la foule, que son talent oratoire lui aurait permis de conquérir et de manipuler, mais que son âme, sensible aux douleurs humaines, l'empêchait de tromper. Le même démocratisme authentique se retrouve dans son activité scientifique et politique, décelable surtout dans le choix des méthodes visant à imposer sa doctrine. Bien que l'histoire lui eût enseigné qu'une doctrine s'impose non seulement par la parole mais aussi par l'épée, Titulescu repoussait l'épée et préférait la parole. Il se consacra constamment avec passion, à la construction d'un système démocratique, affirmant que la véritable démocratie est seulement celle **qui sait vaincre les impulsions du cœur,** qui a le courage de dire au public que, **bien que ces exigences soient justes, elle ne peut les satisfaire et qui sert tout le monde sans exception.** L'éminent homme politique et diplomate définit la démocratie comme une **religion de tous,** donc non pas seulement celle du riche, mais aussi celle du pauvre, comme un système d'obligations et de droits où devaient se retrouver tous les membres de la société. Il ne s'écarta jamais d'une telle conviction où il puisa sans cesse la force de condamner aussi bien le carriérisme que la démocratie de parade, c'est-à-dire le démocratisme prêt à respecter la majorité et en son nom, **à réduire à la soumission la classe la plus importante du pays, - l'intellectualité - sous prétexte qu'elle est infime.**

Sa vision de la démocratie contient des vérités toujours valables, dont la plus précieuse et la plus actuelle demeure le jugement destiné

à enseigner à la postérité **qu'un gouvernement qui ose affirmer son droit de vivre en dehors et contre l'opinion publique est un gouvernement despotique** car, par les mesures adoptées il se donne pour but de **piller la dignité et la conscience des hommes libres**. À plusieurs reprises, Titulescu rappela au monde qu'aussi longtemps que de tels gouvernements demeurent indifférents aux besoins du peuple, **les blessures d'une foule méprisée ne sauraient être guéries que par la foule.**

Cherchant à comprendre les idées qui fondent la véritable démocratie, il montrait, dans le même discours, qu'une société ne peut bien se gouverner que si la force de l'intelligence et la force de la culture se superposent, afin de former la force dirigeante du pays.

L'esprit de sa pensée démocratique lui permit de porter des jugements précieux sur le rôle immense que les grandes foules jouèrent afin de réaliser les idées grandioses du peuple roumain.

Dans la conception de Titulescu, les aspirations du peuple représentaient une source de progrès, car, comme il l'affirmait, le besoin de réparation des torts naquit chez nous **des agitations des humbles, de leurs douleurs; de la soif de justice des foules et, enfin, du frisson qui pousse le monde vers des destins plus nouveaux et plus lumineux.**

Afin de conduire la foule vers de nouveaux buts, l'homme d'État doit posséder une série de qualités mais avant tout une pensée humaniste et ferme, de l'honnêteté, de la simplicité et un courage qui lui permette d'entreprendre des actes politiques téméraires. Doués de telles qualités, les hommes d'État peuvent introduire des réformes démocratiques, mais seulement après qu'une atmosphère morale sereine est créée dans la société. Cependant, une telle atmosphère ne saurait être installée si l'on ne prend pas des mesures en ce sens dont ne sauraient manquer le sanctionnement sévère de ceux qui se soulèvent contre la morale unique, ceux-ci, – observait l'éminent diplomate – ont besoin de deux morales pour vivre: l'une qui leur

permette de s'excuser et une autre qui leur permette d'accuser.

L'indifférence, l'intolérence aux opinions d'autrui et l'esprit dictatorial étaient totalement étrangers à sa pensée démocratique. Son aversion contre les tendances dictatoriales le détermina à dénoncer avec véhémence toute velléité de l'homme politique à conduire par des méthodes brutales. C'est pourquoi il se montra toujours un adversaire décidé de la dictature d'Hitler qu'il jugeait tout simplement un fou, il répudia, à un moment donné la dictature de Mussolini et blâma, en général, toute dictature.

Titulescu étudia de près la psychologie des dictateurs, en arrivant à la conclusion que de telles personnes tirent leur force de la somme des libertés qu'ils ravissent à leurs concitoyens. Guidé par cette idée, il ne pouvait pas ne pas blâmer aussi bien le fascisme que le communisme. Son acharnement contre les régimes dictatoriaux était dû à la crainte justifiée que l'idéologie de ces régimes socio-politiques étouffait la conscience nationale, minait la souveraineté de l'État et encourageait l'esprit agressif. Il était également inquiet de constater que les dictateurs voyaient dans la pensée libre un grave délit, qu'ils imposaient des recettes de pensée et, ne permettant à personne d'avoir des opinions personnelles, exterminaient tout ce qui ne s'inclinait pas devant leur volonté.

L'homme qui avait parachevé sa formation intellectuelle à la lumière de la liberté de pensée était profondément angoissé devant la tendance des régimes dictatoriaux à pervertir les consciences. Le fait que les jeunes, tout particulièrement, étaient soumis par les régimes totalitaires, fascistes et communistes, à une véritable dégradation civique et spirituelle l'inquiétait tout particulièrement car, selon lui, les jeunes ont une âme plus ouverte aux croyances généreuses, une résistance plus acharnée aux déceptions et une fidélité à toute épreuve, c'est pourquoi, c'est à eux qu'il faut confier l'œuvre de régénération morale des peuples.

Pour sortir du chaos idéologique, politique et économique de ces

régimes, Titulescu préconisait la stricte application des lois et des règles de la morale. Sans celle-ci, prédisait-il, le chaos idéologique devient un labyrinthe, d'où aucun fil d'Ariane ne peut vous faire sortir.

Observateur des phénomènes socio-politiques qui lui furent contemporains, Titulescu découvrait avec beaucoup d'amertume que dans l'Europe de l'entre-deux-guerres l'esprit démocratique qui y avait régné quelque temps, commençait à céder le pas à l'esprit totalitaire. Lorsque parurent les premiers signes du stalinisme, Titulescu entra en conflit avec les positions des communistes roumains, mis hors la loi en 1924 parce qu'ils soutenaient, au mépris des réalités historiques, les prétentions de l'Union Soviétique sur la Bessarabie. Au cours de la même année, il polémisa, par l'intermédiaire des journaux anglais, français et italiens, avec l'ancien président du Parti Socialiste Roumain, Cristian Rakovski, réfugié en Ukraine afin de s'enregimenter au service de la dictature stalinienne.

Plus tard, en 1936, il s'associa à la décision du gouvernement roumain de dérouler une large campagne de presse contre le communisme de l'intérieur. Titulescu ne trouvait aucune contradiction entre l'action du gouvernement roumain contre le communisme de l'intérieur et les mesures diplomatiques qu'il prenait afin de consolider ses relations de bon voisinage avec l'U.R.S.S. Afin d'illustrer cette opinion, il eut recours à une image suggestive, déclarant: **La main étendue à l'extérieur et le poing levé à l'intérieur ne sont pas des gestes incompatibles.**

D'ailleurs, Titulescu ne laissa planer aucun doute sur son attitude à l'égard du communisme. Il déclara en 1933 au quotidien «Universul»: **Je ne suis pas communiste; je n'ai jamais accepté cette doctrine.** Quant à ses amis proches, il avait l'habitude de leur dire: **Je ne suis pas communiste, je suis Olténien.**

Homme politique honnête, doué d'une remarquable capacité de discernement, il n'hésita jamais à souligner les traits communs du fascisme et du communisme. À la question posée par un député

anglais, en 1937, sur la différence existante entre communisme et fascisme, Titulescu répond par une allégorie non équivoque: **Supposez que vous ayez six vaches: le bolchévique vous les prendra toutes, sur-le-champ, et vous n'en entendrez plus parler. Les hitlériens vous les laisseront, tout en vous interdisant de les traire. Et de plus, ils vous obligeront à les entretenir.** À un correspondant du journal français «l'Époque» qui lui posait la même question, Titulescu disait: **Le communisme est une doctrine qui s'empare tout d'un coup de la propriété individuelle des citoyens au profit de l'État. Mais, comme l'État communiste, au bout d'un certain temps, ne saura pas qu'en faire, il la restituera peu à peu aux citoyens. L'hitlérisme ou le fascisme sont aussi des doctrines, mais qui s'emparent peu à peu de la propriété individuelle des citoyens jusqu'à sa complète destruction.**

Titulescu pensait que ces deux formes d'offensive contre la propriété individuelle n'étaient pas de nature à empêcher le rapprochement entre le fascisme et le communisme. Doué d'une vision de l'avenir comme jadis Talleyrand, Titulescu avait prévu le rapprochement entre l'Allemagne hitlérienne et l'Union Soviétique. Dans la réponse qu'il donna au journal «l'Époque», de même que dans les différentes analyses qu'il réalise avant que ne se déclenchât la Seconde Guerre Mondiale, Titulescu prophétisait l'alliance entre Hitler et Staline, écrivant: **Et comme beaucoup s'imaginent qu'un accord germano-russe est impossible parce qu'il signifierait que par là Hitler se renierait soi-même, je déclare: le jour où, à l'intérieur de l'Allemagne, il ne restera plus qu'une certaine quantité de propriété individuelle, quand, à l'intérieur de la Russie, comme une conséquence de la restitution opérée, une certaine propriété individuelle sera créée, et quand un mouvement antisémite en arrivera à exclure l'élément israélite des fonctions publiques, le chancelier Hitler, loin de se contredire, exprimera une vérité en montrant qu'entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne il n'y a plus de**

divergences de conceptions politiques et sociales. Alors, Staline méritera l'hommage de sa patrie, lorsqu'il déclarera que deux doctrines aussi différentes comme points de départ se sont rapprochées jusqu'à se confondre en leur point d'arrivée.

Les germes de tels raisonnements sur l'évolution du communisme peuvent être entrevus dans la pensée de Titulescu dès la fin de la première guerre mondiale, lorsqu'il affirmait que «Moscou est la capitale du despotisme mondial».

Sa position à l'égard des principes du socialisme soi-disant scientifique, mais surtout du principe destiné à réglementer la collectivisation des moyens de production est également dépourvue d'équivoque. Sa conception d'homme politique **démocrate libéralo-bourgeois,** comme il aimait se caractériser, décidé à faire du **respect de la liberté et de la propriété individuelle les fondements de la vie,** lui faisait voir dans ce principe une source de conséquences négatives. Il considérait qu'en restreignant le droit d'héritage exclusivement aux moyens de consommation, la doctrine socialiste a obligé ce droit à perdre, socialement parlant, ce qu'il avait de meilleur et à conserver ce qu'il avait de mauvais. Plus même, il reprochait à la doctrine socialiste qu'**en déshéritant ne fût-ce qu'en partie les individus** par la suppression de la succession sur les moyens de production, **elle déshérite toute la société.**

Dans le cas de l'évolution socio-politique de la Roumanie après la Seconde guerre mondiale, les jugements de Titulescu se sont malheureusement avérés exacts pour le peuple roumain.

Ion M. OPREA

La force de l'éducation pour la paix

Celui qui étudie attentivement les réalités internationales des cinquante dernières années est certainement frappé par la clairvoyance des conceptions et par la force de la pensée de Titulescu, capable de discerner les lignes directrices des évolutions politiques internationales et de leurs conséquences.

Qu'il me soit permis, dans l'ensemble de ce nouveau [1)] numéro de la «Revue Roumaine» consacré à Titulescu, de rappeler quelques-unes de ses grandes idées, dans un domaine d'une actualité extrême, celui de la sauvegarde de la paix, visant à éliminer la force des relations internationales et à faire appel exclusivement à des moyens pacifiques pour résoudre tous les conflits, quelle que soit leur nature, la région où ils se déroulent et les facteurs impliqués.

Le conflit inter-ethnique de Yougoslavie, dans le déclenchement, mais surtout dans le déroulement duquel furent impliqués sous différentes formes et dans des mesures différentes de nombreux facteurs de pression extérieure - se transforma en guerre civile, son évolution, au-delà de toutes les raisons invoquées, démontrant clairement que les solutions viables, au delà des apparences, quelqu'attrayantes et optimistes, ne peuvent être obtenues sur le champ de bataille, et donc par la force, une solution réelle et durable ne pouvant être trouvée que par les moyens politiques, directement par les intéressés, mais certainement pas en dehors d'eux et contre leur volonté.

Ce cas tragique de la situation internationale actuelle - s'ajoutant à tant de conflits armés, consumés ces dernières années dans le Moyen Orient et, plus récemment, en Afrique - ne fait que souligner combien importante est l'éducation pour la paix, en faveur de laquelle Titulescu plaidait avec tant de force persuasive.

L'activité déployée par Titulescu à la tête et au service de la diplomatie roumaine est une source féconde d'inspiration en ce sens. Ce que nous voudrions reprendre ici, ce sont quelques-unes de ses pensées, dispersées dans une vaste œuvre théorique dont les fondements se retrouvent dans la **Dynamique de la Paix** [2], conférence tenue le 6 mai 1929 au Reichstag allemand; dans le discours la **Politique et la paix,** prononcé le 21 mai 1929 à Londres, en qualité de président de la 54-ème Conférence annuelle de la Société internationale de philologie, sciences et beaux-arts[3]; dans la conférence le **Progrès de l'idée de paix** [4] tenue le 19 novembre 1930 à l'Université de Cambridge; enfin, dans le discours **l'Ordre dans la pensée**[5], prononcé le 19 juin 1937, lorsque lui fut décerné le titre de docteur honoris causa de l'Université Komensky de Bratislava.

Maintenant, en 1992, en cette époque où tout l'édifice international se réordonne à la suite des effondrements successifs des dictatures communistes des pays de l'Europe Centrale et de l'Est, où l'empire soviétique, dominateur dans cette région, s'est démembré, où l'Europe occidentale accélère son intégration, et tout le continent se trouve sous le signe d'une future association urgente, rappelons-nous ce que Titulescu disait à Berlin en 1929:

Il est certain que personne ne se figure que la paix perpétuelle a été instaurée sur terre par ce qui a été réalisé jusqu'à présent. Car cela reviendrait à penser que la tâche que l'humanité est appelée à remplir a déjà été menée à bonne fin grâce à quelques signatures. D'autre part, peut-on vraiment contester le fait que la loi internationale est le facteur le plus important dans la réalisation du but poursuivi? Il s'impose de donner une réponse décidée, catégorique, à cette question avant de passer à un autre problème. Si ce n'est pas à la loi internationale que revient la mission d'établir la paix, quelle autre méthode devrait-on utiliser sinon la force

poursuivant un but de domination?

Si nous excluons cette dernière, comme étant inacceptable, quelle serait la première loi qui devrait être établie, sinon celle qui abolit le droit à la guerre en tant que fait en soi? Sans doute, des lois d'organisation dans les domaines les plus divers: économique, culturel, financier, militaire, politique. Chacune de ces lois a ses conditions propres qui en déterminent la réalisation. Mais - et c'est là une loi générale - les lois ne sauraient être élaborées que par une collectivité qui croit à la paix.

Comment pourrait-on réaliser ces lois si l'on sape systématiquement la confiance dans la loi fondamentale qui conditionne toutes les autres vers lesquelles nous aspirons? Comment ces dernières seront-elles jamais possibles si nous nions toute efficacité des lois internationales en soi?[6)]

Enfin, la conclusion:

Craignerions-nous la guerre parce qu'elle semble à d'aucun le moyen le plus sûr pour acquérir des avantages d'ordre subjectif? C'est à la pensée que revient le rôle de prouver qu'il ne s'agit pas d'une illusion, car de toutes les mauvaises affaires, la guerre est assurément la plus mauvaise.

Craindrions-nous la guerre pace qu'elle serait, pour différentes raisons, inévitable? C'est à la pensée que revient le rôle de décider le politicien et le scientifique de se donner la main dans cette croisade contre le mal.

Craignons-nous la guerre parce qu'elle est, quoi qu'on fasse, une institution déterminée à jamais par le sort? C'est à la pensée de découvrir pourquoi il en serait ainsi.

Quelle est la preuve des affirmations faites? L'histoire.

Quelle en est la cause? La nature humaine, dont la seule loi est le combat.

Mais l'histoire ne montre qu'un simple rapprochement entre les conflits et leur solution par les armes dont nous ne pouvons cependant tirer la conclusion qu'il s'agit d'une loi naturelle.

Pour ce qui est de la lutte, il est vrai qu'elle constitue la loi naturelle de la vie. La vie n'est que lutte: lutte contre soi-même, contre tes semblables, dans l'enceinte de la cité, de même qu'entre les frontières de l'État.

Mais la lutte n'implique pas nécessairement la destruction de nos semblables.

Et quel meilleur terrain y a-t-il pour satisfaire l'instinct naturel de lutte autre que celui sur lequel on puisse combattre tous les préjugés, toutes les superstitions, toutes les hérésies dont est pétrie notre âme, afin de trouver dans le domaine infini de la lutte pour les idées, après chaque bataille, non pas la mort, mais de nouvelles raisons de vivre?[7)]

L'appel aux idées de Titulescu – lancées dans les conditions complexes et contradictoires de l'entre-deux-guerres – est plus actuel et plus nécessaire que jamais, la générosité judicieuse de ses points de vue étant susceptible de soutenir et de donner une nouvelle vitalité à l'éducation pour la paix.

Titulescu exigeait des hommes d'État comme des gens simples, de comprendre que le seul monde viable est celui que gouverne la force de droit et non pas le droit de la force. L'histoire a confirmé tous ses jugements majeurs. Le premier signe de la désintégration de l'U.R.S.S., ce furent, chose généralement reconnue, les mouvements qui menèrent à la proclamation de l'indépendance de la Lettonie, de la Lithuanie et de l'Estonie, annexées en vertu du même pacte Molotov-Ribbentrop qui arracha aussi à la Roumanie la Bessarabie (devenue, aujourd'hui, la République de Moldavie, indépendante) et le nord de la Bucovine, les englobant de force dans l'URSS.

Pouvons-nous avoir une preuve plus catégorique de la périssabilité du «droit de la force» – dénoncé par Titulescu – que l'effondrement de la domination soviétique sur les pays de l'Est et du Centre du continent en 1989, de ces pays où, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le Kremlin imposa par la force des armes des régimes communistes d'importation?!

Tous ces événements – qui infirment les decisions adoptées sous l'empire de la force ou de la menace de la force – sont tout autant d'arguments solides de la viabilité du plaidoyer titulescien en faveur d'une éducation pour la paix.

Maintenant que la carte politique et la dimension politique de l'Europe change, que la Conférence pour la sécurité et la paix en Europe englobe tous les États du continent, les États-Unis et le Canada, et lorsqu'on réalise et conçoit de nouvelles mesures dans la perspective d'une Europe qui existe véritablement «de l'Atlantique à l'Oural», nous sommes une fois de plus redevables d'une pensée reconnaissante à Titulescu qui, il y a plus de 55 ans, le 22 juin 1936, dans un discours prononcé à la Conférence de Montreux, concernant le régime des détroits de la mer Noire, affirmait comme un véritable visionnaire – un «idéaliste-réalisateur» comme il aimait se nommer – l'impératif de la construction d'un nouveau système de relations internationales.

... **Nous, les hommes politiques, venus de tant de pays du monde, nous tentons de construire cette patrie de l'humanité dans laquelle chacun d'entre nous doit s'intégrer sans perdre sa personnalité, de manière à ce que puisse être créée la grande humanité universelle; c'est là un rêve ambitieux, peut-être; mais la réalité, si active qu'il n'y a pas de déception qui puisse la décevoir, pas d'obstacle qui puisse la décourager - est aussi forte en nous que la lumière du jour de demain qui éclaire notre pensée et nos cœurs.**[8)]

En songeant à ce titan, pour lequel une science de la paix qui lui permette d'organiser le monde d'aujourd'hui et de demain sur des assises plus justes et plus durables et de le faire évoluer sur de nouvelles coordonnées de progrès, était essentielle, je me souviens des paroles pertinentes prononcées par le Pr I. Petrovici, vice-président de l'Académie roumaine, au cours de la séance du 21 mars 1941 de cet haut forum, lors de la disparition de son illustre membre:

Peut-être qu'un avenir plus lointain verra-t-il en Nicolae Titulescu moins la colonne d'un bâtiment effondré que le précurseur d'une institution de l'avenir. Que l'œuvre de Genève fut prématurée et que les espoirs de ceux qui ont cru en elle durent se disperser, ceci n'est que trop évident... Ce qu'il tenta de faire sans succès à Genève, demeure certainement, sur des fondements plus mûrement pesés, un but de l'avenir. [9)]

Tel un véritable «pèlerin de la paix», Titulescu a lancé dans l'espace européen, il y a plus de 60 ans, des idées dont l'actualité non seulement étonne en cette fin de siècle convulsionnée, mais offre également la perspective de sortir de la crise, par l'appel fait à la réflexion, à des mesures réalistes et concrètes, fondées sur la bonne foi et la conscience du destin commun de l'humanité:

Oui, la paix est un état d'esprit.

Si l'absence de la mentalité pacifique s'explique par l'absence de faits qui puissent lui servir d'appui, créons nous-mêmes les faits nécessaires!

Si ces faits existent et on constate, malgré cela, une absence de mentalité pacifique, il ne nous reste qu'une chose à faire - c'est de lutter par tous les moyens pour changer cette mentalité.

Un état d'esprit possède une valeur dans la mesure où il est soutenu par la raison. Quand il est contredit par la raison, un état d'esprit peut constituer un danger: il ne peut cependant jamais être

Des quatre causes que j'ai mentionnées et qui expliquent, à mon avis, la régression actuelle de l'esprit pacifique, la crise économique détient la première place. La faim peut amener tous les maux; la faim ne peut pas amener la paix dans le cœur des hommes.

Comment se présente la situation actuelle du monde?

D'un côté les États industrialisés, qui souffrent du chômage par manque de debouchés. De l'autre, les États agricoles, dépourvus de l'outillage économique nécessaire et ayant un standard de vie très réduit.

Qu'est-ce qui empêche les premiers de travailler pour les seconds? Le manque de crédit! Qu'est-ce qui explique le manque de crédit? Le manque de confiance!

Aussi longtemps que ce problème n'est pas résolu, aussi longtemps que les États n'auront pas mis en commun, conformément à un plan rationnel, leurs capacités réciproques de production et de consommation, la paix sera en danger permanent.

Vous ne réaliserez jamais l'impression de découragement que rapporte à son retour celui qui, parti d'un pays où le capital manque, vient dans les pays où l'abondance de capital est telle qu'il ne produit que 1% par an ou même rien.

Prenez le train et parcourez un millier de milles vers l'Est! Vous trouverez des pays où l'argent est si rare que même le taux excessif de 10% serait considéré par les créditeurs comme un bienfait.

Et tout ceci par suite du manque de confiance!

Je vous prie de réaliser, mais de bien vous rendre compte que celui qui, en Occident, enferme son argent par manque de confiance fait le plus mauvais calcul possible, car non seulement il ne le transforme pas en capital productif, mais il le conserve pour

le transformer plus tard en impôts dans le cas d'une nouvelle guerre ou en contribution forcée dans le cas d'agitations sociales. Car d'où la misère économique peut-elle venir sinon de la guerre et du désordre?

Je vous prie de réaliser, que le crédit accordé à celui qui le mérite n'est pas aujourd'hui seulement une source de profits: il est une source de paix!

Le problème est difficile, mais il est loin d'être insoluble. Qui mérite le crédit? Jugez vous-mêmes: les États qui le demandent, en considération de leur richesses nationales, bien entendu, mais surtout en considération de leur puissance de travail, de leur sobriété et des buts productifs qu'ils se proposent. [10)]

Connaissant parfaitement les ressorts et les mécanismes des déterminations politiques dans l'arène internationale de son époque, Titulescu – en authentique démocrate qu'il fut – n'accepta jamais le mépris poli, manifesté à l'égard de l'opinion publique, affirmant, bien au contraire, le droit de cette dernière à être informée et entendue.

Si l'homme de la rue est capable de sacrifier sa vie sans savoir pourquoi, montrons-lui du moins le respect qui lui est dû, lui expliquant franchement ce qu'est le devoir international de son pays et, partant, son propre intérêt.

Lorsqu'il comprendra que le silence peut le mener à la mort et qu'une parole prononcée en temps utile peut sauver sa vie, c'est lui-même qui reclamera aux gouvernements de partout de parler et de prononcer les paroles nécessaires qui fassent se baisser les épées et taire les canons. [11)]

Ayant foi dans la paix et combattant pour la paix, consacrant à la paix sa pensée et ses actions, Titulescu a vu dans l'éducation pour la paix plus qu'un impératif moral, identifiant dans une telle démarche – à laquelle les hommes politiques et les scientifiques étaient appelés à

contribuer de manière solidaire – une force d'action, destinée à modeler la conscience et, par voie de conséquence, à déterminer des attitudes qui contribuent à déterminer ses décisions politiques à l'échelle nationale et sur la scène de la vie internationale:

Les historiens, les philologues, les sociologues et les moralistes sont appelés à contribuer, à expliquer à l'humanité – pauvre locomotive courant sur ses rails – le mécanisme de son propre fonctionnement. (...)

Comme je vous l'ai dit, une paix durable et solide n'est que difficilement possible sans l'aide de forces morales et intellectuelles et l'activité du diplomate doit être complétée par l'association des esprits humains. (...)

Nous pouvons le dire ouvertement, les hommes d'État d'aujourd'hui accordent peu à peu à la science le rôle prépondérent que celle-ci est appelée à jouer dans la nouvelle organisation de la Paix. Depuis la guerre, la politique a montré une reconnaissance graduelle, mais constante, de la souveraineté de la science.

Mais la science n'est pas suffisante pour créer le bonheur de l'homme et pour l'aider à accomplir sa mission dans le monde. En nous-mêmes, dans les profondeurs de notre conscience, il faut chercher et trouver les lois de la finalité morale de la vie.

Dans ce domaine, nous sommes libres. Plus nous plongeons profondément dans nos cœurs, plus nous nous élevons. Plus nous donnons de nous-mêmes, plus nous devenons riches.

Voici pourquoi, songeant au nom de cette Société à la tête de laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'élire président, il me semble que je découvre le fil mystérieux qui rattache les paroles qui le composent: «la Société internationale» car elle a pour but la compréhension entre les peuples; «de philologie», car aucune

entente n'est possible sans la communication des pensées par l'intermédiaire de la langue; «d'art», parce qu'aucune humanité digne de ce nom ne saurait exister sans une création artistique qui la décrive librement dans la vie mécanique du mol de chacun; et «de science», car aucune réalisation n'est possible si on ne prend pas en considération les lois du monde mécanique extérieur dans lequel nous avons la tendance instinctive et constante d'insérer les créations de notre moi et de notre être spirituel» [12)]

Nous n'avons pas de conclusion meilleure à nos commentaires d'une œuvre que nous considérons parfaitement viable encore aujourd'hui, que les paroles mêmes prononcées par Titulescu:

Tout ce qui se rapporte à la paix intéresse la Roumanie au plus haut point. [13)]

Cristian POPIŞTEANU

Notes

I. «Revue Roumaine», an XXXVI, 1982, no. 1

2.Nicolae Titulescu, Documente diplomatice, éditions Politiques, Bucarest, 1967, pp. 287-303

3.«Magazin istoric» no. 2 (179), 1982

4. Nicolae Titulescu, Documente diplomatice, pp. 337-355.

5. Ibidem, pp. 821-834

6. Ibidem, p. 299

7. Iidem, p. 302

8. Ibidem, p. 780

9. Nicolae Titulescu, In memoriam, éditions Politiques, Bucarest, 1982, p. 168

10. Nicolae Titulescu, Documente diplomatice, pp. 345-346

11. Ibidem, p. 832

12. «Magazin istoric», no. 2 (179), 1982

13. L'exemple le plus choquant des deux dernières années est la Guerre du Golfe, qui se déroula très loin de chez nous et impliqua d'autres pays. Toutefois, la Roumanie se conduisit selon ses intérêts de principe et de conjoncture, jouant un rôle actif dans le Conseil de Sécurité de l'O.N.U. et se manifestant du côté de la force du droit, c'est-à-dire de la Communauté internationale, conformément au concept de Titulescu.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Par la force même des choses (caractère et dimensions de notre revue, grand nombre de points de repères dispersés dans des espaces géographiques et culturels amples, ce qui implique une information lacunaire), cette bibliographie est délibéremment sélective. Elle doit être parcourue en même temps que celle que publia notre Revue à l'occasion du centenaire de la mort de Nicolae Titulescu («Revue Roumaine», an XXXVI, no. 1, 1982), de même qu'avec les autres inventaires dressés, et en premier lieu avec ceux que signent Valeriu Florin Dobrinescu et Gheorghe Buzatu (in **Titulescu et la stratégie de la paix**, éd. Junimea, Iaşi, 1982, pp. 349-360) et, surtout, Constantin I. Turcu et Ioan Voicu (in **Nicolae Titulescu et l'univers de la diplomatie de la paix,** éd. Politiques, Bucarest, 1984, pp. 394-429)

AGRIGOROAIEI, Ion, **Nicolae Titulescu dans la perspective historiographique,** in «Cronica», an XVII, no. 11 (841), 12 mars 1982, p. 2.

AGRIGOROAIEI, I., BUZATU, Gh., PAVELESCU, Ion, **Les coordonnées de l'activité diplomatique de Nicolae Titulescu dans la perspective historiographique,** in **«Nicolae Titulescu şi strategia păcii»**, éd. Junimea, 1982, pp. 19-53.

BACON jr. WALTER M., **N. Titulescu and Romanian Foreign Policy, 1933-1934,** An Arbor (Michigan), University Microfilm International, Londres, 1977, XII + 305 + 5 f.

BACON jr., WALTER M., **Secret Papers on the Failure of Romanian-Soviet Negotiations, 1931-1932, Translated, with an Introductory Essay by...,** Stanford University, Hoover Institution Press, 1979, XV + 212 (Collection «Behind Closed Doors»).

BALDEV, Raj, **Titulescu. The Man of Century for Peace.** in «International Reporter» (Special International Edition), vol. XIII, no. 7, 1982, pp. 1-4, 8.

BUZATU, Gheorghe, **Nicolae Titulescu and Transylvania**, in «Southeastern Europe/L'Europe de Sud-Est», an XI, no. 1, 1984, pp. 91-100.

BUZATU, Gh., N. **Titulescu and European Disarmament,** in «Anuarul Institutului de istorie şi arheologie A.D. Xenopol», Iaşi, tome XXI, 1984, pp. 53-60.

BUZATU, Gheorghe, DOBRINESCU Valeriu, **Nicolae Titulescu and the Principles of Sovereignity and Territorial Integrity**, in «Revue des Études Sud-Est Européennes», tome XX, no. 4, 1982, pp. 383-396.

CAMPUS, Eliza, **Nicolae Titulescu and His Collaboration with the European Statesmen,** in «Revue Roumaine d'Études Internationales», an XVI, no. 4-5 (60-61), (1982), pp. 305-309.

CAROLI, Giuliano, **La pace e la sicurezza in Europa nel pensiero e nell' azione di Nicolae Titulescu e la politica estera della Romania odierna,** in «Balcanica», an I, no. 2, 1982, pp. 59-72.

CERNATONI, **Alexandru, Nicolae Titulescu ou la force du droit contre le droit de la force,** in «Revue Roumaine d'Histoire», an XXI, no. 1, 1982, pp. 157-164.

DOBRINESCU, Valeriu, Florin, **La diplomatie de la Roumanie. Titulescu et la Grande-Bretagne,** éd. Moldova, Iaşi, 1991.

DOBRINESCU, Valeriu, Florin, **La Bataille pour la Bessarabie,** éd. Junimea, Iaşi, 1991.

DUCULESCU, Victor, **La prééminence du droit sur la force - constante de la pensée roumaine progressiste,** in «Revue Roumaine d'Études Internationales», an XVI, no. 4-5 (60-61), 1982, pp. 325-327.

DUPIN, Daniel, **Le nouveau cabinet roumain**, in «L'Europe Nouvelle», an XIX, no. 971, 19 septembre 1936, pp. 939-940.

FILIPESCU, Gr.; **La politique extérieure de la Roumanie et le cas Titulescu**, in «L'Europe Orientale», no. 1-2, 1937, pp. 13-23.

FOTINO, Nicolae, CERNATONI, Alexandru, **Nicolae Titulescu: L'esprit national ou patriotique et la vocation pour la paix,** in «Revue Roumaine d'Études Internationales», an XVI, no. 4-5 (60-61), 1982, pp. 338-340.

FREYMOND, Jacques, **Nicolae Titulescu - A Determined Advocate of a System of Collective Security,** in «Romanian Panorama», septembre 1991, pp. 26-29.

GOUNOUD, Jean, **Le remaniement du gouvernement roumain**, in «L'Europe Centrale», an XI, no. 36, 5 septembre 1936, pp. 564-566.

GOVENDER, Robert, **The Diplomacy of Nicolae Titulescu**, United Printers and Publishers Ltd., Londres, 1982, V + 39 p.

GRECESCU, Ion C., **N. Titulescu. Sa conception juridique et diplomatique,** éd. Scrisul Românesc, Craiova, 1982, 300 p.

IORDACHE, Nicolae, **Engagement européen**, in «Revue Roumaine», an XXXVI, no. 1, 1982, pp. 76-82.

IORDACHE, Nicolae, **Nicolae Titulescu: una politica europea di pace**, in «Revista di Studi Politici Internazionali», an XLIX, no. 3, 1982, pp. 437-441.

IORGA, Nicolae, **Take Ionescu et Nicolae Titulescu,** in «Neamul Românesc», an XXVII, no. 269, 3 décembre 1932, p. 1.

IORGA, Nicolae, **Un homme courageux: Monsieur Nicolae Titulescu,** in «Neamul Românesc», an XXXII, no. 273, 14 décembre 1937, p. I.

IVĂNESCU, I., **Avec Nicolae Titulescu**, in «Magazin istoric», an XVI, no. 7 (184), juillet 1982, pp. 21-22.

JULLIEN, Albert, **Un grand européen: Nicolas Titulesco,** in «L'Europe de l'Est et du Sud-Est», no. 3-4, 1934, pp. 123-125.

LAUNAY, Jacques, **Nicolae Titulescu, l'homme,** in «Magazin Istoric», an XVI, no. 1(178), janvier 1982, pp. 33-37.

LIPATTI, Valentin, POTRA, George G., TURCU, Constantin I., **Titulescu, notre contemporain,** (édition soignée par...), éditions Nagel, Paris, 1982.

MALINSCHI, V., **L'économie, le droit, la diplomatie, dans la vision de N. Titulescu** (étude sociologique), Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1985, 202 p.

MOCA, Gheorghe, **Défenseur de la légalité internationale,** in «La Roumanie d'Aujourd'hui», no. 2(327), 1982, 26-27.

MOISUC, Viorica, **Un grand serviteur de l'Europe**, in «Magazin Istoric», an XVI, no. 6(183), juin, 1982, pp. 18-20.

MONZIE, Anatole de, **Affaire Titulesco**, in «Tribune des Nations», 3 septembre 1936.

MURGESCU, Costin, **Clairvoyance de sa pensée économique**, in «Revue Roumaine», an XXXVI, no. 1, 1982, pp. 92-99.

MURGESCU, Costin, **Nicolae Titulescu - négociateur clairvoyant dans les relations économiques internationales,** in «La Roumanie d'Aujourd'hui», no. 2(327), 1982, pp. 28-29.

MUŞAT, Mircea, ARDELEANU, Ion; **Nicolae Titulescu's Activity Concerning the Socio-Economic and Political Reformes in the Context of the Consolidation of the Romanian Unitary National State**, in «Revue Roumaine d'Études Internationales», an XVI, no. 4-5 (60-61), 1982, pp. 317-321.

NĂSTASE, Adrian, **Le concept de paix dans le système théorique et dans l'action pratique de Nicolae Titulescu** (I,II), in «Viaţa Studenţească», an XXVI, no. 6 (874), 10 février 1982, p. 10, no. 7 (875), 17 février 1982, p. 10; Le concept de paix dans l'esprit théorique et l'action pratique de N. Titulescu (III). **Les prémisses nécessaires de la paix (IV). Connotations conceptuelles de la paix (V). Déterminations et implications de l'état de paix** (VI), **La nécessité d'agir en vue du maintien de la paix»**, in «Viaţa Studenţească», nos. 8-11, 1982.

NETEA, **Vasile, La Roumanie et la coopération intellectuelle internationale dans la période de l'entre-deux-guerres,** in «Revue Roumaine d'Études Internationales», an XVI, no. 4-5 (60-61) 1982, pp. 341-344.

ORMESSON, Vladimir d', **Le nouveau ministère roumain et N. Titulesco,** in «Le Figaro», 31 août 1936.

PERTINAX, **Nicolas Titulesco**, in «L'Europe Nouvelle», an XIX, no. 970, 12 septembre 1936, pp. 917-918.

POPESCU, Stelian, **La politique de la Roumanie et N. Titulescu**, in «L'Europe Orientale», an VII, no. 3-4, 1937, pp. 193-197.

POPIŞTEANU, Cristian, **Titulescu et l'Europe**, in «La Roumanie d'Aujourd'hui», no. 3(328), 1982, pp. 28-29.

POPIŞTEANU, Cristian, **Titulescu à Londres**, in «Magazin Istoric», an XVI, no. 8 (185), août 1982, pp. 22, 40.

POTRA, George G., **Héraut de la paix**, in «Revue Roumaine», an XXXVI, no. 1, 1982, pag. 14-21.

POTRA, George G., **Titulescu Centenial. A Romanian Conscience in Universal Conscience,** in «Tribuna României», an XI, no. 224, 1er mars 1982, p. 15.

POTRA, George G., **Titulescu Left a Deep Imprint**, in «Fair Idea» (Indian Journal of World Affairs), vol. VII, no. 3, 1982, pp. 13-14.

POTRA, George G., **Architecte et défenseur du droit international,** in «La Roumanie d'Aujourd'hui» no. 3 (328), 1982, pp. 25-27.

POTRA, George G., **International Press Reverberations of Nicolae Titulescu's Purge from the Romanian Political Life (29 august 1936),** in «Revue Roumanie d'Études Internationales», an XVI, no. 4-5 (60-61), 1982, pp. 379-391.

POTRA, George G., TURCU, Constantin I., **Pladoyers roumains pour la paix.** La politique et la paix (Nicolae Titulescu), in «Magazin Istoric», an XVI, no. 2 (179), février 1982, pp. 6-9.

SINGH, Gurpreet, **A Champion of Peace,** in «Fair Idea» (Indian Journal of World Affairs), vol. VII, no. 4, 1982, pp. 35-38.

SLOCOMBE, George, **These Four Men Killed the Pact,** in «The Evening Standard», 21 mars 1933.

STEED, Wickham, **Nicolae Titulescu - Late Romanian Ambasador to Britain,** in «New Times and Ethiopia News», 18 juillet 1942.

STEUERMAN, Louis, **O Centenario de Nicolae Titulescu. O constructor da paz mundial,** in «Jornal do Brasil», 26 décembre 1982.

ŞARAMBEI, **Nicolae, Nicolae Titulescu - Chronologie,** in «Revue Roumaine», an XXXVI, no. 1, 1982, pp. 141-154.

TAITTINGER, Pierre, **La crise roumaine**, in «Ami du Peuple», 31 août 1936.

TURCU, Constantin I., **Promoteur d'élargissement des relations de la Roumanie avec l'étranger,** in «Revue Roumaine», an XXXVI, no. 1, 1982, pp. 65-75.

TZANNETAKOS, Yannis, **A Great European, Nicolae Titulescu,** 1882-1941, Published by «Lychnos», Athens - Greece, 1982, 103 p.

VIŞOIANU, Constantin, **Nicolae Titulescu**, in «Universul», 8 décembre 1944.

VIŞOIANU, Constantin, **Nicolae Titulescu - les éléments d'un portrait**, in «Fiinţa românească», an VI, 1966, pp. 7-15.

VOICU, Ioan, **Nicolae Titulescu and the Primordiality of Diplomatic Negotiations in the Peaceful Settlement of Disputes,** in «Revue Roumaine d'Études Internationales», an XVI, no. 4-5 (60-61), 1982 pp. 332-337.

George DELACRIŞ

Histoire d'un trésor

L'abîme ensanglanté

Juin 1914. La première guerre mondiale éclate. Les orgueils et les tendances dominatrices affrontent les idéaux nationaux et les aspirations humanitaires sur des fronts du combat où la mort ne choisit pas. Des millions d'hommes meurent, beaucoup sans savoir pourquoi; d'autres millions seront à jamais mutilés.

La faim de soldats est immense. Les Roumains sont inquiets. Après deux ans de neutralité les pressions exercées sur eux par les deux camps belligérants s'accentuent. Continuer à se «soustraire» à la «machine à hâcher la viande» devient impossible. Les Roumains combattront aux côtés des Russes, des Français et des Anglais qui promettent de reconnaître, en cas de victoire, leur droit historique sur la Bucovine, la Transylvanie et le Banat - anciennes provinces roumaines incorporées de force dans l'Empire austro-hongrois.

La Roumanie entre en jeu

Les combats devant la ville d'Ypres, de même que la bataille de l'Yser furent terribles. Cependant, la «Bataille de Flandre» change le cours de la guerre sur le front de l'Ouest. À l'Est, après les affrontements de Tannenberg et de la région des lacs mazures, un phénomène militaire identique se produit: les fronts se stabilisent; une guerre des positions commence qui «épuise» les belligérants (l'affirmation est attribuée au général Joffre). À partir de ce moment, des recherches fébriles recommencent pour trouver de nouvelles forces qui puissent déterminer une issue hors de l'impasse.

Le 17 août 1916, le chef du gouvernement roumain, Ion. I.C. Brătianu, conclut avec des représentants de Grande-Bretagne, de

étaient stipulés le cadre et les conditions de l'entrée en guerre de la Roumanie, de même que les aspirations des Roumains concernant la réorganisation géopolitique du monde après la guerre. Onze jours plus tard, les troupes roumaines entraient en action sur le front de Transylvanie et obtenaient des succès notables, avançant jusqu'au «cœur» du territoire roumain. Cependant, le succès n'est que temporaire. Les troupes allemandes et autrichiennes supérieures en nombre, en expérience et en armement arrêtent l'avance des Roumains, d'autant plus facilement que l'Entente n'avait pas respecté les engagements assumés à leur égard.

L'offensive des Puissances Centrales sur le front roumain des Carpates, corroborée avec les attaques des Bulgares venant du sud, est trop forte pour la petite armée roumaine. Elle se retire peu à peu de Transylvanie et de Valachie, inclusivement de Bucarest, la capitale du pays, dans le but de créer une ligne de résistance en Moldavie, seule province roumaine qui ne se trouvât pas, si non partiellement, sous domination étrangère. La situation devient dramatique. Le gouvernement, la famille royale, d'autres autorités roumaines, des milliers de citoyens se retirent de cette partie de la terre roumaine devant la fureur teutonique. Des usines et des installations, des dépôts de matériaux roulants etc. prennent le même chemin, une partie étant même déplacée, avec l'accord du gouvernement impérial, jusque dans la zone d'Odessa.

Le Trésor de Roumanie - de quel côté le diriger?

De toutes les questions pressantes qui assaillaient le gouvernement roumain, il y en avait une qui ne souffrait pas l'ajournement: trouver un lieu sûr pour conserver intact le Trésor de Roumanie, dans les conditions où la Moldavie et sa capitale, Iaşi, pouvaient subir le sort des autres territoires roumains. Que fallait-il faire? Dans quelles conditions

obsessives que se posaient les hommes politiques roumains.

Trois variantes semblaient possibles: le cacher sur le territoire de la Roumanie, comme l'avaient fait jadis les Gèto-Daces, ancêtres éloignés des Roumains: le transférer en Occident (Angleterre); le transporter et le déposer en Russie. On choisit la dernière variante, fermement soutenu par le Premier-ministre Brătianu.

Après des pourparlers préliminaires, le 11 décembre 1916, le général A. Mossolov, qui remplaçait le ministre de la Russie à Iaşi (devenu temporairement la capitale de la Roumanie), communiqua au ministre des finances roumain qu'il était habilité à signer le protocole pour charger, transporter et déposer le trésor de la Roumanie au Kremlin. En même temps, le gouvernement impérial russe donnait toutes les assurances à la Roumanie, que le trésor serait en parfaite sécurité, et qu'il allait être restitué à la fin des hostilités militaires.

Par conséquent, les 12, 13 et 14 décembre 1916, on chargea dans 17 wagons 1 740 caisses métalliques contenant des monnaies et des lingots d'or, de même que les bijoux de la reine Marie. Le stock métallique était estimé à 314 580 456, 45 lei/or, et les bijoux à 7 millions lei/or. Une commission mixte russo-roumaine surveilla les opérations d'inventoriage et de chargement. Sous bonne garde, le train «spécial» traversa le territoire russe et arriva à Moscou le 21 décembre. Jusqu'à la fin de l'année, le Trésor de Roumanie fut déposé dans une réserve de la Banque d'État de Moscou. Au début de l'année 1917 (du 9 janvier au 4 février), un premier inventoriage eut lieu, suivi, le 23 février, de la mise en place du **premier transport du trésor roumain** au Kremlin.

Cependant, le paysage politique de Russie avait changé et, par conséquent, la perspective des relations roumano-russes s'était modifiée. Néanmoins, en vertu des garanties antérieures données par les autorités russes et de la réglementation internationale, le gouvernement roumain continua à préparer le transfert des valeurs roumaines en Russie. Plus même, dans le contexte de l'aggravation de

Staatschatz von Rumänien für den Fall, daß die Moldau mit ihrer Hauptstadt Iaşi vom gleichen Schicksal ereilt würde wie die anderen rumänischen Gebiete. Was war zu tun? Unter welchen Bedingungen und wo sollte der Staatsschatz untergebracht werden? Das waren für die rumänischen Politiker obsedierende Fragen.

Drei Varianten zeichneten sich ab: ihn auf rumänischem Gebiet zu verstecken, so vie die entfernten Vorfahren der Rumänen, die Geten-Daker verfahren waren; ihn in den Okzident (nach England) zu befördern; ihn nach Rußland zu transportieren und dort zu hinterlegen. Man wählte die letzte Variante, für die Premierminister Brătianu mit aller Entschiedenheit eintrat.

Nach vorherigen Verhandlungen teilt General A. Mosssolow, der den Minister Rußlands in Iaşi (das zeitweilig zur Hauptstadt von Rumänien geworden war) vertrat, am 11. Dezember 1916 dem rumänischen Finanzminister mit, er sei bevollmächtigt worden, das Protokoll bezüglich der Verladung, des Transports und der Hinterlegung des Staatsschatzes Rumäniens im Kreml zu unterzeichnen. Gleichzeitig versicherte die kaiserliche russische Regierung Rumänien, der Staatsschatz werde sich in völliger Sicherheit befinden und werde zurückerstattet werden, sobald die militärischen Feindseligkeiten eingestellt sein würden.

Die sofortige Folge: Am 12, 13. und 14. Dezember 1916 werden in 17 Waggons 1740 Metallkisten verladen, die Goldmünzen und Goldbarren sowie den Schmuck der Königin Maria enthielten. Der Metallbestand wird in Höhe von 314.580.456,84 Goldlei eingeschätzt und der Schmuck in Höhe von 7 Millionen Goldlei. Eine russisch-rumänische gemischte Kommission überwacht die Inventarisierung und Verladung. Von einer starken Wache beschützt durchmißt der "Sonderzug" das russische Territorium und erreicht Moskau am 21. Dezember. Bis Ende des Jahres wurden die zum Staatsschatz Rumäniens gehörenden Wertsachen in einem Reserveraum der Stoatsbank in Moskau hinterlegt. Zu Beginn des Jahres 1917 (zwischen dem 9. Januar und 4. Februar) wird eine neuerliche Inventarisierung vorgenommen und am 23. Februar erfolgte die Hinterlegung des **ersten Transports des rumänischen**

Les Roumains se séparaient ainsi pour près de quatre décennies de quelques-unes des pièces les plus précieuses de leur trésor national et d'autres valeurs pour toujours.

L'Odysée d'un trésor

En novembre 1917, le régime politique de Russie se modifia de nouveau, suite à la Révolution d'octobre et parallèlement, la nature et le caractère des relations entre la Roumanie et la Russie Soviétique. Le sort du Trésor roumain est incertain, le gouvernement roumain entreprend des démarches auprès de la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis afin d'obtenir qu'il soit transporté aux États-Unis d'Amérique. Conformément à la variante proposée, les valeurs de l'État roumain devaient être transportées en train de Moscou jusqu'en Extrême-Orient, où elles devaient être embarquées dans un navire à destination des États-Unis. Les risques étaient cependant immenses et les alliés occidentaux de la Roumanie refusent de garantir le transport. Toutefois, même dans ces conditions, le Gouvernement était disposé à les accepter, lorsque l'opposition ferme du gouvernateur de la Banque Nationale de Roumanie arrêta définitivement les pourparlers. La seule chance de récupérer le Trésor était d'entamer des négociations à cet effet avec les nouvelles autorités de la Russie post-révolutionnaire, une chance considérablement diminuée par la tension croissante des relations roumano-soviétiques. Les Soviétiques étaient irrités en premier lieu par les démarches fermes entreprises par les Roumains de Bessarabie désireux de se réunir à la Roumanie, de même que par la position du gouvernement roumain en l'occurrence. Par conséquent, on enregistra une première réaction. Le 26 janvier 1918, le Soviet décida: **Nous déclarons séquestré pour l'oligarchie roumaine le dépôt en or de la Roumanie, conservé à Moscou; la partie soviétique assume la responsabilité de conserver ce dépôt et**

Illustrations

I - Vase octogonal (gauche);
Vase dodécagonal (droite)

II - Plateau

III - Oenochoe (tasse)

IV - Fibules moyennes

V - Grande fibule

VI - Pathère

VII - Mitre d'archevêque (XVIII e siècle)

VIII - La couronne que la Reine Elisabethe porta à son couronnement, en 1881)

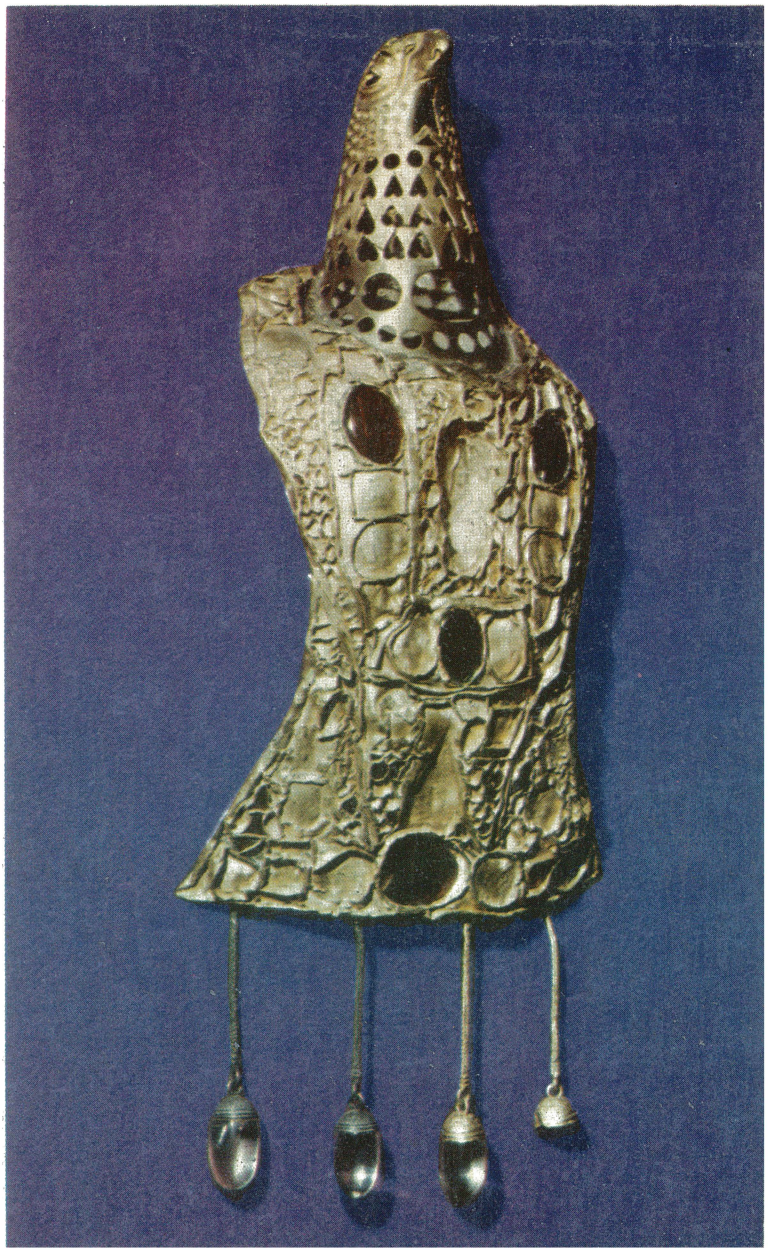
(Les illustrations I - VI représentent des objets qui font partie du Trésor de Pietroasa)

1

II

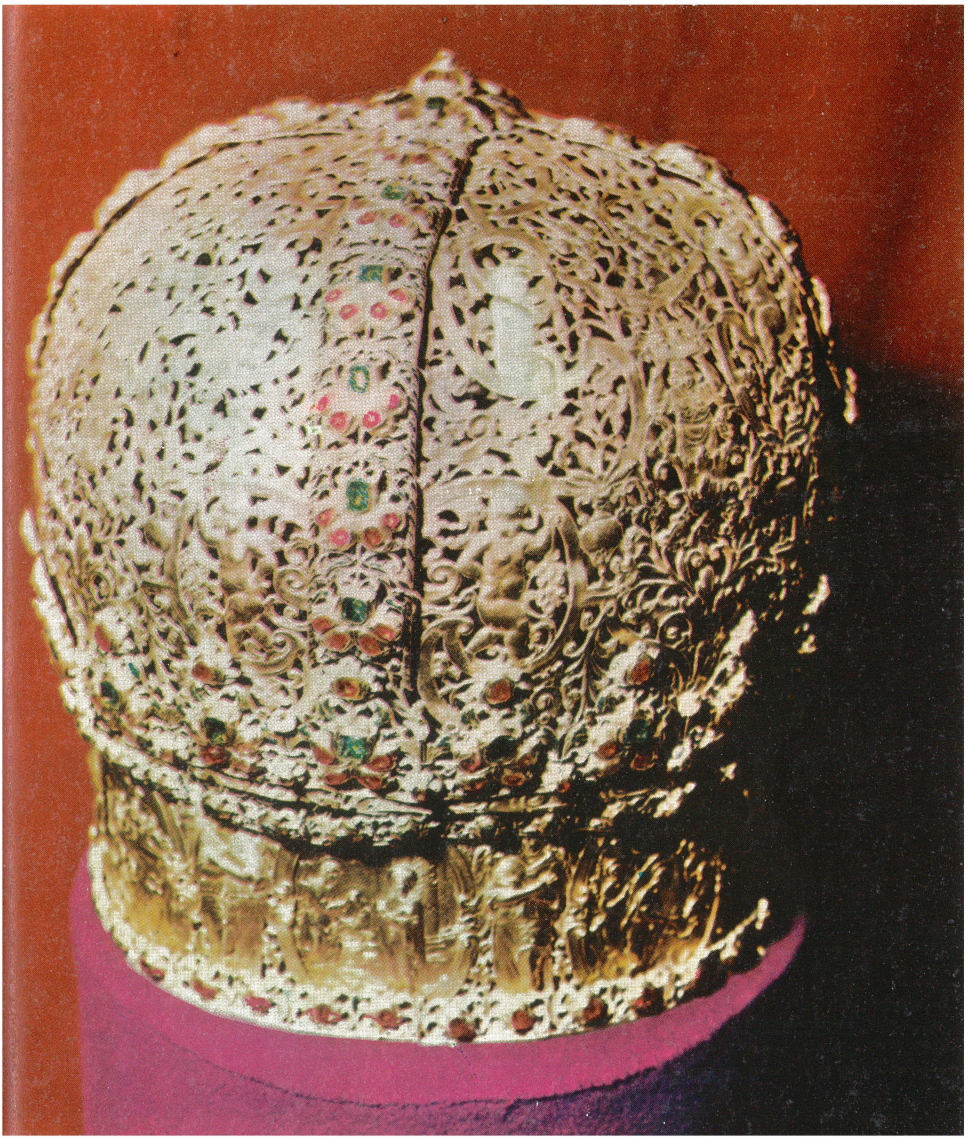
III

IV



V

VI



VII

VIII

La déclaration du gouvernement soviétique contient cinq éléments importants pour l'analyse: le **séquestre** institué par un gouvernement sur les biens appartenant à une autre nation, procédé sans précédent dans les rapports inter-étatiques du monde civilisé; ce séquestre était appliqué seulement au **dépôt en or,** le reste des valeurs du trésor échappant, formellement, du moins, à l'incidence de la décision du gouvernement soviétique; la **responsabilité** assumée par le gouvernement soviétique pour son action uniltérale; la **garantie** donnée pour la sécurité et l'intangibilité du dépôt en or; la **restitution du trésor** qui, à son tour, contient deux éléments d'analyse: l'absence de précision en ce qui concerne le terme de la restitution du dépôt et la manière dont est éludée l'autorité étatique de la Roumanie, en tant que partie lésée dans l'éventualité de cette restitution («s'oblige à le remettre entre les mains du peuple roumain»). Ces deux aspects créent la perspective d'un ajournement sine die de la restitution du Trésor de Roumanie.

De nouveaux éléments convergent vers une détérioration des rapports entre la Roumanie et la Russie Soviétique. Le représentant du gouvernement roumain à Saint-Pétersbourg, Diamandy, est arrêté - de nouveau, un acte sans précédent dans les relations diplomatiques entre deux États - et libéré à la suite de la protestation collective du corps des diplomates accrédités en Russie. Une tentative est faite d'écarter le roi Ferdinand du trône par l'envoi à Iaşi de l'ancien commandant de la citadelle de Kronstadt (Braşov), Roşal, et par la formation d'un corps expéditionnaire d'intervention en Roumanie, sous le commandement du major Muraviov. Dans ce contexte, le trésor de Roumanie devient la pierre de touche dans les rapports roumano-soviétiques. Bien que les intérêts de la Roumanie en Russie Soviétique fussent représentés par l'ambassadeur de France (à la suite de l'incident Diamandy) et bien que le Trésor roumain fût cédé par l'État roumain à ses alliés occidentaux à titre de propriété afin de

garantir les emprunts extérieurs de la Roumanie, les autorités soviétiques procèdent à des prélèvements sans couverture légale des valeurs du Kremlin et accentuent leur refus de restituer le Trésor. Ainsi, le 27 février 1918, ils prirent 8 caisses contenant des billets de banque en valeur de 2 millions de lei. Suivit la «disparition» des bijoux de la Maison royale, de l'or, des monnaies en or et en argent et d'autres valeurs. Certaines pièces du trésor furent découvertes dans les transports illégaux effectués en Roumanie afin de soutenir la propagande communiste. (Le «cas» Mihai Gheorghiu-Bujor est de notoriété publique). D'ailleurs, afin de mettre fin à toute illusion d'une restitution possible du Trésor, les gouvernements de la R.S.F. Russe et Ukrainienne remettent une note aux autorités roumaines où sont déclinées toutes les responsabilités concernant les valeurs présentes au Kremlin: Les gouvernements déclinent toute responsabilité pour le sort futur des différents objets de valeur transportés en Roumanie à l'époque du gouvernement tsariste et qui appartiennent au gouvernement roumain, à la Banque Nationale de Roumanie, à d'autres banques roumaines et, de même, aux propriétaires terriens et aux capitalistes roumains.

Cependant, le gouvernement de la Roumanie ne renonce pas à son droit légitime sur le trésor et entreprend des démarches auprès des autorités soviétiques en septembre et octobre 1921, de même qu'en 1926 et 1929. À la suite de ces insistances et dans la perspective d'une reprise des relations diplomatiques entre les deux États, en 1935, l'U.R.S.S. restitue à la Roumanie 1 443 caisses contenant des documents des Archives d'État et autres institutions privées et des documents et manuscrits de l'Académie roumaine dans lesquelles on constate cependant des absences inexpliquées.

Un nouvel épisode dans la question du Trésor de Roumanie sera consommé vingt ans plus tard. Le 2 juin 1956, le gouvernement soviétique décide de restituer ce qui restait encore de ce Trésor. Dans

ce but, une délégation ayant le Pr Mihai Ralea à sa tête, se rendit à Moscou afin de recevoir ces valeurs et les ramener à Bucarest. Par la suite, une exposition fut ouverte, à la veille du 23 Août de la même année, à Bucarest, qui présentait les «pièces» du trésor ramené du Kremlin: 39 320 pièces sous bonne garde (militaire), dont 35 000 monnaies et médailles (collection considérée comme étant une des plus riches du monde), 1 350 tableaux et dessins, beaucoup signés par des peintres célèbres, des broderies liturgiques, des icônes et brocarts précieux, environ 2 500 objets d'orfévrerie médiévale datant du XIV-e au XVIII-e siècle.

Il manquait cependant pour que la restitution fût complète tout le stock métallique en or de la Banque Nationale de Roumanie, soit 315 154 980,41 lei/or, les bijoux de la reine Marie, évalués à 7 millions/or, des effets, dépôts, bijoux et autres valeurs représentant plusieurs dizaines de millions lei/or.

Florian TĂNĂSESCU

Les métamorphoses d'un système de significations

Nous ne sommes pas capables de subvenir à notre culture, nous n'avons plus les ressources minimales pour le maintien de notre propre identité, nous ne pouvons plus faire face à nos propres besoins d'éducation; des blocages se produisent, économiques et financiers, dont l'existence trop occasionnelle et épisodique nous surprend comme si notre droit à l'existence était pour toujours et totalement entré dans la zone de caprices obscurs et hostiles. Une opinion publique s'est formée, étrangement distribuée dans l'espace de l'autorité, dont le sous-texte conceptuel et, peut-être, programmatique, suppose qu'en fait nous ne devrions plus exister. L'idée persiste, peut-être, que sans culture, information et donc sans identité – ou dans les conditions d'une culture, d'informations et d'identités distorsionnées, donc réduites à l'inexistence - nous en arriverions à devoir supporter un gouvernement dictatorial que, d'une manière ou de l'autre nous avions continué à combattre, plus efficacement ou plus timidement, justement par la culture, depuis que cette nation avait compris qu'elle était une nation et représentait quelque chose.

J'ai exprimé, il y a quelque temps, dans un texte de cette série, le point de vue, argumenté, concernant le danger de la dictature en Roumanie, visant en premier lieu la forme concrète que celle-ci peut revêtir, si nous ne savons pas en éviter le danger. Je prendrai maintenant en discussion, comme introduction à la question du désespoir dans l'évolution politique actuelle, comment une dictature s'instaura habituellement, et comment les choses pourraient évoluer en ce sens, aujourd'hui aussi, en Roumanie, - peut-être de manière psycho-automatique, inconsciente, bien que je craigne,

malheureusement que cela n'ait lieu de manière consciente et, donc, préméditée. Afin de créer les prémisses de la dictature on procède à la déshumanisation. Pour réaliser cette déshumanisation, on pratique l'appauvrissement et le déculturalisme. L'appauvrissement porte le nom d'édification du socialisme, et le déculturalisme celui de révolution culturelle. Les noms que ces deux phénomènes portent aujourd'hui n'ont aucune importance. Ils doivent être contrecarrés et éliminés parce qu'ils existent. Nous vivons une forme torpide de révolution culturelle. Si la marginalisation, paupérisation, dégradation, humiliation actuelles de notre culture se réalise, alors notre culture et notre nation disparaîtront ensemble. Le communisme nous a sortis d'Europe. La manière dans laquelle nous traitons maintenant notre propre culture - la dernière révolution culturelle du monde - tend à nous faire sortir de l'humanité. Lorsque la révolution culturelle était le produit de la volonté d'un dictateur, alors la chaîne des processus interdépendants était, clairement et volontairement celui-ci: déculturalisme - déshumanisation - dictature (constitution ou consolidation de la dictature). En ce cas, le but excusait les moyens. Les choses deviennent moins claires lorsque le processus a lieu pendant le mandat d'un ministre de la culture qui connaît les problèmes de ce domaine de l'intérieur même, qui est de toute évidence dévoué à l'idée de faire s'épanouir la culture et fournit de grands efforts afin de trouver les ressources indispensables à la réalisation de son objectif, pendant le mandat de son gouvernement dit de coalition et affirmant ses intentions de réforme, et sous un parlement pour lequel le principe national prévaut comme règle directrice nettement affirmée.

Que nous faudrait-il constater alors concernant notre situation présente? Qu'il existe un étrange malentendu et une confusion certaine dans les relations entre l'économie et la culture, la culture et l'identité nationale ou humaine, entre cette identité et la volonté socio-politique, entre la volonté et la capacité d'assurer l'initiative économique ou les

risques et les consommations d'énergie humaine se rattachant au travail. Il faut encore comprendre que, tout comme notre peuple ne réussit pas à concentrer sa volonté de travail, de même les composantes de l'autorité souffrent d'un blocage de la volonté de compréhension des interrelations psycho-sociales, psycho-intellectuelles, socio-économiques, politico-financières. Par les voies de l'incompréhension se glisse soit une tendance anéantissante inhérente à l'être humain, mais fortement exacerbée par le communisme, soit une agression obscure, quoique consciente, à l'adresse de l'identité de notre nation. Nous parlons de la reconstitution parfois souterraine, d'autres fois en plein jour des anciennes structures communistes. Si celles-ci se reconstituent vraiment, dans qui ou dans quoi voudront-ils frapper? Dans quoi ou dans qui sinon dans la culture et les gens de culture? Des structures de l'autorité participeraient-elles volontairement à une telle entreprise? Peut-être que non, mais alors elles font la révolution culturelle comme M. Jourdain faisait de la prose.

Comment se peut-il qu'une nation profondément culturelle comme la nôtre en arrive à voir sa culture - et, par conséquent, son identité - frappée justement par ceux qui devraient la soutenir? La Roumanie fut pendant de longues années soumise non seulement à une action culturelle superficielle, mais aussi à une tentative très nette de la déshumaniser. Certes, ni dans un cas ni dans l'autre, les résultats ne furent très appréciables; ils n'en furent pas moins suffisants pour innoculer le désespoir dans le cœur des gens. Mais le désespoir n'est désespoir que lorsqu'on n'ose plus regarder en face les causes du mal, les comprendre et les juger. Il n'est pas dans mes intentions d'entreprendre ici une analyse du désespoir genre Kierkegaard. Le désespoir n'envahit les hommes que lorsque leur retard – quelque part au fond de leur être – le retard par rapports à tous les autres, envahit toutes les forces de leur existence. Pendant longtemps, je n'ai pas désespéré. Nos allumettes, nos machines, nos crayons étaient plus

mauvais que ceux des autres, nos salaires plus bas, nos hôpitaux - infects, nos services publics et nos instituts de recherche sous-dotés, notre travail moins productif, notre société désorganisée, mais nous avions un domaine dans lequel nous pouvions nous considérer les égaux des meilleurs et des plus grands – notre culture et nos créations, de par leur tradition et leur spontanéité. Peu à peu, nous avons senti que, durement repoussés, on nous faisait perdre aussi ce terrain. C'est alors à peine que parut le désespoir. Il n'est pas plus petit aujourd'hui que jadis, au contraire. Pourtant le désespoir n'est pas le désespoir si le mal peut être regardé en face. Et il peut l'être.

L'homme, de même que tout ce qui existe, ne peut exister que dans le cadre d'un rapport. Cet aspect de l'ontologie est souvent négligé, ou, plus exactement, non observé. De même que nous ne pouvons plus parler de mouvement ou de repos que d'une manière référentielle, nous ne pouvons parler ni de l'existence ni de l'inexistence que d'une manière référentielle. Les modalités de rapport qui prévalent chez l'homme sont les formes d'existence des cultures et des civilisations; mais il est tout aussi important de situer l'être humain dans le cadre de la collectivité, de la culture russe (rapport référentiel avec les autres hommes), dans le cadre des civilisations est-européennes (rapport référentiel avec les autres spiritualités sur-conceptuelles), dans le cadre de la culture indienne ou dans celui de la communauté (le contraire de la collectivité), dans les cultures et civilisations anglo-saxonnes, germaniques et hébraïque. L'homme n'est un homme accompli que lorsqu'il assume simultanément, totalement et sans équivoque, tous ces rapports, cependant, afin d'être à l'abri de la déshumanisation et du désespoir, le rapport essentiel doit nous confronter à notre communauté - notre humanité en même temps générale et concrète. Le rapport avec la collectivité nous déchire intérieurement, celui qui nous rattache à l'autre homme nous polarise affectivement très

fortement et, finalement, nous rend autistes. Le rapport référentiel avec le transcendance nous fonde subjectivement tout en nous annihilant objectivement et pragmatiquement. La culture peut être introduite et utilisée dans tous ces rapports, mais, aussi bien comme produit que comme essence de l'aspect social de sa fonction, c'est une forme du rapport entre l'individualité créatrice et le style et l'esprit d'une communauté humaine. Le chemin qui nous mène au delà du désespoir, vers le succès émotionnel, existentiel et historique nous permet de retrouver la communauté de notre peuple - un chemin de la culture vers une nouvelle humanisation de toutes nos actions.

Le musée Corchran de Washington expose une collection d'art européen, pas très grande mais de bonne qualité, une ample collection d'art américain classique et moderne et offre des espaces pour l'art expérimental ou des expositions d'images de l'actualité, expressions de la vie, souvent à profondes implications morales. En ce mois de janvier: des photos de la souffrance humaine, du désespoir, de la dégradation et de la mort sur au moins trois continents, d'une valeur artistique évidente. Ce sont des visages torturés et des corps altérés par l'incapacité d'atteindre à une condition de vie humaine, des gens d'Ethiopie ou du Liban, du Kurdistan ou du Brésil. Je me suis souvenu qu'il avait fallu une révolution pour pouvoir présenter à la conscience de tout un pays et du monde entier les photos de nos enfants abandonnés, non éduqués, affamés, handicapés ou initialement normaux, des lieux où furent enterrés des héros de la résistance anti-communiste (je dis bien «lieux» et pas «tombes» car le sort ne leur en a pas octroyées), l'aspect des cellules des prisons les plus horribles et, pour finir, les corps mêmes torturés ou assassinés de beaucoup de ceux qui combattirent pendant la Révolution. Mais j'ai vite tiré les rideaux – pas tout à fait, mais presque – sur le paysage des principales souffrances du peuple auquel j'appartiens.

Je vois, dans le musée Corchran, beaucoup de photos des ouvriers

des mines du Brésil, des photos exceptionnelles par la manière dont elles soulignent la dureté possible de l'existence. Je réalise brusquement que nous n'avons aucune représentation équivalente de la vie et du travail dans nos propres mines, - indifféremment s'il s'y déroule de manière aussi humaine ou moins humaine qu'au Brésil. Une grande nation, qui a créé l'État le plus puissant au monde, cherche à comprendre et à voir la souffrance. Elle se défend de toute involution, toujours possible d'ailleurs, vers la déshumanisation, les situations désespérées et, certainement, le mépris de la culture (en tant que nécessité humaine dont la satisfaction se rattache à tout autre accomplissement pratique ou spirituel).

Nous avons toutes les raisons possibles pour condamner les groupes de mineurs (pour autant que ce furent des mineurs) dans les quelques situations politiques de notre évolution post-révolutionnaire mais, si nous voulons être sincères, il nous faut reconnaître que notre nation en son tout, n'a même pas accordé à la vie des mineurs roumains l'intérêt qu'une institution culturelle des États-Unis a témoigné à la vie des mineurs brésiliens. Une telle attention ne représente même pas une question gouvernementale - son ressort est aussi bien national que généralement humain. Nous sommes tous souvent affectés, parfois directement, parfois moins directement, par le froid, les files d'attente, la hausse des prix, la dispersion des petites économies par suite de l'inflation, de la mauvaise qualité des conditions d'activité et d'existence dans les écoles, les foyers et les hôpitaux. Nous refusons cependant, - ou nous oublions - de considérer d'un œil clair la souffrance gravée sur les visages creusés par le froid, les soucis, l'incertitude, les humiliations. Si nous refusons de tout regarder en face, dans tout ce désastre, notre désespoir n'aura, finalement, pas d'issue. S'abandonner au tourbillon du désespoir ne peut avoir que deux conséquences: la désunion et la mesquinerie.

Lorsque chacun séparément souffre, mais ne réalise pas aussi

combien et comment les autres souffrent, en premier lieu ceux qui vivent près de nous, c'est la désunion qui commence. L'autre, qui ne souffre en apparence qu'autant que vous-mêmes, ne peut être que complice du système qui engendra votre souffrance. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rappeler, aujourd'hui, combien est grande notre désunion. La désunion, c'est la tentative de transférer à d'autres autant que possible de votre souffrance et de votre désespoir dans le but de vous sauver vous-mêmes; en fait, tout ce qui arrive n'est rien d'autre que la fermeture de cercles vicieux. Un autre mode patologique de s'efforcer de résister à la déshumanisation et au désespoir, c'est la mesquinerie. C'est l'austérité qui cesse d'être un acte spirituel et, à force de non-sens et d'excès, devient une obsession contre-productive. Tout notre système économique oscille péniblement entre l'acceptation anxieuse de contraintes réelles et les manifestations mesquines (mesquines parce qu'elles s'efforcent d'être une austérité dépourvue de la justification d'une option intelligente menant à des engagements à long terme).

De tout ceci, est-ce l'autorité qui en porte uniquement la faute - l'autorité et seulement l'autorité (gouvernementale, présidentielle, législative, juridique)? Accepter qu'il en est ainsi, signifie accepter que notre nation est, entièrement, aboulique, malade, irresponsable ou dominée par une dictature totalitaire. Aucune de ces variantes ne saurait être réelle. Toutefois, accepter que l'autorité n'y est pour rien, qu'elle est innocente, signifierait accepter l'idée ridicule qu'elle dérive d'un principe transcendant qui a confié à cette autorité, maintenant, le soin de nous mener sur une certaine voie de la réforme, une certaine voie de l'économie de marché. La nation et l'autorité forment ensemble un tissu d'interactions dont beaucoup sont destructrices. Il y a beaucoup de choses à faire pour les éliminer, mais ce qu'il y a de plus imparfait, c'est peut-être de nous faire assumer à tous, ou du moins au plus grand nombre, un regard sans réserves et sans limites, sans

épouvante, timidité, agressivité ou indécence, jusque tout au fond de la souffrance de ceux qui vivent auprès de nous et de la vôtre. En voyant tout, mais surtout en voyant ce qu'il y a à voir, nous cesserons de nous contenter de parler seulement de la souffrance et nous commencerons à inventer ou à nous procurer des moyens afin de la combattre. C'est là la seule action politique sérieuse dont nous ayons besoin et que nous pouvons entreprendre maintenant.

Les actes politiques réalisés au cours des plus de deux années de gouvernement qui suivirent la Révolution ont ressemblé plutôt, chacun en partie, aux gestes de celui qui, voulant marcher sur une eau gelée, tente de sonder l'endroit où la glace tiendra bon et où elle craquera. Nous avons enfin, vaille que vaille, la carte de nos perspectives, du moins dans l'immédiat. L'actuel gouvernement vit le drame des efforts qu'il fournit pour éviter à la nation, dans la période à venir, les situations risquées, pour lui faire, en ce sens, le moins de mal possible, même au prix de n'en faire que très peu. L'ancien gouvernement ne saurait être analysé de manière réaliste et appropriée que dans la mesure où il a été tenté d'identifier les points d'émergence future de l'avenir. L'actuel gouvernement, de par le caractère limité de son pouvoir, ne saurait être jugé que selon le succès de ses tentatives non pas de stabiliser une situation, mais de sauvegarder un potentiel. Alors, pourquoi nous obliger à scruter la souffrance et le désespoir? Afin de réaliser notre authentique connexion avec la communauté de notre nation. Pour ce faire, nous disposons d'un terme-limite: le terme des élections générales. Au delà de celles-ci nous ne saurions passer en indécis, oscillant entre évolution et agonie, entre notre option pour la culture ou pour l'anéantissement.

Caius Traian DRAGOMIR

Le cinéma roumain à l'heure de vérité

C'est le cinéma qui, de tous les arts, souffrit le plus de la dictature communiste. Ce septième art, le plus visible et le plus accessible de tous par l'influence qu'il pouvait exercer sur les masses, ne cesse de constituer une source d'inquiétude et de soupçon pour les autorités et fut soumis, de ce fait, à une sévère surveillance. Il eut d'abord une «enfance» et une «adolescence» heureuse: en 1897 on réalisait à Bucarest les premières «Actualités», filmées avec un appareil Lumière; en 1911, c'était le tour des premiers documentaires, dont celui intitulé la **Roumanie** et présenté à Vienne et à Budapest en mai 1912; en 1912 eut lieu la première du film historique **L'Indépendance roumaine,** réalisateurs Grigore Brezeanu et Aristide Demetriade; en 1923 paraît à Bucarest le premier numéro de la revue «Film» qui se proposait «de traiter de l'art cinématographique et des intérêts des cinéastes, d'établir des liens entre le grand public et ceux qui s'efforcent de satisfaire sa soif de beauté»; en 1924, Jean Mihail porte pour la première fois à l'écran un récit de I.L. Caragiale, le *Péché;* en 1932 est tourné le premier film musical, le **Rêve de Tănase,** une co-production roumano-allemande; L'Office Cinématographique National est fondé en 1938; en 1939, le documentaire le **Pays des Motzi** de Paul Călinescu reçoit un prix au Festival international de Venise; en 1943, Jean Georgescu porte à l'écran la comédie **Une nuit orageuse** de I.L. Caragiale... Cependant, en novembre 1948, à l'heure de ses premiers élans et cristallisations créatrices, le cinéma roumain entre, en vertu de la loi sur la nationalisation de l'industrie cinématographique en Roumanie et la réglementation du commerce avec des produits cinématographiques (en fait l'acte de naissance du cinéma socialiste)

sous la tutelle politique, idéologique et administrative de l'État. Depuis, le film roumain se vit imposer une seule voie de création possible: celle du réalisme socialiste.

Subventionnée comme elle l'était du budget de l'État, la production cinématographique fut évidemment planifiée pendant une quarantaine d'années, mais ce ne fut pas tout. Les contraintes économiques se doublaient de contraintes idéologiques et les «directives» données par les «surveillants» politiques se faisaient sentir dès la phase de gestation des idées, des sujets ou des scénarios. La question qui se pose, tout naturellement, est la suivante: comment les cinéastes pouvaient-ils encore travailler dans de telles conditions? Au cours de la deuxième décennie, la production moyenne était de 25 films par an, les organismes supérieurs du parti étant désireux, en paroles tout au moins, de voir ce chiffre augmenter. Et le devis d'un film se situait, habituellement, entre 3 et 5 millions de lei, somme qui ne devait absolument pas être dépassée.

La vague de la Révolution roumaine de décembre 1989 qui balaya la dictature communiste, instaurant dans notre pays la démocratie et l'État de droit, fut également ressentie dans le monde du cinéma national. Étant l'art le plus social et le plus politique, mais aussi le plus dépendant, financièrement et techniquement parlant, de ses sponsors, il connut au long de cet intervalle non seulement une crise de production mais aussi de création, les cinéastes passant rapidement de l'euphorie de la liberté à l'angoisse économique.

Afin de comprendre la situation particulière du cinéma roumain, il nous faut parcourir en esprit les étapes qui précèdent et déterminent le moment actuel, historiquement et logiquement. C'est pourquoi, nous nous sommes proposé de prendre en discussion les anciennes conditions de travail de nos réalisateurs avant 1989, sous la pression de la censure et des limites imposées à la liberté de création. Comment fonctionnait la censure, et à quel point? Quelles valeurs ont subsisté?

Et pourquoi? Qu'a-t-on poursuivi et qu'a-t-on obtenu après décembre 1989? Quelles sont les chances actuelles du film roumain? Des cinéastes proéminents de notre pays sont invités à répondre à ces questions.

DAN PIŢA (né en 1938, Professeur, depuis 1990, à l'Académie de Théâtre et de Film de Bucarest. Films réalisés: **Les Noces de pierre,** Prix pour la réalisation, Ciudad de Panama, 1972; sélectionné dans la filmothèque du Musée d'Art de New York et dans de nombreuses autres cinémathèques du monde; **Le Goût de l'or**, Prix spécial du jury au Festival du film d'auteur, Bergame, 1974; **Concours,** Prix FIPRESCI, New Delhi, 1984; **La Justice enchaînée**, Prix spécial du jury au Festival de Santarem, 1985; **Pas de deux,** mention spéciale au Festival international de Berlin, 1986; **Novembre, le dernier bal,** 1987; **La Robe blanche de dentelle, 1988; Hôtel de luxe,** 1991).

En dépit des grands talents qu'il compte, le cinéma roumain fut soumis, perverti, bâillonné par une armée de militants communistes invoquant l'importance socio-politique du film. N'importe quel artiste - écrivain, peintre ou compositeur - peut travailler pour son «tiroir». Seul le cinéaste est soumis aux rigueurs industrielles et financières. Ces rigueurs, dans les conditions de l'existence d'un parti unique et du système administratif centralisé, se sont efforcé de remplacer les virtualités artistiques, philosophiques de l'œuvre cinématographique par un utilitarisme dégradant. Les cinéastes étaient obligés d'avoir recours à toutes sortes de subterfuges, chaque film nécessitant une nouvelle tactique de leur part. Il fallait leur «expliquer» politiquement l'idée, la conception et le sujet du film et soutenir les explications par des arguments. Si vous ne vous étiez pas lié corps et âme à votre sujet, vous claquiez dès cette phase. Beaucoup d'idées et de scénarios précieux se sont ainsi perdus en chemin. Les scénaristes étaient

parfois amenés à céder et à accepter de travailler avec un autre réalisateur, disposé à faire des compromis. Si vous étiez étiqueté «difficile», vous ne receviez plus de commandes. À Manole Marcus, par exemple, on lui refusa six scénarios l'un après l'autre et il finit par ne plus rien faire. D'autres commencèrent à s'en ficher du message dénaturé que leurs films véhiculaient. Beaucoup mettaient tous les espoirs dans l'étalage des talents stylistiques. C'était là pour eux une sorte de refuge.

Contraint par la censure politique, vous deviez choisir entre faire un film ou n'en pas faire, cependant beaucoup préférèrent ne pas renoncer à filmer. En ce qui me concerne, je me suis impliqué dans chacun de mes films, et tels qu'ils le sont, ils me représentent. Ce fut, d'ailleurs, le credo de beaucoup de cinéastes qui sortirent victorieux de la guerre contre la censure. Il a souvent existé aussi une «complicité» avec les représentants du pouvoir. Dans l'ainsi-dite résistance, des personnes s'impliquèrent qui, usant de tact et d'habileté, sauvèrent beaucoup de bons films. Le réalisateur doit se soumettre encore à une sorte de censure économique qui se manifeste à travers les barèmes budgétaires. Afin de ne pas dépasser les 3 millions et demi alloués, il fallait hâter la réalisation, ne consommer que tout au plus 10 000 mètres de pellicule (soit la dixième partie de ce qu'on utilise en Occident), payer à des tarifs très bas les membres de l'équipe et les acteurs, improviser des solutions.

Beaucoup de réalisateurs adoptèrent la solution salvatrice de porter à l'écran des œuvres littéraires s'assurant la complicité de l'écrivain, classique ou contemporain et du prestige qui l'accompagnait et accroissant ainsi la valeur culturelle de leur démarche. En ce qui me concerne, le texte littéraire était la prémisse d'une nouvelle interprétation, de sa création sur d'autres coordonnées artistiques et, par conséquent, d'une œuvre absolument différente, incomparable. Lorsque je fis les *Noces de pierre* (d'après un bref recit de quelques

pages) je relus toutes les nouvelles d'Agîrbiceanu, puis ses romans. C'est ainsi que je réussis à créer l'univers humain et l'atmosphère spécifique de l'œuvre littéraire, d'approfondir l'analyse psychologique, dramatique. Lorsque vous entrez en contact avec une œuvre importante, un moment vient où elle vous aide à vous découvrir et à vous développer vous-mêmes. En portant une œuvre à l'écran, c'est vous-mêmes qui vous confessez, car votre film devient le résultat heureux d'une double lecture; des pages littéraires et de la réalité. Mais ce fait essentiel échappa fort heureusement à la censure. Ce genre de films, réalisés à partir d'œuvres littéraires garderont toute leur valeur dans le cadre de notre cinéma.

Dans les conditions actuelles, d'une totale liberté de création, nous pouvons réaliser des valeurs authentiques dans tous les genres cinématographiques. Nous avons aujourd'hui des structures d'organisation nouvelles - le Conseil National de la Cinématographie, un département qui administre la production et la diffusion, cinq maisons productrices, des associations professionnelles, une pleine autonomie, un enseignement cinématographique réorganisé sur le critère de la compétence et du mérite professionnel. Nous constatons cependant que la liberté, loin de nous conférer en premier lieu des droits, nous crée des responsabilités que nous devons assumer avec beaucoup de courage et de compétence. Maintenant, personne n'entrave plus notre démarche, mais nous n'avons plus de paravent derrière lequel nous dissimuler. Et si nous ne témoignerons pas d'un bon professionnalisme et de résistance morale, la liberté se transformera en fardeau. L'expérience de ces deux années écoulées depuis la révolution doit nous contraindre à réfléchir sérieusement. Nous avons en général peu travaillé, et à un niveau peu satisfaisant. Certes, les changements radicaux qui se produisirent et se produisent encore dans toute notre société, comme dans notre cinématographie nous ont profondément affectés. Nous nous trouvons, je pense, à

l'heure des réévaluations, des reconsidérations, de la régénération et de la renaissance. Ce ne sont pas les talents cinématographiques qui nous manquent. Mais l'État doit nous apporter son soutien matériel.

ALEXA VISARION (né en 1947, Directeur artistique du Théâtre Mic de Bucarest. Depuis 1990, maître de conférences à l'Académie de Théâtre et de Film. Scénariste et réalisateur des films: **Avant le silence,** 1978; **L'Avaleur de sabres,** 1981; **Le Malheur,** 1982; **Point, à la ligne,** 1987; **Le Coupable,** 1991. A reçu de nombreux prix nationaux et internationaux: nommé «The Fulbright Visiting Artiste» à l'Université du Wisconsin, États-Unis, 1983 et à l'Institute of the Arts, Californie, États-Unis, 1987, 1988. Prix du Ministère de la Culture de l'U.R.S.S. pour le spectacle **Une nuit orageuse** d'après Caragiale, mis en scène à Moscou, 1983. Réalisateur invité du Théâtre de l'Université du Wisconsin, à «The Actors Theatre of Luisville», à Theatrehogskolan de Malmö, Suède, et à l'Académie Nationale de Théâtre de Reykjavick, Islande).

La communication par le truchement de l'art cinématographique n'a pu se faire que partiellement avant 1989, ou d'une manière tronquée, car un témoignage sincère, profond, substantiel soit n'était pas compris - l'idée même en étant niée – soit était refusé sans ambiguité par le représentant de la censure, afin de ne pas troubler la zone de «calme» apparent, exigée par l'autorité dictatoriale. La censure opérait, dans le cas des films, d'une manière bien plus sauvage et agressive que dans le cas du théâtre, pour la bonne raison (invoquée) que Ceauşescu pouvait voir les films «chez lui», tandis qu'il ne mettait pas les pieds dans une salle de théâtre où il ne se considérait pas en sécurité. Je pense qu'au delà de la censure permanente qui agissait promptement dans notre cinéma, il y eut aussi des étapes où des fonctionnaires trop zélés refusaient de laisser passer des choses qui auraient pu être

acceptées - des relations humaines tendues, une certaine ambiguité analytique, une modalité d'expression spécifique au cinéma. Car le censeur était un serviteur bassement dévoué au pouvoir.

La censure détruisit des destins et des œuvres, mutila des consciences, détourna les significations, se proposant de manière délibérée d'uniformiser l'espace ouvert, dépourvu de tabous, du cinéma, et d'annuler, autant que possible, le déroulement d'une démarche normale du cinéma à travers les personnalités qui auraient pu l'illustrer. Bien que ce climat eût étouffé peu à peu la «respiration» du film roumain, les vraies valeurs résistèrent, refrénant dans des sursauts de révolte impuissante, la grâce de pouvoir mener un dialogue essentiel avec les temps et les gens de ces lieux. Sacrifié d'emblée, le film d'actualité dut trouver des dizaines et des centaines de subterfuges, abuser des justifications pour lui permettre de témoigner, exemplifier jusqu'au refus le conflit réel, mystifiant souvent ses propres conclusions, ne réussissant parfois qu'à conserver le simple déroulement des faits. L'attitude à l'égard du présent tellement nécessaire à l'étude artistique, était contrainte de se cantonner dans une vision équivoque et, étrangement, justement pour cette raison, nombre des solutions cinématographiques proposées par des artistes authentiques étaient d'excellente qualité. La censure ne réussit pas seulement à détruire, elle créa aussi l'obstination, obligeant les créateurs à imaginer une stratégie propre afin de pouvoir résister. Pas tous eurent les nerfs d'acier nécessaires pour dépasser cette sombre periode. Un exemple: après avoir réalisé le film *Méandres*, Mircea Săucan dut attendre de longues années avant d'avoir le droit d'en produire un second et après le film *Cent lei* ne put plus travailler. Cependant, des réalisateurs authentiques, tels que Mircea Daneliuc, Dan Piţa et Mircea Veroiu, bien que traqués par la censure, réussirent à créer des œuvres authentiques, viables encore de nos jours.

Pour ce qui est du film historique, celui-ci semble avoir résisté en

remplaçant une nécessité: celle de parler de la nation et de la patrie par des slogans qui utilisaient de manière barbare des sentiments nobles, comme instruments de propagande. Les films historiques permettant un déroulement de forces matérielles et artistiques étaient acceptés par la censure seulement pour leur caractère didactique, de vulgarisateurs des sentiments patriotiques, manœuvrés dans un climat de terreur. Je ne pense pas que ces films soient un témoignage de notre esprit national, des virtualités dramatiques à travers lesquelles l'histoire de la Roumanie doive être prise en discussion. Ils ne dépassent pas l'intérêt politique, ne proposent pas une analyse nuancée de l'histoire et des héros, ne véhiculent au fond que des clichés, utilisent la sensibilité du public, ouverte à ce genre, afin de le «stimuler» à soutenir les thèses du dictateur.

Ce fut la littérature qui offrit au cinéma à cette époque, une chance réelle de se sauver, de se maintenir dans l'aire de la création authentique. Le film suggéré, inspiré par des œuvres de valeur, put se glisser, non sans difficulté, dans notre cinéma, permettant à certains créateurs d'exprimer des concepts artistiques ou des visions riches en virtualités. Ce n'est pas un hasard si la génération de réalisateurs ayant atteint aujourd'hui l'âge mûr ait pu évoquer, utilisant des œuvres classiques, des conflits majeurs de notre pays et de ses habitants, réalisant habilement (et le payant parfois chèrement) un dialogue efficace allant de l'idée au sens, des problèmes les plus profonds qui troublaient la conscience roumaine. Slavici, Rebreanu, Caragiale et Ibrăileanu furent des sources littéraires bénéfiques qui permirent à un Mircea Veroiu, un Dan Piţa, un Mircea Daneliuc ou un Stere Gulea de résister. Ainsi, l'œuvre littéraire fut souvent choisie pour ses résonances dans la contemporanéité et permit aux créateurs (acteurs, opérateurs, réalisateurs) de tendre vers un art durable, défiant l'instant éphémère. Mais je n'en pense pas moins que la censure a mutilé le destin des créateurs, détruisant par ignorance ou cruauté, l'œuvre

cinématographique roumaine, obligeant de grands artistes tels Ciulei ou Pintilie de renoncer pendant longtemps à communiquer par l'intermédiaire du film.

Il était donc naturel qu'au moment où les énergies eurent brisé leurs fers après la révolution, les cinéastes - les bons, les mauvais, ceux qui avaient conservé leur dignité et même les «valets» de jusqu'alors - se soient précipités vers le film comme vers une chance qui leur était donnée de se réaliser pleinement. Beaucoup d'entre nous avions d'anciens projets brutalement refusés depuis des années, beaucoup rêvaient de faire des films comme il leur avait été interdit d'en faire; tous voulaient exister dans ce nouveau climat. Après l'euphorie des premiers mois de 1990, lorsque les projets tenaient compte de la qualité des réalisateurs et du désir naturel de notre corporation d'écarter la médiocrité du nouveau film roumain, survint aussi le désenchantement, lorsque la censure idéologique fut remplacée par un nouvel obstacle: la censure commerciale. Il est naturel que, dans ces nouvelles conditions, le film polarise des catégories toujours plus larges et plus diverses du public tout en entretenant un climat moral fondé sur la vérité, le discernement et la responsabilité. Après la Révolution de décembre descendirent dans l'arène les créateurs et les sujets nécessaires à la culture roumaine, furent acceptés de jeunes réalisateurs qui attendaient avec ferveur leurs débuts. Mais, renonçant à toute loyauté, on assista aussi à une bousculade dégradante entre orgueilleux jouant des coudes, à l'attaque des nullités, qui pouvaient enfin, elles aussi «créer», en utilisant les procédés du film commercial. La vulgarité, la superficialité, le commentaire de qualité douteuse des événements, le goût entaché de trivial permirent à ces réalisateurs d'obtenir des succès de caisse, de pervertir, par une attractivité non artistique, une partie du public roumain et en particulier les jeunes, désireux de voir et de sentir ce qui leur avait été interdit depuis de longues années, mais malheureusement indifférents au sens d'une

œuvre, à la réflexion qu'elle est susceptible d'engendrer. Ensuite, ce qui existe encore, c'est la crainte que le film, enfin libre de parler de tous et de toutes, puisse être étranglé par manque de fonds. Cette crainte est entretenue également par la pénétration dans notre pays de nombreux sous-produits qui entrent tout naturellement en concurrence avec le film qui serait aujourd'hui nécessaire en Roumanie et qui pourrait préparer l'art cinématographique de demain. Cependant, il est difficile de rendre viable un art où l'industrie joue un rôle primordial.

Je ne pense pas qu'un nouveau type d'art soit nécessaire de nos jours, en Roumanie. Il y a des créateurs qui doivent parachever l'œuvre commencée; d'autres qui n'ont rien eu à dire alors, peuvent dire maintenant ce qui les trouble. Le public roumain est actuellement très dérouté et vit, épouvanté, la possibilité fantastique qu'il a de voir et de comprendre un monde moderne. Le public doit être préservé de tout ce qui peut pervertir son goût et son existence. Les thèmes de nos films n'ont pas le droit de mystifier la réalité, et ils ne peuvent pas non plus être seulement des commentaires de la réalité, ignorant la transfiguration artistique. Des tentatives ont été faites qui troublent la qualité, le sens du film. Il est naturel que l'expression cinématographique d'authentique vibration puisse tout se permettre, mais en même temps, l'abus des clichés – du nu, par exemple, en tant qu'expression, des relations érotiques traitées avec violence, du langage fruste – peuvent entraîner le film hors du périmètre de l'art. La «condamnation» à la liberté est une punition cruelle et difficile à accomplir. Il faudra au moins deux générations, et de leur part, un labeur acharné, minutieux, responsable, pour ne pas détruire la substance dont le film roumain a tellement besoin. Je suis persuadé que les talents de la jeune génération acquerront consistance et que la réflexion grâce au film s'imposera. Mais n'oublions jamais qu'aucune pensée ne saurait fructifier dans l'ennui. C'est la seule vérité dont il faille tenir compte. Pour le reste, le combat pour l'humain...

MALVINA URŞIANU (Scénariste et réalisateur des films: **La Joconde sans sourire,** 1968; **La Soirée,** 1971; **Les Amours passagers,** 1978; **Le Retour du Prince Lăpuşneanu,** 1979; **Le Calme des profondeurs,** 1981; **Les Figurants,** 1987).

Le nombre réduit de films que j'ai realisé s'explique en partie par la durée de mon travail de «gestation». J'ai toujours aimé chercher mes idées et écrire moi-même les scénarios. Au moment où je considérais pouvoir commencer le tournage du film, je l'avais en esprit jusqu'au moindre détail. Pour moi, l'étape créatrice s'achevait à la maison. Sur le plateau, il n'y avait plus qu'un travail administratif. Or, si quelqu'un intervenait dans ma construction unitaire, longuement pensée, ciselée pendant des années, tout l'edifice de sens se mettait à vaciller. Inflexible, la censure refusait les expériences, le concept, la personnalité, la vedette, recherchait uniquement le schéma idéologique. Le film ne «s'encadrait» pas, était suspecté, harcelé voire même interdit, non pas à cause de sa valeur artistique mais de ses connotations incommodes possibles. Cependant, le combat avec l'absurde, le désir de survivre donnaient à notre cinéma des forces insoupçonnées.

Aujourd'hui, rendu à la lumière, notre cinéma respire avec d'autres poumons que ceux d'hier. La liberté, cette nouvelle condition, le place dans une situation nouvelle: il n'a plus d'ennemis, et son statut de combattant cesse. Un autre adversaire se profile à l'horizon: le spectateur devenu client. Le cinéaste est obligé de le servir selon ses goûts. Son «menu» est contrôlé par un censeur tout aussi inflexible que celui de jadis: le producteur. C'est là le sort des arts de commande, à grands investissements.

Si la période de transition où nous nous trouvons a été difficile dans absolument tous les secteurs de notre vie économique, sociale et culturelle et continue à l'être, comment le cinéma aurait-il pu trouver une solution idéale de transition? La bonne volonté et les bonnes

intentions ne viennent guère en aide dans ce domaine où décisives sont les relations avec le producteur et, surtout, avec le public. Elevés et formés dans l'ancienne école du système centralisé qui n'impliquait pas la gestion économique, les réalisateurs doivent apprendre aujourd'hui une nouvelle composante, essentielle, de leur profession: la gestion économique.

Nous découvrons maintenant que le talent de cinéaste risque de tomber au second plan, tandis que le talent d'entreprise risque de l'emporter. La privatisation pénétrera aussi dans notre cinéma et chacun se débattra pour sa survie. Quelques cinéastes, ayant échappé à la censure sévère, pensent se sauver en introduisant avec obstination, dans leurs films, des scènes pornographiques des plus osées. Mais les modes viennent et passent. Cette mode de défiguration de l'être humain passera également. La rentabilité financière ne doit pas l'emporter sur la rentabilité morale.

Je pense qu'une solution de survie décente pour cette période de début serait d'opérer un choix réducteur dans notre production nationale de films en faveur de créations représentatives, capables de maintenir en vie le film roumain. L'art suppose aussi une exaltation du sentiment avec lequel vous travaillez. Je me demande quelle sera la foi qui fertilisera l'esprit dorénavant? La démocratie a été conquise. Elle est devenue un état normal. Quel nouveau Golgotha l'artiste devra-t-il encore gravir? Dans quel rêve utopique s'engagera-t-il?

CONSTANTIN VÄENI (né en 1942; Œuvres importantes: **Le Mur,** 1975; **La Massue à trois sceaux,** 1977; **L'Amour impossible.** Prix Targa d'oro, 1984, Avelino, Italie; **À la maison,** 1984; **Cheminement sur la voie des loups,** 1990).

Notre cinéma aurait pu réaliser bien davantage si on l'avait laissé au moins aussi tranquille que le théâtre, c'est-à-dire surveillé seulement du point de vue administratif. Mais comme chaque film était acheminé vers

le «Cabinet 2», on n'acceptait pas que l'image filmique soit chargée de sens qui régénèrent les consciences. La cinématographie roumaine n'a pas été dépourvue de talents, mais elle a été terrorisée par la dictature infiniment plus que le théâtre.

Le type de conflit qui m'a toujours intéressé était moral, tournant autour d'une crise de conscience, provoquée, il est vrai, par un contexte politique dominant: celui du totalitarisme communiste, qui engendrait et justifiait l'opportunisme, la démagogie, la dissimulation. Le conflit principal de **l'Amour Impossible** (d'après un roman de Marin Preda), par exemple, ne se situait pas sur le plan sentimental, comme cela semblait, mais entre la conscience morale du héros et le comportement social engendré et soutenu par l'instinct de conservation nécessaire à la survie dans la jungle du totalitarisme. Sous l'œil vigilant de la censure, le cinéaste tentait de transgresser les rigueurs politiques et idéologiques afin de chuchoter sinon une vérité entière, du moins une bribe, une suggestion. Beaucoup de cinéastes se résignèrent et eurent recours à des «demi-mesures de vérité», à la «révolte à genoux», la considérant meilleure, quoi qu'il en soit, que la soumission servile. Avec une dignité non ostentatoire, ils attendirent, dans l'espoir de pouvoir retrouver la position verticale.

Afin d'évader de la réalité contraignante, le réalisateur tentait de ne pas séparer, dans son œuvre, le passé du présent et de l'avenir, en prenant en discussion le temps et l'homme en tant que dimensions fondamentales et permanentes. Mon obsession fut de souligner le stade des valeurs humaines en rapport avec le temps, non pas un temps précis, parce que la période respective n'est pas autre chose que le cadre du tableau, c'est à l'intérieur que se trouve tout. En portant à l'écran le roman de Marin Preda je me suis proposé de ne pas me cramponner aux aspects immédiats, mais au contraire de m'en détacher et de rendre la contemporanéité éternelle en en révélant les permanences humaines. Cette modalité exprimait, en fait, un courant

de pensée qui se retrouve dans les œuvres de la génération des années '70, celle de Piţa, Daneliuc, Veroiu, Alexa Visarion, Dinu Tănase, Tudor Mărăscu.

Avec la Révolution, tous nos cinéastes sont retournés à la réalité la plus ardente, la plus bouleversante. Les événements nous choquèrent et nous marquèrent. La vie que nous vécûmes depuis deux ans est pleine de surprises, d'inquiétudes. Je suis persuadé que tout homme qui révait jadis d'échapper à la dictature s'imaginait que la vie dans la liberté était en quelque sorte différente. Autrement dit, chacun avait «un film» à soi. Or, de nos jours, ce film intérieur créé par chacun de nous, alors, oppose une résistance terrible à la réalité vécue jusqu'à présent. Au milieu de toutes les convulsions sociales, politiques, culturelles, entraînées par les changements radicaux de la société, nous, les cinéastes, devons redécouvrir le «cinéma de la vérité», notre seule chance de régénération. Certains abandonneront la partie, peut-être, mais la plupart prendront un nouveau départ. Car le seul espoir de Sisyphe est de ne jamais arrêter son effort perpétuel.

ADINA DARIAN (critique de film, rédacteur-en-chef de la revue «Cinéma», auteur de nombreux volumes d'histoire et de critique spécialisée, tels que: **Free cinema - les Furieux du film britannique,** 1970; **Le Mirage de la Statuette d'or - une histoire des «Oscars»,** 1985; **Le Monde indien et ses films,** 1990).

Les dix longs métrages de fiction présentés en 1990 n'offraient pas une matière propice à l'anaylse, car tous avaient été conçus et commencés avant 1989. Les critiques et les spectateurs attendirent avec beaucoup d'intérêt la parole libre des cinéastes. L'année 1991 vit 19 premières, du point de vue de la quantité, ce n'était pas mal. Mais la question se pose: Combien de ces films ont-ils pénétré dans nos cinémathèques personnelles? Avant de répondre à cette question, nous sommes obligés de constater l'absence sur les écrans d'un grand

nombre de nos cinéastes importants, au cours de ces deux années de révolution. De ces cinéastes qui, en dépit de la thématique et des limites contraignantes imposées pendant les années de dictature, avaient créé un cinéma roumain selon le goût du public, souvent même récompensé aux festivals internationaux. Nous étions en droit de penser que, libérés de toute contrainte, ils allaient prendre d'assaut les plateaux. Il n'en fut rien. Au lieu de faire des films, beaucoup se cantonnèrent dans un travail d'organisation. Il est bien connu, cependant, qu'entre la création artistique et le management il n'y a guère d'affinités. Peut-être fut-ce là une expérience nécessaire, mais, pour beaucoup de cinéastes, deux ans sont ainsi passés en vain.

Quelques-uns (de la génération des gens mûrs) furent marqués par le choc de la liberté. Il nous fut difficile d'accepter **Le jeune gars qui avait une seule bretelle** comme expression de la liberté de création d'un réalisateur tel que Iulian Mihu, auteur de **Felix et Otilia** ou de **La Lumière pâle de la douleur.** L'un des trois réalisateurs ayant remporté des prix à Cannes, opta pour le divertissement - et pourquoi pas? - mais en usant d'arguments faciles - non, merci! **Miss Littoral** ne saurait représenter Mircea Mureşan en tant que cinéaste libre. Un commédiographe à expérience comme Geo Saizescu s'est laissé séduire par le style «café chantant» dans Tohu-bohu. Des réalisateurs consacrés, seul Mircea Daneliuc assuma un discours difficile: il se donna pour tâche d'examiner le mécanisme de la dictature. Mais il se laissa prendre dans le tourbillon d'une symbolique suffocante et n'interposa pas un espace de lucidité créatrice entre le thème choisi et la vision qu'il s'en était fait. Comme tout réalisateur que son œuvre a imposé, Daneliuc jouit à juste titre d'un public et de critiques dévoués. Nicolae Mărgineanu a eu pour atout la prose d'Augustin Buzura (le roman les **Visages du silence**). Dans le registre réaliste, ce film, **Quelque part à l'Est,** pouvait être un grand film contre la dictature communiste. Il n'en demeura qu'un film avec beaucoup de séquences

aiguës mais diminué par un début résumatif-énnonciatif et par trop de finals.

Nous avons tourné nos regards vers les débutants. Des six films qu'il nous ont offerts, cinq sont, selon nous, et en dépit de leurs inégalités, fort significatifs.

Retour au passé de Laurenţiu Damian fut le début attendu avec le plus grand intérêt. Ses anciens états de service comme documentariste et critique de film, le justifiait. Je pense que son option, un double retour au passé par le thème (une remémoration biographique du monde d'un village roumain des bords du Danube, comme surgi de la préhistoire) et par la formule esthétique classicisante, ne l'ont pas avantagé. Un épos touffu obligea le cinéaste à un excès descriptif, d'où des longueurs et des motifs répétés, qui chargent la narration. Peut-être était-ce le reflet de l'univers humain en quelque sorte confus présenté comme tel aussi par le dialogue où abonde l'interrogation: Pourquoi avons-nous été maudits? De quoi sommes-nous coupables? Que me voulez-vous? Où mène ce chemin? Pourquoi sommes-nous malheureux? etc. etc. Ce sont là des interrogations sans cesse reprises qui acquièrent une valeur incantatoire au milieu des lamentations et des malédictions qui se font entendre dans les ruelles du village ou dans les maisons de pisé. La narration est fluide, d'une grande intensité dramatique. Damian sait moduler le rapport réel-irréel, avec des moments réussis enveloppés d'une aura de mystère et de poésie.

Les jeunes cinéastes Florin Codre (réalisateur du film les **Rats rouges**), Jon Gostin (**Je deviens fou et je le regrette**) et George Buşecan (**Passage**) ont l'intuition correcte de la nécessité d'un nouveau réalisme allant dans le sens de l'objectivation de la réalité. L'aval d'objectivité dans leurs films de début est explicitement assumé par la présence des personnages du monde du film: le metteur en scène opportuniste et les cascadeurs dans les **Rats rouges,** le cinéaste amateur dans **Je deviens fou et je le regrette**, le cinéaste

mûr, à l'heure où il se retrouve soi-même, de **Passage**. C'est là justement la raison pour laquelle les réalisateurs ne trouvent pas la fiction suffisante et sentent le besoin de la fortifier par des séquences de film documentaire. L'obsession de l'élément politique s'empare des personnages. Et il est naturel qu'il en soit ainsi, car non seulement la vie sociale mais également leur vie intime est marquée par la dictature.

Chez nous, ce sont les **Rats rouges** qui se montrèrent les plus accessibles. Leur atout, c'est l'intensité du vécu dans une seule direction, qui rend le film plus communicatif. Des qualités nées, pensons-nous, paradoxalement, justement du fait que le réalisateur, sculpteur de son état, a «appris» le cinéma en direct, sur les plateaux de tournage où il se trouvait en qualité de cascadeur. D'où son manque d'inhibition, mais aussi assez d'inégalités dans la succession de petites scènes dispersées et de situations plus difficiles à comprendre pour le spectateur ignorant le background du moment. Dans le film de Jon Gostin on sent le professionnel: la sûreté avec laquelle il créé l'atmosphère, la précision des portraits crayonnés à partir de brèves suggestions, une narration bien contrôlée. Ce sont là des qualités qui recommandent le film **Je deviens fou et je le regrette** aussi pour un public international. **Passage** de George Buşecan est plus élaboré, étant stimulé en ce sens par un scénario plus livresque, incitant par le motif des dédoublements, conduit avec subtilité par le réalisateur, à la manière des cinéastes français formés à l'école du Nouveau roman.

Partout au monde, les débuts pèchent par le désir d'en dire trop, par l'impuissance des auteurs de renoncer au superflu. C'est aussi le cas de nos débutants qui veulent surprendre à la fois le discours intime et un tableau socio-politique complexe. La matière ne peut plus être maîtrisée. D'où le besoin de recourir à des raisonneurs (sous différents visages), devenus les arbitres d'une philosophie de la vie pédante. Ce que les films gagnent sur le terrain du réel se perd dans les répliques sentencieuses à caractère définitif.

Bogdan Dumitrescu, le plus jeune des débutants est le seul à avoir échappé à cet handicap dans son film **Là où il fait froid au soleil.** L'intelligence artistique le poussa à opter pour un autre langage et à choisir un sujet simple - la rencontre et la séparation dues au hasard, dans une histoire d'amour. Son film n'a ni longueurs ni hiatus, les situations sont transparentes, les chances de communiquer sa petite vérité à un public de sur n'importe quel méridien beaucoup plus grandes. Le Grand prix qu'il a remporté au Festival international de La Baule, France, 1991, en témoigne.

Même si nous, les critiques, n'avons inclus dans notre cinémathèque personnelle que des séquences, ce nouveau début nous permet de nous montrer confiants dans l'avenir. Mais que ferons-nous du public? En Roumanie on va encore au cinéma bien plus que dans les pays occidentaux . Ce «bien plus» ne se rapporte cependant pas au film roumain. Aussi longtemps que nos cinéastes ne dépasseront pas la distinction arbitraire entre les ainsi-dits «films de festival» et «films de public» nous ne sortirons pas d'impasse. Nous ne pourrons pas gagner ou regagner la confiance du public. Aucun des grands cinémas du monde ne se permet une telle division arbitraire. Sans public, l'art du film ne peut exister. Pourquoi avons-nous oublié la leçon de Chaplin, de Hitchcock ou de Truffaut?

SERGIU NICOLAESCU (né en 1930. Directeur de la Maison productrice Star Film 22. Sénateur. Scénariste et réalisateur des films: les *Daces*, 1966; **Michel le Brave,** 1970; **Alors, nous les avons tous condamnés à mort,** 1971; **La «Ciuleandra»,** 1984; **François Villon,** 1987. Réalisateur de nombreux autres films.

Ce n'est pas seulement notre cinéma qui se trouve en impasse: la cinématographie mondiale l'est également et tout particulièrement la cinématographie des anciens pays socialistes. Par rapport à ces

derniers nous constituons même une exception positive. Pourquoi? Parce que nous avons joui de lois et de décisions données par le Parlement et le Gouvernement qui ont favorisé non seulement le cinéma, mais l'art en général.

L'impasse actuelle est engendrée par la crise de sujets et même d'idées et est encore amplifiée par la crise économique. Malheureusement, nous nous trouvons confrontés à une crise spirituelle qui reflète une psychose générale. Je m'attendais, quant à moi, après la Révolution, à une véritable renaissance nationale. Nous n'avons guère su comprendre et utiliser la liberté brusquement parue. Nous avons découvert que la «réserve de tiroir» des réalisateurs était pauvre et peu intéressante. En tant que producteur, j'ai même eu la surprise de recevoir, venant de la part de jeunes, des sujets anciens, dépassés. En ce qui concerne la crise économique, je désire souligner que le cinéma n'a pas été totalement abandonné. Le fait que l'État le finance le maintient encore en vie, sans toutefois lui donner aussi l'énergie nécessaire. Celle-ci ne peut venir que des créateurs. C'est eux qui doivent réaliser, en premier lieu, des films de succès qui attirent un public nombreux, de façon à ce que l'argent encaissé serve à financer d'autres films. Les solutions? Une voie possible serait la fondation de sociétés mixtes, avec des investisseurs étrangers, ce qui permettrait une nouvelle technologisation de nos studios. Ce n'est qu'ainsi que seraient créées les prémisses d'un fonctionnement normal, efficace, rentable, sur tous les plans, du film roumain. Malheureusement, il m'a fallu constater que dans la culture et l'art c'est un conservatorisme des plus véhéments qui se manifeste. Car, dans un certain sens, le système communiste favorisait matériellement ce domaine, tout en encourageant la médiocrité.

Le destin a voulu que je sois un des hommes de la Révolution. Il était donc naturel que je consacre ensuite toute mon énergie à l'accomplissement des idéaux de Décembre '89. Cependant, je ne

pouvais oublier le cinéma. En ma qualité de directeur du studio de création «Star Film 22», j'ai encouragé trois débuts: ceux de Laurenţiu Damian avec son **Retour au passé,** de Daniel Bărbulescu avec sa **Chasse aux chauve-souris** et de Jon Gostin avec son **Je deviens fou et je le regrette.** Moi-même ai procédé comme un producteur occidental en matière de rigueur de la production et les jeunes ont répondu de manière impeccable. Comme réalisateur, j'ai, bien entendu, des projets. Je commencerai bientôt le travail pour le *Point zéro*, un scénario écrit par Titus Popovici. Ce sera un film d'action, dont l'intrigue se déroule pendant la Révolution de décembre. Je puis vous dire dès maintenant que ce sera un film de succès auprès du public, et j'espère bien pouvoir le commercialiser. Je pense le moment venu de renaître, de donner champ libre aux disponibilités, à toutes les dimensions de la profession que je connais. Au cours de deux ans qui viennent de s'écouler, nos réalisateurs ont joui de conditions uniques: subventions de la part de l'État et pleine liberté pour faire tout ce qu'ils désiraient sans responsabilité aucune. Mais maintenant, c'est fini! Chacun vivra et travaillera conformément à ses réalisations. La «réforme» doit pénétrer aussi dans l'art.

LAURENŢIU DAMIAN (né en 1956. Réalisateur de films documentaires, publiciste. Scénariste et réalisateur de **Retour au passé**, 1991).

La réalité avec laquelle nous avons «opéré» pendant des dizaines d'années a changé. Notre existence connaît maintenant d'autres points de repère et une autre logique, bien que, parfois, elle nous semble ne pas avoir de logique. Le rythme de la vie dépasse souvent le rythme de la réception, notre force de compréhension. C'est une période difficile pour que les idées se décantent. La médiocrité, sans cesse à l'affut, est nombreuse et tenace. Les réalisateurs de prestige sont trop orgueilleux et pensent que le moment est venu où tout leur est dû. Erreur. Rien ne

leur est dû. Ceux que nous avons élu pour gouverner les destins du cinéma roumain semblent gouverner leurs propres destins. La réalisation d'un film est devenue un calvaire. L'œuvre cinématographique ne trouble plus personne. La dictature nous a vidés du besoin de culture et maintenant, nus, dépouillés, nous nous jetons vers la zone des affaires de notre propre nudité. La censure idéologique est devenue la censure de l'argent. L'humanité n'a rien, rien du tout appris des expériences du passé, lorsque les artistes mouraient de faim et que leurs œuvres étaient vendues post-mortem aux enchères pour des sommes fabuleuses.

Après la révolution, nos leaders cinéastes ont cru que le moment était venu de réaliser leurs films à leurs maisons de films, oubliant qu'ils n'en étaient pas les directeurs, mais tout juste les producteurs délégués, c'est-à-dire qu'ils devaient gérer l'argent de l'État. On débuta sans programme culturel; on ignora la seconde personne qui siège à côté du réalisateur: le producteur (possible) ou l'expert financier qui règle les problèmes dans une économie de marché.

Il faut promulguer d'urgence une loi de la cinématographie sans laquelle nous sommes presque illégaux. Les studios de création doivent être dirigés par des producteurs, les réalisateurs ayant le seul droit d'avoir des options culturelles, un point c'est tout. L'État doit subventionner en premier lieu le C.N.C., mais pas n'importe comment, seulement dans la mesure où ce dernier offre la garantie d'une production importante. D'autre part, il est nécessaire de défendre l'acte artistique. Ceci signifierait, implicitement, entraver la médiocrité et l'imposture. Une industrie de lancement des films, une politique des festivals, un désir réel de faire connaître au monde le film roumain, afin de voir où nous nous situons, de quoi nous avons besoin. Si l'Europe nous a ouvert ses portes, nous ne devons pas être ceux qui les fermons devant nous.

En 1991 j'ai créé en pleine liberté un film: *Retour au passé*. Cette

expérience m'a permis de découvrir que j'ai cru pendant près de dix ans dans des valeurs qui n'étaient en définitive que des non-valeurs et que j'ai ignoré des personnes qui, étonnamment, m'ont tendu une main. Qu'y a-t-il de plus significatif sinon le fait que Sergiu Nicolaescu a patronné mes débuts (et ceux de deux autres de mes collègues) assumant de grands risques, tandis que Mircea Daneliuc, le leader de la génération des années '70 - n'a patronné aucun début! Serait-ce l'effet du hasard? Je ne le pense pas! Quoi qu'il en soit, le jour des comptes sonnera pour tous. Et alors, ce n'est pas nous qui poseront les questions, mais bien qui y répondront.

BOGDAN BURILEANU (né en 1953, Diplômé de l'Institut théâtral et cinématographique «I.L.Caragiale» de Bucarest, section théâtre-cinéma. Producteur délégué depuis dix ans, critique spécialisé à la revue «Cinéma»).

Parmi d'autres aberrations originales, la cinématographie socialiste a inventé à son profit aussi un **producer** sur mesure, destiné, au début, à agir à l'image de ses maîtres, c-est-à-dire à développer et à enrichir les dogmes fondamentaux du célèbre réalisme socialiste. Une expérience qui n'a pas été totalement couronnée de succès, ce qui explique comment ont pu apparaître, en dépit d'une censure féroce, tant de films de valeur qui ont défié, par leur simple existence même, la vanité stupide d'un pouvoir discrétionnaire. Et c'est ainsi que s'explique également la disparition de tant de producteurs écartés ou congédiés à mesure qu'ils trompaient les attentes.

Le producteur délégué, pareil en cela à ceux qui travaillaient dans des maisons d'édition, des rédactions ou des secrétariats littéraires, occupait dans les maisons de films une position ingrate, peu enviable: celle de se trouver sans cesse entre le marteau et l'enclume. Il n'avait ni autorité, ni argent, et son goût, ses options, son éventuelle compétence ou probité professionnelle n'étaient jamais pris en considération par les

fameux «camarades» qui, confondant leurs inepties avec la réalité, commandaient au producteur ce qu'il devait produire!

La «première brique» fondant la censure était le fameux «plan thématique». «Chef–d'œuvre» de la bureaucratie agressive, il se promenait à l'infini entre le niveau «inférieur» de la Maison de Films et le niveau «supérieur» qui s'étendait de la Direction du Conseil pour la Culture et l'Éducation socialistes jusqu'aux Cabinets «un et deux» du Comité Central du Parti Communiste Roumain. Ainsi étaient planifiées (à partir de l'idée, du sujet, de la sinopsis, du scénario), toutes les historiettes insipides destinées dans l'esprit des commanditaires, à créer et à exalter l'image de l'«homme nouveau», dévoué au parti et heureux.

À partir de cet instant et jusqu'à la première du futur film, le producteur-tampon était sans cesse sur le qui-vive, prêt à faire oublier discrètement une «ineptie» ordonnée parce que «désirée» «d'en haut» et à la remplacer par un petit quelque chose habilement introduit pour tenter de donner un peu de saveur au film.

Suspecté par les «facteurs de décision» de jouer un double jeu en faveur des créateurs, il ne jouissait même pas de la confiance de ces derniers, qui le considéraient le valet de l'Autorité.

Suivaient, tour à tour, les innombrables variantes du scénario et du découpage, les contrôles partiels, les approbations difficilement arrachées à tout instant et pour chaque détail (distribution du film, devis, lieux de tournage etc.) passes en revue à l'infini par le «sur-producteur» produit par le parti. Envoyé pour veiller à l'accomplissement de tous les «conseils» transmis. non pas par respect pour la «démocratie socialiste», mais à cause de son statut de salarié qui le rendait plus maléable, le soi-disant producteur devenait, tout au plus, la fameuse courroie de transmission des verdicts autoritaires qui mécontentaient les réalisateurs et les scénaristes lesquels le rendaient responsable de leurs mécontentements légitimes. Pour ne plus parler

des situations gênantes, créées par les équipes de tournage (désirs sur-dimensionnés, introduction de journées supplémentaires et d'honoraires non justifiés, substitutions des accessoires etc.) et auxquelles le même producteur devait faire face. Il lui arrivait parfois de pouvoir aider à la réalisation du film en proposant des solutions ingénieuses ou en usant de conjonctures favorables; néanmoins le contraire aussi se produisait, le pouvoir trouvant alors dans la personne du producteur-délégué un allié fidèle et zélé. On ne saurait prononcer de verdict sur la question. Seule «l'épreuve de conscience» demeure valable.

15 mars 1992

Débat organisé et réalisé par **Alina POPOVICI**
en exclusivité pour la «Revue Roumaine»

Au–delà du Prut, un théâtre en début de route

Participants: l'écrivain **Serafim SAKA**, directeur culturel de la société «VALEOLOGIA» de Chişinău; **Dumitru RADU POPESCU,** dramaturge et prosateur; Dumitru SOLOMON, dramaturge, critique théâtral, directeur de la revue «TEATRUL AZI»; **Dan MICU**, metteur en scène au théâtre «NOTTARA»; Ioan ADAM, critique et historien de la littérature, rédacteur eux éditions «EMINESCU»; **Nicoleta TOIA**, metteur en scène; **Alice GEORGESCU**, critique théâtral à la revue «TEATRUL AZI»; **Victor PARHON**, critique théâtral, la TELEVISION ROUMAINE; **Valeriu SIMION**, marionnettiste au théâtre «ŢĂNDĂRICĂ», Georgeta ADAM, réalisateur à la RADIODIFFUSION ROUMAINE; **Petru VUTCĂRAU,** acteur, metteur en scène et directeur artistique au théâtre «EUGEN–IONESCU» de Chişinău, **Alexandru CORDONEANU,** directeur coordinateur au théâtre «EUGEN–IONESCU».

Serafim SAKA: Je voudrais en premier lieu vous remercier pour avoir répondu avec tant de chaleur et si promptement, sans aucun «je ne puis», «je n'ai pas le temps», «pas maintenant», «demain» et autres formules habituelles lorsqu'on se hasarde à vouloir convoquer une table ronde autour d'un sujet qui n'est pas encore intégralement constitué. J'étais venu en Roumanie chargé de plusieurs missions, mais une d'entre elles était d'éclaircir jusqu'au bout - un bout qui ne se voit guère - ce qu'il adviendra du théâtre «Eugen Ionescu» lorsque son séjour à Rîmnicu Vîlcea aura pris fin: reviendra-t-il à Chişinău ou bien réussirons-nous à persuader le Ministère de la Culture de Roumanie de lui créer les moyens de prolonger son séjour ici, à Bucarest, afin de

lui permettre de prendre contact avec la mise en scène roumaine, avec les théâtres roumains - je dirais même avec le grand théâtre roumain. La Roumanie n'est peut-être pas très riche en ce moment, mais elle possède un théâtre. Un théâtre de grande valeur. Or, nous avons grand besoin, en Bessarabie, d'un théâtre roumain, de parole roumaine. Ce qui fait que notre troupe, grâce à un effort commun, inclusivement celui que fournira, peut-être, le gouvernement, rentrera chez soi afin d'y bâtir son «nid», si nécessaire. Mais pour ce faire, il faut un avis compétent, clair, net, tel que vous savez l'exprimer, qui se fasse entendre aussi à Chişinău. Il faut que vous nous disiez ce que vous pensez de ce théâtre, que vous exprimiez vos opinions, vos réflexions là-dessus, car il n'est pas aisé de sortir d'une école et de renter dans une autre. Notre équipe a fait ce qu'elle a pu, et quant à moi, je suis satisfait de leur évolution actuelle et ne puis que les remercier d'avoir monté deux spectacles dans des conditions si pénibles et d'en préparer actuellement deux autres. Vous, Monsieur Parhon, vous les avez vu évoluer chez eux, à Chişinău, aussi bien qu'ici. Je m'en souviens parfaitement: il y a un an, lorsque le théâtre de Craiova se trouvait en tournée chez nous, à Chişinău et que nous nous trouvions réunis pour une petite agape, quelqu'un a dit qu'il serait bon que dorénavant la critique théâtrale de Roumanie réponde, en vertu de son autorité en la matière, du niveau du théâtre de Bessarabie.

Victor PARHON: C'est à peine si la critique théâtrale peut répondre de son niveau et n'y reussit pas toujours. Seuls les acteurs, les metteurs en scène et éventuellement, les directeurs de théâtre, peuvent répondre du niveau du théâtre. Je pense qu'il nous faudrait prendre pour point de départ une constatation qui s'est imposée d'emblée à nous autres, critiques théâtraux, à savoir que cette troupe «Eugen–Ionescu» est sans contredit la plus intéressante des troupes de théâtre de Chişinău. Les spectacles offerts aussi bien par le «Luceafărul» que par le théâtre «Mihai – Eminescu» (un théâtre en transformation et en

devenir) que nous avons eu l'occasion de voir, sont infiniment plus «traditionnalistes». Parfois même, - et vous me pardonnerez l'expression, un peu dure, mais vraie - poussiéreux. Ce qui nous a impressionné chez l'«Eugen–Ionescu» ce fut un esprit moderne, une fraîcheur, une vitalité et sa préoccupation constante de situer ses spectacles dans une zone des modalités modernes. La troupe «Eugen Ionescu» a fait très bonne impression en Roumanie toutes les fois qu'elle s'est présentée devant le public et dans les compétitions d'intérêt national auxquelles elle a participé, comme par exemple à Iaşi, à l'occasion des fêtes en l'honneur des 150 ans accomplis par le «Naţional» de cette ville, où elle nous donna un excellent **En attendant Godot** de Beckett; puis encore au Festival national «I.L. Caragiale» de l'automne 1990, à Bucarest. Récemment encore, le spectacle monté par Petru Vutcărău à Rîmnicu Vîlcea avec la pièce **Hé! braves gens!** de Saroyan a obtenu plusieurs prix d'interprétation au Festival du théâtre court d'Oradea, cette année. Vous-mêmes venez d'en tirer les conclusions qui s'imposent. Il est certain que si la troupe pouvait être financée de manière à lui permettre un plus long séjour en Roumanie, elle aurait tout à y gagner, car à mon avis, si elle a vraiment besoin de quelque chose, c'est de travailler effectivement avec des metteurs en scène roumains de première taille. Et je pense que ceci est possible. Je sais que des contrats sont en voie de réalisation avec Dan Micu, ici présent, et je pense que si ce séjour se fait, vous devrez en profiter au maximum. Mais ce qui est important, c'est que vous disposez d'un groupe de jeunes gens très doués, de grande valeur, que le travail ne rebute pas et qui ont prouvé leurs qualités compétitives. Il est certain qu'en travaillant avec nos metteurs en scène vous accroîtriez la valeur de vos spectacles et qu'à votre retour à Chişinău vous émerveilleriez sans doute votre public qui ne vous connaît encore que dans l'hypostase qui était la votre à l'heure de votre départ.

Dan MICU: Ce matin j'ai eu un nouvel entretien avec monsieur

Cordoneanu, directeur du théâtre «Eugen–Ionescu», et nous nous sommes souvenus tous deux que le théâtre se nomme «Eugen–Ionescu» et pas autrement. Ceci prouve que le monde est plus grand que nous ne le pensions, et qu'on aime Ionescu aussi sur une autre partie de ce globe. C'est justement une pièce de Ionescu que j'ai proposé de les aider à monter en un premier temps de notre collaboration; je voudrais surtout les aider, les conseiller, sans pour autant me mêler de leurs affaires intérieures. Ce que je leur ai proposé c'est une transfiguration à la manière de Caragiale de la pièce **Victimes du devoir.**

Dumitru SOLOMON: Monsieur Parhon a parlé du talent dont fait preuve cete troupe et de son caractère moderne. À mon avis, c'est là le résultat d'une très bonne école de théâtre. Le fait que ces jeunes se soient orientés vers un répertoire moderne, vers Beckett et Saroyan, qu'ils veulent monter Ionescu, témoigne aussi d'affinités de factures éminemment modernes. Il est vrai aussi qu'ils forment une troupe toute particulière, car aucun théâtre de Roumanie n'a eu jusqu'à présent un répertoire exclusivement moderne. C'est un grand risque qu'ils ont assumé et je pense que, jusqu'à maintenant, du moins, ils l'affrontent courageusement. Leur style est également un style moderne; pas seulement leur répertoire, pas seulement le fait d'être jeunes - je l'ai compris d'emblée en voyant la manière dont leurs spectacles étaient montés. Même le recital d'Elvira Platon l'a prouvé et ceci est une qualité qui ne se retrouve pas toujours chez nos troupes (je parle de celles d'ici, de Roumanie). Cependant, à mon avis, le soi-disant stage qu'ils devraient faire ici, en Roumanie, est bien trop court. Ils doivent avoir plus de contacts avec les meilleurs metteurs en scène, avec le public roumain, qui est un public avisé, et même avec leurs collègues, les acteurs. Mon avis est qu'il fut créer une osmose entre ce qui existe de bon chez eux et ce que nous avons de bon ici. Ils sont donc une sorte de véhicule entre les deux théâtres. Et il est bon que ce véhicule

circule, qu'il ne soit pas poussé sur une voie de garage. Cependant, je pense qu'ils devraient encore travailler en Roumanie; qu'ils devraient encore voir, être vus, que l'on écrive sur leur troupe, qu'ils soient connus comme une équipe cohérente qui donne sa personnalité à ce théâtre. À Rîmnicu Vîlcea, pour autant que je m'en sois rendu compte, il n'y a pas un climat favorable pour réaliser un théâtre de ce type. J'opterais, quant à moi, pour une formule itinérante de théâtre. Et il faudrait qu'ils travaillent aussi dans un théâtre de Bucarest. Le directeur du théâtre de Brăila m'a demandé si cette troupe ne voudrait pas travailler pour eux. Il est probable que d'autres directeurs le désirent également. Par conséquent, il me semble que la formule itinérante serait la plus appropriée à leur exercice théâtral.

Alice GEORGESCU: En ce qui me concerne, je n'ai pas vu le spectacle avec lequel la troupe «Eugen–Ionescu» a fait ses débuts en Roumanie. Je n'ai vu qu'**En attendant Godot**, mais j'ai eu d'excellents échos de ce premier spectacle. Je vous avoue en toute simplicité que j'ai d'abord cru qu'il s'agissait là d'une simple politesse ou d'un regard plus tendre pour nos frères d'au delà du Prut. Mais après avoir assisté à Oradea au spectacle **Hé! bonnes gens!** j'ai compris qu'il ne pouvait s'agir là de complaisance. Car j'ai assisté alors à un vrai spectacle de théâtre, avec de vrais acteurs qui jouaient un vrai théâtre et ceci est malheureusement quelque chose d'assez rare. Ce qui m'a surtout impressionnée c'est la manière dont ils réussissaient à créer un vrai théâtre avec très peu de moyens. Et en même temps avec un don de soi total. Passant par dessus ce que nous appellerions l'obstacle de la prononciation - vous m'excuserez si je vous apporte là cette petite critique; il s'agit de votre accent - passant donc par dessus le petit choc que cette déficience produisait au début, surtout qu'il s'agissait d'une pièce américaine, avec des noms dont la résonance devenait ainsi assez étrange, le spectateur était rapidement conquis par ce qui se passait sur la scène et oubliait, ne voyait plus que le fait qu'il

s'agissait là d'acteurs authentiques qui faisaient un théâtre authentique. Le contact avec le théâtre roumain ne peut que leur être bénéfique, de même que le contact avec eux ne saurait être que bénéfique pour le théâtre roumain. D'autre part il me semble naturel qu'à la fin de ce stage, plus ou moins long ou bref, selon les possibilités, ils retournent en Bessarabie, car c'est là, je pense que se trouve leur raison d'être. J'ai vu aussi d'autres théâtres de Bessarabie, et j'avoue en avoir été moins satisfaite. Je pense que l'existence de la troupe «Eugen-Ionescu» à Chişinău sera un fait positif et un ferment de renouvellement. Mais je pense qu'il leur est également nécessaire de faire un plus long séjour en Roumanie et de participer aussi à d'autres festivals car ils ont déjà remportés trois prix: Elvira Platon en a eu deux, et l'acteur Gheorghe Grîu le troisième. Nous leur en souhaitons bien d'autres.

Nicoleta TOIA: Je voudrais vous parler ici d'un phénomène plus ample. Il s'agit de la condition du théâtre d'expression roumaine en Bessarabie. C'est l'une des conditions les plus tristes que j'aie jamais rencontrée. Et c'est là quelque chose qu'on ne saurait négliger. Ce qu'a fait la troupe «Eugen-Ionescu», le fait de s'être arraché à un moment donné et au prix d'assez de sacrifices et de difficultés à son milieu naturel et d'être venu pour fonctionner (du moins sous son aspect spirituel, sinon matériel) dans un contexte plus ou moins normal, c'est, assurément, un acte d'héroïsme qui mérite notre estime. Mais, pour ceux qui sont demeurés là-bas, les choses sont bien plus compliquées. Et j'en parle maintenant en connaissance de cause, après en avoir discuté à Chişinău pendant trois mois. Les difficultés auxquelles je me suis heurtée là, je ne les avais encore jamais rencontrées. Et la période que je vécus là compte parmi les plus dures de mon existence, et ceci en dépit du fait que du point de vue spirituel, des liens affectifs avec les gens de là, ce fut peut-être une des plus belles. J'y étais allée après quelques entretiens qui s'étaient déroulés

en mars 1990, sachant qu'en janvier 1991 on espérait inaugurer une nouvelle salle de théâtre. Or, l'inauguration est loin de pouvoir avoir lieu cette année. Je fus alors mise en situation d'organiser un spectacle itinérant - dont on ne savait pas dix jours avant la première sur quelle scène il serait joué - que nous avons répété dans cinq salles environ, de ci de là, auxquelles il fallait ajuster le décor, décor qu'il fallait adapter aussi pour un porche ou une place publique, parce qu'on ignorait tout du lieu où l'on allait se produire, mais ceci, secondée d'acteurs qui eurent un courage civique et professionnel digne de toute estime. Des acteurs qui, les uns, depuis la suppression du théâtre «Eminescu» (ex.–Pouchkine) n'étaient plus montés sur les planches depuis sept ans, et qui, à l'époque avaient joué dans la tradition d'un académisme post-stanislavskien, celui dans lequel à peu près tous les théâtres soviétiques s'étaient plus ou moins noyés, même à Moscou (moi-même avais vu un spectacle monté par Efremos, **La Mouette**, à l'occasion du centenaire Stanislavski, et on avait envie de hurler tant il paraissait suffoquer, noyé dans l'esprit conservateur et l'académisme.).

Or, cette tare n'avait pas épargné les théâtres d'expression roumaine de Chişinău. Il n'est pas jusqu'au célèbre théâtre non-conformiste qui a causé de grands déboires à l'actuel ministre de la culture, Ion Ungureanu – il s'agit du théâtre «Luceafărul», qui ne soit qu'un théâtre des plus conservateurs et étouffé par cet esprit conservateur, ce qui explique d'ailleurs que cette troupe, actuellement le théâtre «Eugen–Ionescu», s'en soit détaché. C'est ainsi, du moins, que je comprends la situation en Bessarabie.

Comme les acteurs du théâtre «Eminescu» n'avaient pas de scène où se produire, ils ont entrepris une tournée en Roumanie. J'ai eu la joie de constater qu'ils furent très chaleureusement reçus par le public, dont j'ai suivi de près les réactions, pour l'inédit de l'expérience. L'idiosyncrasie dont témoignent en général nos intellectuels à l'égard

pratiquée pendant le festival initié par Ceauşescu, «Chant à la Roumanie». Mais, en Bessarabie, une artiste telle que Sofia Vicoveanca fait fureur. Ce qui veut dire que les Bessarabiens découvrent les virtualités très fortes et chargées de significations du folklore roumain authentique, car le folklore roumain a été lui aussi perverti dans cette région et peu à peu contaminé par le folklore russe. C'est ce que j'avais découvert, et c'est pourquoi j'ai prié Sofia Vicoveanca de faire le commentaire musical de ce spectacle, ce qui a eu pour résultat de le faire progresser de trois classes au moins.

Lorsque j'étais encore étudiante j'ai vu un film de Cacoyannis avec Irene Papas: **Electre**. C'était la première fois qu'une tragédie grecque, présentée dans un cadre réaliste, avait toute une illustration musicale faite par Maria Tănase, par ses lamentations. Pasolini en a usé de même. Donc, les Italiens peuvent découvrir les valeurs fantastiques du folklore authentique roumain et sa veine tragique, profonde, mais lorsque c'est Sofia Vicoveanca (qui ne le cède en rien du point de vue de son art à Maria Tănase) qui commente musicalement un spectacle, nous ne l'aimons pas! Je ne plaide pas ici pour une attitude de bienveillance, il s'agit de juger cette évolution, et ce processus de transformation du théâtre de Bessarabie par rapport aux conditions qui sont les leurs.

Le fait que les acteurs du théâtre «Eugen–Ionescu» ont assumé tous les risques, qu'ils ont affronté ces difficultés confirme, en fait la règle et nous révèle combien il est difficile d'y survivre et d'y acquérir une personnalité de théâtre d'expression roumaine. De plus, leur équipe est formée de personnes provenant du théâtre de Moscou, de Tbilissi ou de Chişinău - ce qui signifie que leur noyau de formation non plus n'est pas très pur. En dernière instance c'est toujours l'école «Sciukine», qu'ils ont achevée à Moscou, qui est la meilleure. Toutes ces difficultés très grandes rendent encore plus précieux et digne de louanges leur

choses devraient se diriger sur la ligne d'une connaissance plus profonde de la situation; qu'elles tendent à les débarrasser de leurs habitudes et des clichés à l'égard du théâtre plus ou moins moderne, de permettre un regard plus appliqué à la situation de là-bas.

Serafim SAKA: Écoutons aussi quelques impressions recueillies par les acteurs qui ont séjourné ici, en Roumanie, ce qu'ils pensent de l'intégration du théâtre «Eugen–Ionescu» dans le phénomène du théâtre roumain.

Petru VUTCĂRĂU: J'ai une grande prière à adresser aux critiques roumains, valable même en ce qui concerne mon spectacle. Je voudrais les prier, toutes les fois qu'ils assisteront à un spectacle et se prononceront sur ce qu'il ont vu, qu'il nous traitent avec le plus grand sérieux, en professionnels, comme ils le feraient pour nos collègues de Roumanie. Qu'ils oublient que nous sommes frères, que nous venons de Bessarabie, que nous n'avons pas eu la possibilité de connaître le théâtre roumain pendant de longues années, qu'ils oublient que nous avons été formés à l'école de Moscou, qu'ils se réfèrent strictement à ce qui se passe sur la scène, qu'ils se rapportent au moment artistique et qu'ils n'en parlent qu'à bon escient. Car ce n'est qu'une critique de ce genre qui pourrait nous aider à comprendre ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas réaliser, que nous pourrons mieux juger nos forces et voir en quelle mesure il nous sera possible d'entrer en concordance avec un théâtre roumain sérieux. Nous sommes très heureux de ce que Monsieur Usturoi, le directeur général de la «Valeologie» ait compris et accepté la nécessité de notre séjour en Roumanie pour encore une saison théâtrale, qu'il ait compris que ce séjour nous est absolument nécessaire parce que notre troupe n'a pas encore réussi à réaliser tous les plans qu'elle s'est proposés à sa venue en Roumanie. Nous avons d'ailleurs bon espoir d'être aidés aussi par des collègues de Roumanie.

Nous désirons collaborer aussi étroitement que possible avec des

gens de théâtre de Roumanie. Nous sommes reconnaissants à monsieur Dan Micu d'avoir accepté cette collaboration - il est le premier metteur en scène à vouloir collaborer, de manière concrète, avec nous - mais nous aurions voulu avoir dans notre troupe aussi des scénographes, des créateurs de costumes, des compositeurs et même des acteurs de Roumanie qui évoluent dans le cadre du même spectacle que nous. Cependant, nous demeurerons un théâtre de Chişinău parce que, quels que soient nos efforts en ce sens, nous ne deviendrons jamais des Bucarestois. Nos racines sont plantées en Bessarabie. En dépit de nos désirs, nous ne convaincrons personne que nous sommes plus Roumains que les Roumains et, je pense qu'il n'en est même pas besoin. Le seul critère d'appréciation, pour l'acteur aussi bien que pour le metteur en scène, demeure la scène même. C'est là que se livre la grande, la belle bataille. Nous avons un public qui nous attend en Bessarabie, nous recevons de nombreux coups de téléphone de Chişinău, on nous demande quand nous viendrons, ce que nous ferons. Le spectateur bessarabien s'intéresse à nous, attend de nous voir rentrer avec de beaux résultats et nous ne voudrions pas le décevoir. Il attend un théâtre roumain de qualité en Bessarabie. Nous voulons y retourner avec un niveau artistique élevé, aussi bien de la parole que de la pensée.

Dumitru Radu POPESCU: Je pense que la discussion doit prendre pour point de départ le théâtre «Eugen–Ionescu» et continuer dans le sens de la situation d'ensemble du théâtre de Bessarabie. Si nous nous arrêtons à ce seul théâtre, ce ne sera ni en faveur du théâtre en général et ni en faveur de celui de Bessarabie. J'ai écouté les opinions de beaucoup de personnes, car je ne connais pas par moi-même la situation du théâtre en Bessarabie, je n'ai entendu que les témoignages des autres et de temps à autre un récital de poésie ou une brève petite pièce. Il me semble cependant que des choses extrêmement dramatiques ont été dites ici sur le sort du théâtre de

Bessarabie en général. Si nous n'en tenons pas compte, notre discussion est inutile. Le théâtre, très particulièrement est un art de contexte et si nous ne tenons pas compte de tous les facteurs de ce contexte, nous risquons d'échouer. C'est une chose que de faire du théâtre en Bessarabie et c'en est une autre que d'en faire à Moscou ou à Bucarest. La troupe d'ici a étudié à Moscou. Elle a appris à faire un très bon théâtre: il faut rendre à Moscou ce qui est à Moscou – un théâtre extrêmement intéressant, avec des spectacles remarquables.

D'autre part, cette équipe est venue ici, chez nous, en un moment où notre théâtre est mort. La valeur actuelle du théâtre roumain n'est pas la valeur réelle du théâtre roumain. Nous avons eu des spectacles extraordinaires en Roumanie, d'Oradea à Iaşi et à Galaţi, mis en scène par des professionnels remarquables, qui n'ont plus rien monté de nouveau ces derniers temps. C'est pourquoi je pense qu'elle n'a pas choisi la meilleure conjoncture pour apprendre chez nous le théâtre. Mais c'est en apprenant que les théâtres progressent peu à peu et je pense que les meilleurs spectacles seront certainement mis en scène par des réalisateurs d'ici qui connaissent mieux le contexte et savent tout aussi bien que d'autres ce qui se passe dans le monde actuel, dans le théâtre mondial. Nous ne sommes pas des provinciaux, loin de là!

Quelle est la question que, selon moi, et à partir de la situation du théâtre en Bessarabie, la «Valeologie» doit se poser: peut-être qu'elle devrait comme elle l'a fait cet été organiser des cours, si tant est que le Ministère de la Culture de la République de Moldavie ne peut le faire, des cours pour tous les gens de théâtre de Bessarabie. Je vais vous donner quelques exemples. J'ai vu maintenant, au Festival de Bacău, quelques acteurs de Chişinău. Et j'ai constaté quelque chose d'excellent. Ils voulaient se confronter avec le texte roumain - ce qui est extraordinaire. Ils sont venus avec Nichita Stănescu, avec Bacovia, avec Eminescu (options moins fréquentes chez les Roumains de chez

nous qui, en général, préfèrent jouer n'importe quelle comédie française de quatre sous, qui ne vaut absolument rien). J'ai applaudi à cette initiative remarquable. Que leur manquait-il encore? Il leur manquait un certain approfondissement des choses qu'ils récitaient. Il y avait là un acteur qui a récité beaucoup de textes de Bacovia; j'ai apprécié son initiative extraordinaire – venir dans la ville même de Bacovia avec un récital de sa poésie!... N'empêche que, depuis le décor, qui était franchement anti-bacovien, et jusqu'à son propre costume – cet acteur se présentait comme une sorte de Russe allant jusqu'à l'idée d'un clown beckettien. Il n'y avait rien dans son récital qui fut d'essence bacovienne; rien qui fut Bacovia! Certes, ces choses-là comptent peu, on peut jouer contre l'auteur; n'y a-t-il pas eu de remarquables spectacles anti-Brecht? et récemment nous avons vu à la TV un anti-Molière – un Tartuffe conçu, semblait-il, par Ibsen. Fort bien, une nouvelle proposition, sans aucun rapport avec Molière, mais qu'on acceptait pas moins. Pourquoi pas? Moi, j'accepte tout ce qui est bien fait. Mais lui, le pauvre, n'avait pas compris qui était Bacovia, personne ne lui avait jamais rien dit... Et c'est de cela que je voudrais partir: il est impossible d'aboutir à cette résurrection nationale que le théâtre roumain doit connaître en Bessarabie sans apprendre à connaître les grandes valeurs de notre culture. À ce que tous les acteurs de Bessarabie apprennent qui est Bacovia, qui Blaga et Arghezi, qui les grands auteurs de l'entre-deux-guerres – voici un thème pour les cours de cet été...

J'ai entendu quelqu'un d'autre récitant Nichita Stănescu bien mieux, mais en appuyant parfois sur certains mots dont il pensait que c'étaient des mots émotionnels. Non, Nichita ne fait pas une poésie de l'émotion exprimée par une parole, ne psychologise pas certains mots. Sa force est ailleurs. Mais le récital n'en était pas moins dans l'esprit de Nichita. J'en reviens à cette idée de renforcer le théâtre de Bessarabie et j'y vois, implicitement, un nouvel apprentissage de la langue roumaine.

J'ai encore observé quelque chose d'extraordinaire au festival de Bacău: la gestuelle s'opposait à la langue qu'ils parlaient. Le mouvement sur la scène de certains acteurs qui récitaient était un mouvement slave. Ils souffraient dans la langue slave et parlaient le roumain – contradiction qui n'est peut-être pas remarquée habituellement, mais qui n'en demeure pas moins perceptible au spectateur roumain. Il faut réapprendre que le geste doit se superposer à la parole, ce qui n'est pas le cas en ce moment où le geste dit une chose et la parole une autre, ce qui est terrible.

Je voudrais aussi dire deux mots sur la pièce que j'ai vue jouer: **En attendant Godot.** Qu'est-ce qui m'a plu? Eh bien, jai aimé que l'attente de Godot n'était pas tragique, n'était pas une crispation. Ce jeu de l'attente, d'imitation d'une pantomime, c'était quelque chose d'original, de bon que la troupe nous offrait. Mais les bonnes parties aussi réclament leurs créances: lorsqu'ils s'emparent d'une scène «à succès», ils ne la lâchent plus. S'ils voient qu'une séquence a du succès, ils la continuent, ce qui signifie que leur esprit est encore un esprit d'étudiant. Les acteurs ont besoin des rigueurs de metteurs en scène qui soient leur miroir impartial et qui les embellissent en leur donnant plus de force. Une séquence admirable, celle où ils se vêtent et se dévêtent sur la scène, est trop longue. C'eût étè bon si le metteur en scène en eût découpé seulement les trois minutes extraordinaires qui auraient créé la force du spectacle. On ne peut faire de théâtre sans mise en scène. Je pense donc qu'à l'heure actuelle le théâtre bessarabien a besoin d'apprendre à connaître notre culture et de collaborer plus étroitement avec les metteurs en scène roumains.

Valeriu SIMION: Je suis marionnettiste au théâtre «Ţăndărică». Nous sommes allés l'année passée à Chişinău où nous avons donné plusieurs spectacles, et plus particulièrement **Beau-Valllant né d'une larme** d'après Mihai Eminescu. Nous y avons fait la connaissance de nombreux gens d'art, écrivains et peintres, et aussi celle de monsieur le

ministre Ion Ungureanu, qui a tellement contribué à cette transfusion réciproque de pensées, sentiments, formules, moyens d'expression entre notre théâtre et le leur. Ils furent des hôtes merveilleux et, bien que notre séjour n'eût duré qu'une semaine, ce fut une période très chargée et nous avons pu constater que les choses y sont bien compliquées en ce qui concerne les intentions et les pensées. Il faudrait une connaissance solide des réalités d'ici et de là. De loin, les choses se présentent différemment, nous avons une autre optique, eux, ils ont la leur, des signes d'interrogation se posent. Nous fûmes les hôtes d'une commune roumaine non loin de Chişinău, et comme peu de temps s'était écoulé depuis la Révolution de décembre 1989, les gens venaient nous voir, avec leurs grands-parents, leurs oncles, chargés de petites corbeilles pleines de galettes toutes chaudes pour les Roumains. Mais ce geste, si beau et si pur, se doublait d'une question. La question que pose le paysan pur qui ne se lance pas facilement parce qu'il a trop souffert au cours de l'histoire: «Dites-vous, s'il vous plaît, que sont venus chercher nos frères d'au delà du Prut: notre âme pure ou notre terre si riche?» Je leur ai répondu que nous les considérions des frères et qu'il ne s'agissait pas d'un désir de possession; mais la réalité historique est si compliquée, nous avons été séparés pendant tant d'années...

Quelles sont les intentions du théâtre «Ţăndărică»? Nous avons présentement chez nous deux jeunes de Chişinău qui sont venus apprendre notre art: Angela et Valentin Josan. Ils veulent présenter des spectacles de marionnettes et nous les aidons de tout notre cœur. Ils rentrent chez eux avec un petit spectacle travaillé ici. Peut-être réussirons-nous à broder nous aussi quelque chose de beau sur ce canevas de contes pour enfants, qui seront les spectateurs de demain des théâtres de la belle Moldavie.

Alexandru CORDONEANU: Nous assistons à l'existence de deux États roumains indépendants: la Roumanie et la République de

Moldavie. Cest là une question qui sera posée à l'honneur ou au détriment des actuels dignitaires. Mais elle ne nous affecte pas, nous, qui vivons et existons dans le cadre d'une seule et même culture – la culture roumaine – et sommes les enfants d'une même langue. Nous venons de Chişinău brûlant de désir de nous intégrer dans la langue roumaine et dans ses perspectives théâtrales. Nous avons cherché cette langue pendant longtemps, dans des livres roumains provenant de Moscou, de partout, mais pas de Chişinău ... Le roumain passait par-dessus l'espace bessarabien et ne voulait pas s'y arrêter... Cette intégration dans la langue roumaine se fera très difficilement, par une lutte menée contre les pseudovaleurs imposées en Bessarabie et selon un axe des valeurs existant dans le Pays, selon laquelle sont jugées les œuvres littéraires, de théâtre, l'œuvre de la vie de chaque homme. Nous vivons dans une ère des transformations et nous ne savons pas comment nous en sortirons; sur le bouclier ou sous le bouclier. Nous sommes venus en Roumanie pour rentrer ensuite à Chişinău plus forts, plus animés. Nous avons été bien secourus. À Rîmnicu Vîlcea le support matériel ne nous a jamais fait défaut, aussi bien de la part des gens simples que de la part des dignitaires ou du Ministère de la Culture; nous avons joui également du soutien et de la compréhension de la critique théâtrale. Ce que nous avons présenté n'est que le début d'une démarche. Nous désirons bien davantage: élever la croix, là, à Chişinău, où la situation culturelle a été minée de manière satanique, et profondément, où la colonisation s'est faite massivement, si bien qu'aucune ville de Bessarabie n'est plus en droit de se dire purement roumaine. Et la culture, dans son sens moderne, ne peut être pratiquée et soutenue que dans les grandes villes.

Dumitru Radu POPESCU: Je vois ce théâtre comme une station-pilote; c'est ici qu'on devrait répéter tout ce que le théâtre devrait faire, plus tard, à Chişinău; c'est ici qu'il faut réaliser la culturalisation des acteurs, qu'ils devraient apprendre le roumain et la

culture roumaine; car brûler les étapes comme il arrive toujours dans la culture roumaine n'est pas toujours à son profit. Il est bon de passer directement à Beckett et à Ionescu – mais ils ne sont plus à l'heure actuelle les sommets de la dramaturgie moderne mondiale. Ils constituèrent une étape. Il est heureux qu'ils aient senti qu'ils ne pouvaient plus se cantonner dans leur traditionnalisme légèrement idyllique. Qu'ils avaient besoin d'un air plus fort. Mais il est bon qu'ils apprennent l'art du théâtre dans sa totalité. Le théâtre est total et a bien des manières d'exister. Donc, une station-pilote, avec des pièces importantes, où l'on discute de choses essentielles sur la culture roumaine, pour que, plus tard, ce théâtre puisse devenir un modèle pour le théâtre de Bessarabie.

Ioan ADAM: Nous avons des devoirs à remplir à l'égard des Bessarabiens. Nous ne devons pas seulement leur réclamer de faire ceci ou cela. Bien sûr, il faut se montrer exigents, car la critique théâtrale roumaine ne suppose pas l'obligativité philantropique de l'éloge. Mais en même temps, nous devons déchiffrer dans ces débuts, dans ces vertus en herbe le talent susceptible d'un développement spectaculaire, le potentiel qui peut s'exprimer à l'avenir par un cisèlement attentif: Nous avons des devoirs envers les Bessarabiens et même envers les Roumains de chez nous, car nous n'avons pas, par exemple, un dictionnaire de termes théâtraux. Nous avons besoin d'instruments d'information; pour un acteur bessarabien il est important de savoir qui a été Frosa Sarandi (parce qu'elle fut la partenaire de Caragiale), mais il doit aussi savoir qui fut Emil Botta, notre contemporain.

Georgeta ADAM: Nous ne devons pas analyser le théâtre «Eugen-Ionescu» comme étant un phénomène détaché du théâtre de Bessarabie et de toute la culture d'au-delà du Prut. Sans aucun doute, ce puissant courant, cette aspiration des Bessarabiens, donneront leurs fruits dans 10 à 15 ans. Maintenant, naturellement, il est trop tôt

pour parler de résultats particuliers. Peut-être le Ministère de la Culture de Roumanie devrait-il créer un département nommé la Culture pour la Bessarabie.

Petre VUTCĂRĂU. Je voudrais que la collaboration entre le théâtre «Eugen–Ionescu» et le metteur en scène Dan Micu découle naturellement et organiquement, pour que tous y trouvions notre profit. Mais la partie matérielle n'en est pas moins importante; notre théâtre est maintenant un théâtre ambulant, qui porte ses bagages sur son dos, et qui ne peut se permettre de faire des décors et des costumes. Nous avons négligé de poser cette question, mais elle s'impose maintenant: puisque la «Valeologia» a un théâtre, je voudrais savoir si elle en a véritablement un; si elle en a un, qu'elle l'ait tel que le réclament les paramètres de cette institution, et qu'elle instaure le définitif, renonçant au provisorat; si elle n'en a pas, qu'elle le dise, qu'elle dise qu'elle ne peut faire face à la situation, afin que nous nous mettions à la recherche d'autres solutions.

Georgeta ADAM: Il est bien connu qu'une troupe de théâtre joue autrement chez elle et autrement quand elle est en tournée; le décor n'est plus le même, l'espace scénique n'est plus le même. Nous avons besoin d'une maison, d'un espace approprié aux exigences du théâtre «Eugen–Ionescu» quand nous rentrerons à Chişinău.

Dan MICU: Je me trouvais, il y a quelques années, au Festival d'Avignon, en France, nous y formions une troupe roumaine, partiellement patronnée par la Bibliothèque Française de Bucarest, tolérée par l'ex-Conseil de la Culture et considérée sans doute avec méfiance par le service français de contre-espionnage. Mais nous, nous faisions du théâtre, un spectacle écrit par Romulus Vulpescu, intitulé **Les Aigles rampent,** sur le destin et l'art de Victor Hugo. Nous avons remporté un grand prix à Avignon et notre présence là ne s'est pas avérée trop mauvaise. Nous y avons asssisté à un spectacle extraordinaire de Kantor, **Qu'ils crèvent, les artistes,** monté par la

troupe de Kantor quelque part dans un pays de l'Amérique du Sud, je ne sais plus dans lequel; ils étaient venus à ce festival. La troupe de Kantor n'avait plus vu (sinon, peut-être, clandestinement et individuellement) la Pologne depuis une douzaine d'années, mais les acteurs ne le reniaient pas et en étaient demeurés les citoyens. Ils répétaient où ils le pouvaient, financés par certains forums intéressés à ce que la Pologne se libère et à ce qu'elle existe en pleine liberté. Et la Pologne y est arrivée. Si l'on trouve intérêt à ce qu'un théâtre talentueux, de valeur et de langue roumaine existe, quelque soit l'espace où il se trouve transitoirement - alors les gens honnêtes, intéressés à son existence donneront aussi de l'argent. Car quant à moi, je désirerais que ce ne soit pas un, disons, un avion vendu qui permette de financer une troupe de théâtre, mais, inversement, qu'un spectacle de théâtre permette d'acheter un avion.

Propos recueillis par **Georgeta ADAM**

Une existence consacrée à l'art

... Le soir du 26 décembre 1991. Deuxième jour de Noël. Le canal 1 de la TV roumaine diffuse un élégant programme de danses. Je tressaille, bien que ma première jeunesse soit passée. C'est autre chose, et pourtant... Au début, je m'interroge, je ne sais ce que c'est. N'importe, ce que je vois fait résonner des cordes profondes dans ma mémoire. J'y suis. J'assiste à un spectacle du même calibre que ceux signés au cours des années '60-'70 par feu Alexandru Bocăneţ ou par Valeriu Lazarov. Après tant d'années, la qualité, le bon goût, le professionnalisme élevé d'un certain genre de spectacle, tout ce qui définit une école, s'impose à nouveau. Dans l'évolution des danseurs je tente de deviner le styliste, le cerveau, le réalisateur. Je n'y reussis pas. Le générique m'y a aidé: c'est Constantin Duţu - Oui! Il y a longtemps depuis qu'il n'a plus signé à la TV bien qu'il ait été dans le passé un collaborateur de cette institution, un réalisateur d'émissions aux côtés des deux maîtres cités plus haut. «C'est la mémoire avec laquelle nous oublions», me dit-il malicieusement. Donc, de nouveau, Constantin Duţu. C'est bien!

Constantin Duţu est un nom plein de résonances dans la vie artistique internationale. Les Roumains n'ont appris des détails sur sa carrière internationale, par l'intermédiaire des mass-media, qu'au cours de ces deux dernières années à peine.

Son talent, digne d'envie, fut récompensé, en été passé, par un trophée splendide, en or et argent massif, accompagné d'un message gravé, aussi bref et simple que chargé de significations: À M. Constantin Duţu pour sa contribution au spectacle international. L'événement, dont il me fit part lui-même, me réjouit tout en m'intrigant. Que se cachait-il derrière cette phrase innocente? Donc..

- Maître Duţu, un Roumain a reçu l'année passée, en votre personne, un prix italien très convoité du monde artistique. Pourquoi?

- Il s'agit du *Ponte d'Oro.* Ce trophée symbolise la noblesse des

rapports que l'art crée entre les hommes, entre les peuples. Que voulez-vous savoir: pourquoi je l'ai reçu ou pourquoi il est convoité?

- L'un et l'autre.

- Ce prix a une tradition de plus de trente ans. Je pense ne pas me tromper: Il a une valeur énorme dans le monde. C'est une sorte d'«Oscar» que l'on n'attribue que pour des réalisations remarquables dans le domaine du spectacle de télévision. Je ne veux pas faire de comparaisons, mais, pourtant... Ce prix est accordé généralement aux personnalités artistiques italiennes. Peu nombreuses, très peu nombreuses: Franco Zeffirelli, Carlo Ponti, Ana Magnani, Silvia Koscina et... Constantin Duţu. Dans mon cas, en plus des réalisations artistiques, je pense qu'il a encore aussi une autre signification. Après 14 ans d'activité en Italie, j'ai été, en quelque sorte, adopté par l'art italien. En fait, moi aussi je considère l'Italie comme ma seconde patrie car c'est dans ce pays que j'ai vécu mon plein épanouissement artistique.

- C'est-à-dire?

- J'y ai lancé les grands shows de la série «Fantastico», «Buonna serra, Italia», «Loteria di cappo d'uno» ou «Studio uno». J'ai été pendant cinq ans le directeur artistique du Canal 5 de la TV italienne où j'ai collaboré avec beaucoup de réalisateurs connus. Aux festivals de San Remo, j'ai travaillé avec les corps de ballet célèbres d'Angleterre et d'Italie. L'honneur qui m'a été fait est, en vérité, exceptionnel, et signifie une reconnaissance des valeurs de la scène roumaine. Que vous dire de plus?

- Parlez-nous du soir où fut décerné l'«Oscar» italien pour la TV!

- Le soir où l'«Oscar» fut décerné? Voici un moment qu'on n'est pas près d'oublier. Les festivités se déroulèrent le 31 août 1991 à Frosinene, une station très pittoresque, à 30 kilomètres de Rome, où un grand festival a lieu annuellement. Lorsque j'en appris la nouvelle, je fus très ému, mais aussi profondément heureux. Mon bonheur était encore augmenté à l'idée que j'avais réussi à réaliser quelque chose pour mon pays. Je pense que l'on accorda une importance exceptionnelle à l'evénement, qui fut honoré par la présence de Messieurs Amleto Coronella et Lucio Âttanasio de la part du cabinet du président d'Italie,

du docteur Massimo Felici - avocat général de la République d'Italie, des maires des villes de Frosinene et de Rome, de gens d'art. Je fus ensuite invité au château Cormorano, une invitation venue de la part du Gouvernement italien et du grand industriel Enrico Facchini. Ce fut une heureuse occasion pour y présenter aussi un show auquel participa une équipe de l'ensemble de ballet de l'Opéra roumain de Bucarest, spectacle repris aussi par la TV. Quelle soirée mémorable! La TV italienne accorda aux festivités occasionnées par la remise du trophée Ponte d'Oro environ quatre minutes. Ce qui signifie beaucoup. Par comparaison, pensez que les Américains remettent trois «Oscars» en quatre minutes, vous le savez aussi bien que moi.

- Monsieur Duţu, vous comptez 56 ans; vous avez suivi les cours du célèbre lycée Sfîntul-Sava de Bucarest, puis avez pris une licence d'ingénieur métallurgiste à la Polytechnique de Bucarest. D'où vous est venue cette vocation artistique?

- Intéressante, votre question! En réalité, j'ai trois licences. Ma vocation artistique date des années d'adolescence. J'aimais la danse, le ballet. J'ai fait les premiers pas dans cet art guidé par les professeurs Florin Capsali et Mitiţă Dumitrescu. Je ne cesserai de rappeler que c'est en premier lieu à mes maîtres roumains que je dois tout ce que j'ai réalisé, puis à ceux sous lesquels je me suis perfectionné à Moscou, à l'Académie de chorégraphie. Je fus l'élève de Faidecev, un des grands ballerins russes. C'est lui qui m'a appris à danser à ce niveau qui m'a donné satisfaction. J'ai été récompensé de même que nos étoiles Eugen Mărcui et Eva Mocşoi, d'une médaille d'or dans le pays de la danse, l'ancienne Union Soviétique, pour l'interprétation d'une danse tsigane.

- En quelle année?

- En 1957, au Festival Mondial de la Jeunesse et des Étudiants. Ce fut un véritable coup de théâtre. J'étais le seul ballerin roumain qui exécutait trois pirouettes en l'air. Enfin... Puis, j'ai bénéficié de huit bourses de perfectionnement aux États-Unis, en France, en Angleterre, en Suède, en Hongrie...

- Quand vous êtes-vous lancé dans la chorégraphie?

- En 1961. J'ai fait les premiers pas à la TV roumaine aux côtés d'un

Lazarov, sur lequel on a, il est vrai, beaucoup écrit. Je ne pense pas pouvoir être accusé de manque de modestie si j'affirme m'être réalisé au moins autant que lui. Il ne s'agit pas là de ma propre appréciation; je laisse parler ici les reconnaissances internationales et les contrats pour les scènes et les institutions de culture les plus prestigieuses du monde. Je me vois obligé de rappeler sans cesse que c'est l'expérience accumulée en Roumanie qui constitue le fondement de mes succès, mais que c'est à l'étranger que j'ai connu gloire et consécration.

- Votre lancement à l'étranger fut-il l'effet d'un hasard?

- Oui, d'un hasard, effectivement... Je travaillais en Yougoslavie... Je rencontrai à Trieste Valeriu Lazarov qui me pria de remplacer un chorégraphe... C'est sur son initiative que je partis ensuite en Italie, où je devins très rapidement un des réalisateurs de programmes les plus connus. À l'époque les shows dansants n'étaient pas le fait de la TV. Mon succès fut dû à la formule originale que je proposais: allier la danse classique à la danse moderne, le tout fondé sur le rythme, la couleur, la fantaisie, et surtout, sur une grande rigueur. Ma carrière fut également marquée par ma rencontre avec Heather Parisi. C'était la soliste du ballet «Fantastico», mais encore loin du niveau qu'elle atteignit plus tard, dans les années '80. Sa collaboration me permit de sentir aussi l'importance de la relation entre le réalisateur et l'interprète. Quelque grande que soit une idée artistique, sa matérialisation dépend, en dernière instance, de la communication qui existe entre le metteur en scène et l'interprète. J'ai travaillé aussi dans le ballet classique, j'ai fait également des montages en un style commercial. On me le reproche parfois. Cependant, dans ma conception, le divertissement, en tant qu'art, n'est pas tant destiné à la consommation facile, qu'au besoin de donner un nouvel équilibre à l'homme moderne. Le divertissement peut être réalisé aussi sans faire de concessions au mauvais goût.

- Je vous proposerai de suivre un itinéraire en zigzag à travers les spectacles, les prix et les contrats, selon les caprices de la mémoire... Je me souviens des montages chorégraphiques que vous fîtes en Roumanie. «Bucarest, le cœur de notre pays» et le «Bucarest de jadis»,

tous deux avec l'ensemble «Perinitza».

- Hé! c'était il y a bien longtemps...

- Puis, au Théâtre satirique «Constantin Tănase» vous avez signé la chorégraphie des spectacles «À Mexico» et «La Sonate de la lune»...

- ... C'était l'époque des grands comiques...

- ... Enfin, je me souviens des films «Le Cercle», «L'Homme et la caméra», «Veronica» et «Le Nègre blanc», ces deux derniers destinés au grand public et très aimés des petits comme des grands...

- Hé, oui! Ces films connurent un succès auquel les scènes de danse n'ont pas peu contribué...

- Je rappellerais encore le ballet plus récent la «Nuit des nuits sans amour», monté à l'Opéra roumain de Cluj-Napoca sur un collage de musique de jazz...

- ... L'année 1986... Des mélodies célèbres... Cannon, Gerswhin, Ellington, Hodges, Basie... Une époque de professionnels, d'excellents danseurs...

- Mais à l'étranger?

- À partir de 1974, j'ai eu des contrats dans l'ancienne Union Soviétique, en France, aux États-Unis, en Hongrie. À Paris, au «Théâtre de la Ville», j'ai signé la chorégraphie de la *Rhapsodie bleue*, de *La fille mal gardée* et *Studies in blue*. À Pecs, en Hongrie, j'ai réalisé les spectacles «*Variations sur un thème d'amour*» et «*La Fête des cendres*». Je suis le premier chorégraphe roumain à avoir été invité à Hollywood par la directrice Caroline F. Rees pour monter deux films de télévision et un spectacle pour enfants à Disneyland. À Londres, au «Palladium», j'ai travaillé avec le Royal Shakespeare Ballet. J'ai encore été invité par les TV du Portugal et de la France.

- Petre Bodeuţ a eu un bon coup d'œil... L'année de vos débuts internationaux, il affirmait, en parlant de vous: «C'est un artiste amoureux de sa profession, il vit par elle et pour elle, sans cesse à la recherche du nouveau, bien informé sur toutes les questions de la danse contemporaine dans le monde.»

- Ce sont là des paroles flatteuses pour moi...

- Et les prix? Ne les évitez pas...

- Je ne les évite pas. Pour les films TV *Le Cercle* et *L'Homme et la*

caméra que vous avez cités, j'ai obtenu le **Prix de l'Eurovision** et, respectivement, le **Buste d'or** à Karlovy Vary. Puis, encore le grande prix du Festival de Montreux avec le spectacle **Faust et Faustine...**

- Monsieur Duţu, en 1990, vous avez remporté le Grand Trophée de la ville Amantea. C'était après votre retour au pays, dans la Roumanie post-communiste.

- Amantea est la ville italienne où se déroulèrent jadis, à un moment donné, les jeux sportifs de Grèce. J'y ai réalisé et sponsorisé le spectacle **La Roumanie salue l'Europe,** dans l'idée de faire connaître au monde entier la valeur de l'art roumain. Cette coupe superbe - le Grand Trophée - n'a plus été accordée par la ville d'Amantea depuis 25 ans. Ce fut un grand succès pour l'art roumain si nous tenons compte de la participation à ce festival, de tant de personnalités du monde entier. La coupe représente Fortuna, la déesse de la fortune, comme son nom l'indique. Ajoutez-y le Cheval d'or de Locci et le Prix de la ville de Giovanni di Gerace, pour le corps de ballet de l'Opéra roumain de Bucarest.

- Qui entrait dans la distribution de ce spectacle?

- Les ballerins Anne-Marie Vretos, Florentin Brînduşe, Dorin Axente, Simona Matei, Irina Paşca, Alma Munteanu, Rodica Fiastu, George Matei; les chanteuses Elena Cîrstea, Silvia Dumitrescu et Loredana Groza. Costin Nicolae, l'ancien directeur de l'Opéra, nous a beaucoup aidé. Sans son appui, nous n'aurions peut-être rien réalisé. En fait, nous voudrions partir en tournée avec ce spectacle qui pourrait changer de nom en fonction du continent où nous nous trouverions: «**La Roumanie salue l'Australie**» et **La Roumanie salue l'Amérique...**

- Vous croyez donc au succès international de l'art roumain...

- Bien sûr. Sous l'ancien régime, l'art roumain n'a guère pu s'affirmer à l'étranger. Mais nous pouvons maintenant offrir au monde des spectacles représentifs. Les théâtres - le National de Bucarest, celui de Craiova, les Marionnettistes du «Ţăndărică» etc. ont remporté de grands succès l'année passée. Dieu merci, nous ne manquons ni de talents, ni de personnes de valeur. Il nous faut simplement travailler et organiser le plus de tournées possibles.

- Avez-vous conçu quelque chose de nouveau aussi dans le

domaine du ballet?

- Évidemment. Mon intention est de fonder l'Académie du ballet contemporain.

- Permettez-moi une question que la curiosité me dicte: vous faites partie du comité de direction de l'agence Rosita d'Italie. Qui a maintenant un siège en Roumanie?

- ... Après en avoir ouvert en Australie, au Canada, aux États-Unis, en Argentine et en Malaisie. C'est une agence d'information, dont font encore partie Tony Ranieri et Enzo di Carlo. Elle a organisé des contacts importants et son nom se rattache à ceux de personnes bien connues telles que Amanda Lear, Paola Turci, Ivan Gratziani et autres. Nous proposons des concours internationaux tels que **La bella Italia et Miss Monde...**

- Votre maison est un véritable musée. Passions ou prévoyance?

- À la différence de beaucoup d'autres, moi, j'ai ramené en Roumanie des œuvres d'art. Si j'avais été intéressé par le gain, je les aurais vendues. Mais tout ce que j'ai pu réunir grâce à mon travail demeurera dans mon pays et sera légué à un des musées d'art de Roumanie. Tenez, regardez là, une œuvre que peu de personnes connaissent: cette statuette en bois, c'est un Brâncuşi.

Elle a été sculptée en 1957, peu avant sa mort.

- Cher maître Constantin Duţu, pour conclure maintenant notre entretien, quels sont vos projets pour l'année à venir?

- Je prépare un grand show pour la télévision roumaine avec l'ensemble du «Studio '91», je me prépare à affronter le Festival de San Remo '92, j'organise une tournée en Israël et en Egypte, puis de nouveau des spectacles estivals en Italie, ensuite... nous verrons.

- Bonne chance!

Propos recueillis par **Emanuel BOBIC**

L'affiche polonaise

Ouverte dans le cadre des échanges culturels roumano-polonais, dans la Galerie du Théâtre National, de l'Office pour la Documentation et les Expositions d'Art, l'exposition **l'Affiche polonaise - 100 ans de création** nous met en contact avec l'un des domaines où l'art polonais s'est fait remarquer par des contributions originales et même par une attitude différente à l'égard des buts que ce genre d'œuvre vise. Ce n'est pas un hasard, assurément, si le domaine de l'affiche, en tant que synthèse entre le fait extra-esthétique et l'élaboration artistique, entre le contenu qui ne devait pas être seulement communiqué mais aussi imposé à l'attention - et la forme la plus appropriée pour l'imposer, soit devenue, pour les artistes polonais, le terrain d'expériences tellement intéressantes.

L'originalité de cette école nationale qui a, au delà de sa diversité stylistique inhérente, une unité d'orientation, se fonde sur l'appel à l'imaginaire, sur l'implication du spectateur dans la trame d'une réalité mystérieuse, riche en significations qui s'ouvrent derrière l'énoncé immédiat. De telles modalités diffèrent, en grande mesure, des règles spécifiques du genre, du choc optique, de la clarté informationnelle, de la simplification et de la codification visuelle maximale du message destiné à une réception instantanée, enfin de la répétition de l'image (par sérialisation et multiplication) comme modalité de la fixer dans la conscience des spectateurs involontaires. Nous pourrions affirmer que l'affiche artistique polonaise ne s'adresse pas (sinon par l'effet de sa diffusion urbaine) à ce spectateur indifférent, mais bien à un spectateur qui poursuit non pas tant l'information brute que le complexe d'informations culturelles impliquée dans la formule stylistique. La technique de la fixation du message est plutôt une technique de la persuassion. Ou des associations inédites, inquiétantes. Les images implantent dans le subconscient un noyau significatif qui active une série de rapports complexes, de réactions émotives menant vers l'option et le désir. Qui permet aussi de démarrer vers les zones de l'esthétique pure, vers cette pureté des «mots de la tribu», par laquelle Mallarmé définissait l'artistique, et qui définit également l'affiche créée en Pologne, surtout dans la seconde moitié du XXe siècle lorsque, comme dans tout l'art est-européen il se libérait de l'oppression d'une servitude dogmatique politique et sociale, celle de l'esthétique dirigée, son art se formulant comme une forme de liberté, comme la forme par excellence de la liberté. La pression de la fonction commerciale manquant dans une économie dépourvue de concurrence, le genre se développa dans une zone d'autonomie culturelle qui contribua sans nul

doute à son caractère élevé et esthétisant.

L'exposition offre une perspective historique du phénomène, réunissant une collection d'œuvres qui appartiennent à des auteurs d'affiches célèbres des années '70-90 (Sadowski, Stasys, Masluszczak, Staniszewski, Marszalek, Kawalerowics, Majewski, Czerniawski, Lustyk, Mlodozeniec, Waluski, Starowieski, Swiwezy) et un montage d'affiches de la fin du siècle passé et des années 1920-1930, d'effervescence avant-gardiste.

Dès ses débuts, l'affiche est conditionnée, comme tout l'art polonais, par son histoire, qui entretien et exalte l'esprit national. En plus de son ouverture vers la modernité dont l'esprit internationaliste - antinationaliste par les valeurs universelles proposées - est assez mal reçu dans les milieux culturels traditionnalistes, cette urgence du politique, de la libération nationale fournit un contenu pressant aux premières affiches et prête son timbre spécifique à l'œuvre d'artistes tels qu'Antonic Romanovicz, Stanislaw Ligon, Jerzy Guelbard. D'autre part, une source d'inspiration importante de l'affiche est le monde du spectacle, du spectacle allant du théâtre raffiné au cirque, au théâtre de variété et aux fêtes populaires. Ce rapport entretient l'autre caractéristique du genre, sa disponibilité, sa liberté d'improvisation, son exubérance formelle, son attention à l'égard du contenu culturel, la convergence entre les divers genres artistiques - qui assureront son charme à l'affiche polonaise.

Au début du XXe siècle, les influences de la pensée moderne purement plastique ou se rapportant au rôle social de l'esthetique se font ressentir. Des sociétés et des groupes se forment qui prônent l'esprit moderne. En 1901, la Société Polonaise d'Arts Appliqués est fondée qui groupe des artistes tels que Franciczek Maczynski, Karol Frycz, Kazimierz Sichulski, losef Czaikowski - sous le signe d'une esthétique appliquée de type ruskinien, énoncée dans les textes-programmes du poète Ciprian Norwid. Décisif fut le rôle du groupe Blok (fondé en 1924 par W. Strzeminski et J. Kobro), et, en général, du mouvement des formistes, dont les représentants principaux, Leon Chwistek, Z. Pronaszko, I. Czyzewski, S. Witkiewicz, Katarina Kobro, illustrent, par leurs œuvres théoriques et artistiques les deux grandes directions: l'engagement social de type constructiviste et l'esthétique puriste, renouvelant cependant, radicalement, le langage artistique. La revue Forma Præsens met en circulation des idées et des images de l'avant-garde. Tadeusz Kullisiewicz fonde l'association des graphistes - Ryt. L'affiche reflète cet état avant-gardiste. Les formistes Tytus Czyzewki, S. Witkiewicz attaquent aussi ce genre. Les affichistes de l'époque, A. Waiword, M. Borman, Borianowski, J. Knothe, T. Treprowski, A. Bowbeski, J. Mucharky, A. Stzypinski, illustrent le programme complexe dominé d'éléments cubistes, futuristes,

expressionnistes ou constructivistes - et syntétisé par les formistes. En 1930 sont fondés les Ateliers graphiques (RUH) et les ateliers de la poste et des télécommunications (PAT); l'affiche publicitaire prend son essor, représenté par Tadeusz Gronowski et autres. C'est un climat prospère et ouvert, généreux pour la production artistique.

Les années de la guerre puis de la domination soviétique ont de nouveau orienté l'affiche, - de même que tout l'art - vers le contenu politique. D'autant plus spectaculaire est l'école de l'affiche dans les années '60-'70, qui apporte une des contributions les plus fascinantes à l'histoire du modernisme d'après-guerre dans l'Est de l'Europe. Dans la plupart des pays est-européens, le surréalisme fut un des courants qui, se servant des vertus techniques de l'académisme cultivé par le réalisme socialiste, libéra l'art des pays soumis à cette philosophie étroitement matérialiste qui engendrait une esthétique sommaire, le débarrassant du programme politique, de l'obligation d'illustrer une réalité banale, héroïsante et l'ouvrant à l'imaginaire. En Pologne, cet état est cultivé avec intensité. Le rêve, le théâtre, la fiction, sont réceptionnés comme autant d'états privilégiés, où le mystère, le miracle, la nostalgie, l'intimité, l'humain dans toute sa densité, peuvent se réfugier et s'exprimer. Les arts qui pratiquent cet imaginaire éclectique et fécond à la fois, révèlent et dissimulent. Ils utilisent le langage d'une liberté d'initiés, mais non moins capable d'attirer un public non préparé, l'amenant à la réflexion et à la rêverie. «Aujourd'hui, écrit Josef Szaina, le metteur en scène de spectacles d'avant-garde du Théâtre de Varsovie, dans les années '70, la poésie est une image. Cela exclut la tautologie et laisse la faculté d'une supposition, d'une opposition individuelle.» («La Pologne», mars, 1972).

C'est d'ici que découle cette autorité du surréalisme, sa large ouverture vers le subconscient collectif, avec ses structures mythiques latentes existantes derrière les gestes qui forment la trame du quotidien, et vers la psychologie individuelle, avec ses nuances subjectives infinies, restituant à l'être, au personnage, toute sa richesse, réduite aux schématismes d'un social discipliné par des lectures statistiques. D'autre part, le surréalisme intègre la lecture insolite des faits, en dilatant l'aura des significations, et des affichistes tels que Starowski, Stasys ou Walkuski sont les représentants de cette direction.

L'expressionnisme, dans un registre dramatique ou ludique, marque une autre zone, où la réalité de l'être humain était relevée par l'intermédiaire du monde ou revenait sans cesse vers l'univers second de la culture. Le théâtre, le film, la peinture et la sculpture polonais des dernières quarante années explorèrent souvent ce double filon, et l'affiche en offre, à son tour, une démonstration convaincante. Les œuvres de Sadowski, Marszalek, Kawalerowicz, Czerniawski présentes

dans l'exposition illustrent la direction expressionniste. De même qu'ils ont intégré à un moment donné les mouvements d'idées du moment (l'imagerie hippie, p.ex.), les affichistes citent et transforment dans le langage artistique très libre, admiré par cet expressionnisme espiègle et ironique, les expressions de l'art infantile, ou naïf, les inscriptions qui polluent l'ambience urbaine, – expression d'un esprit populaire encore non filtré et non décanté – créant de cette manière une continuité visuelle subtile entre l'image artistique et le contenu de la rue (nous pouvons citer ici quelques-unes des affiches de Lustyk).

Certes, les directions se rattachant à l'abstraction constructiviste, au cinétisme et à l'op'art (illustrées, par exemple, par Cieslewicz), ou à l'éclectisme post-moderne représenté par Swierzy ne manquent pas. Depuis 1966, lorsque, à l'initiative de Josef Mroszczak fut organisée la première Biennale Internationale de l'Affiche à Varsovie, il y eut treize éditions de cette importante manifestation jusqu'en 1990, qui attirèrent l'attention sur les métamorphoses d'un genre s'affirmant d'une manière de plus en plus autoritaire en tant que zone d'un art authentique. Ainsi, l'école polonaise, au delà de son message immédiat, contribua de manière essentielle à situer l'affiche dans la zone de l'esthétisme le plus élevé, à raffiner son langage et à l'orienter vers l'information culturelle complexe.

Alexandra TITU

Nouveaux contacts au bénéfice de nos deux cultures

Il n'y a pas longtemps, à Bucarest, le Musée des Collections a accueilli l'exposition *12 artistes suédois* - un monde de lignes et de formes, d'ombres et de couleurs jaillissant parfois violemment du blanc-noir du fond). Les 12 artistes sont des représentants de plusieurs générations, leur âge allant de 30 à 80 ans. Styles différents, techniques différentes, approches différentes du sujet. Au delà du moment protocolaire du vernissage, auquel ont participé des personnalités culturelles de marque, le large public et la critique spécialisée ont bien reçue cette exposition qui représentait un monde en soi.

Deux messagers de l'art suédois, les artistes BJÖRN BREDSTRÖM et CHRISTINA LINDEBERG, mari et femme en dépit de leurs noms différents, ont accompagné cette exposition à Bucarest.

Monsieur BJÖRN BREDSTRÖM eut l'obligeance d'accorder cette interview en exclusivité à la «Revue Roumaine».

- D'où venez-vous?

- De l'Ouest de la Suède, de près de Boras, une ville industrielle d'environ 100 000 habitants.

- Vous dites «de près», donc du voisinage...

- Nous habitons dans une zone calme, avec des eaux et des forêts, propice à l'activité créatrice, mais nous avons à Boras un atelier collectif de création.

- Êtes-vous pour la première fois en Roumanie?

- Oui. Nous avons accompagné l'exposition parce que nous désirions voir votre pays où nous avons été reçus avec une extraordinaire hospitalité.

- Que saviez-vous sur la Roumanie avant d'y venir?

- Les informations lues dans les journaux ou revues, ou vues à la TV concernant les changements qui se sont produits dans la société roumaine après décembre 1989; quelques données sommaires et, bien entendu, les légendes de Dracula.

- Cette image ne manque jamais! Le roman de Bram Stoker et les films d'horreur, toujours à la recherche du sensationnel à tout prix, ont exploité cette légende au maximum. Mais en fait, le Prince Souverain de Valachie, Vlad l'Empaleur (1456-1462; 1468; 1476), connu seulement par les histoires de Dracula, fut un personnage positif de l'histoire européenne. Il serait bien trop compliqué de vous en expliquer

maintenant l'histoire. Vous la trouverez, si cela vous intéresse...

- Pas vraiment. Comme bien d'autres, sans doute, c'est l'étrangeté et le fantastique qui nous ont séduit. Mais vous pourriez faire beaucoup d'argent en Roumanie avec Dracula. C'est un sujet d'attraction, et très connu.

- Oui, les organisateurs du tourisme tentent de l'exploiter.

- En venant en Roumanie, nous avons cependant enrichi nos connaissances.

- Dans quelle direction?

- Culturelle et artistique en premier lieu. D'ouvrir cette exposition au Musée des Collections nous a permis de visiter tout le Musée où nous avons pu voir des œuvres exceptionnelles des beaux-arts roumains (arts graphiques mais aussi peinture et sculpture) classiques et modernes. La visite de quelques galeries nous a mis au courant des tendances artistiques actuelles, très diversifiées thématiquement et stylistiquement, compétitives à notre avis dans n'importe quel autre espace géographique.

- Y a-t-il en Suède une Union des Artistes Plastiques?

- Formellement, non. Mais il y a une Société des Arts graphiques, organisation qui compte environ 450 membres, constituée en 1910. Cette société a une galerie dans l'ancien bâtiment de l'Académie d'Art de Stockholm. C'est là que l'on organise des expositions d'arts graphiques (suédois et étrangers) auxquelles participent tous les membres de la Société. On y trouve des échantillons de leur œuvre dans une espèce de fichier. C'est un endroit où beaucoup de monde vient chercher des œuvres d'art graphique pour sa maison ou pour des institutions.

Cette société a, également, deux ateliers à Stockholm, l'un pour les gravures sur cuivre et l'autre pour les lithographies. Stockholm étant la capitale du pays compte le plus grand nombre d'artistes, mais il y a encore une cinquantaine d'ateliers collectifs, dispersés dans tout le pays. La plupart de ces ateliers sont aidés, matériellement, par la mairie, car les loyers sont très élevés en Suède.

- Je connais bien la Suède. J'ai même écrit quelques livres sur votre pays. Et la présence des œuvres graphiques m'a frappée: il y en a partout. Et pas seulement des œuvres d'art graphiques, mais des œuvres d'art en général: dans le métro, les rues, les institutions publiques, les entreprises... Dans le parc de la fabrique de chocolat «Marabou» de Stockholm, j'ai vu deux sculptures, une de Hans Arp, l'autre de Maillol. Le bon goût prédomine aussi dans le design; l'art se retrouve encore dans les meubles, la vaisselle ou les objets d'usage ménager. Cela révèle beaucoup sur le rôle de l'artiste dans la société suédoise.

- Les œuvres d'art graphique suédoises furent marquées par une

tradition d'inspiration anglaise où le figuratif domine, et le sont encore, cependant la technique moderne et les images abstraites s'imposent de plus en plus. Il y a une dizaine d'écoles de niveau académique et des écoles plus petites, à caractère privé, qui enseignent le dessin. Mais il y a aussi des écoles spéciales où l'on peut suivre des cours d'arts graphiques sur ordinateurs.

Les artistes graphiques ont habituellement leur public. Leurs œuvres, celles des peintres, des sculpteurs ou de ceux qui font de l'art pariétal sont achetées par des entreprises et des institutions d'État ou privées, par différents entrepreneurs qui allouent, tous, une partie de leurs fonds d'investissement à l'art, pour acheter des objets d'art. C'est une obligation, devenue même un orgueil. C'est ce qui explique la présence des sculptures que vous avez vues dans le parc «Marabou» et dans d'autres endroits. L'art est partout présent. Et, évidemment, c'est à travers l'art que les artistes contribuent à éduquer le goût du public.

- Quelle sorte de public avez-vous?

- De tous les âges. Et qui achète des œuvres, bien que l'art coûte cher en Suède.

- Vous gagnez bien?

- Oui et non. Les impôts montent généralement à 30%. Les artistes, cependant, paient 50%. Ainsi, plus de la moitié des artistes suédois sont obligés de travailler aussi dans d'autres domaines pour subvenir à leurs besoins. Moi, par exemple, suis professeur dans une école de dessin.

Le dessin est, de nos jours, un moyen d'expression universel. La variété des techniques utilisées permet sa diffusion rapide dans la société.

- Je dirai qu'il fut depuis tous temps un langage universel. D'ailleurs, vos ancêtres ont laissé, chez nous aussi, des traces graphiques.

(M. Bredström me fixe avec un intérêt surpris, comme s'il croyait à une plaisanterie.

- Sur les murs de craie d'un établissement monacal rupestre de Murfatlar, près du rivage de la mer Noire, se trouve gravé le Navire de saint Olaf (IXe siècle). Les Vikings, de passage chez nous, y ont gravé leur emblème. Une gravure, n'est-ce pas?

- Les Vikings venaient de Scandinavie, lorsque la Norvège, le Danemark et la Suède n'existaient pas comme tels.

- Ils n'en étaient pas moins vos ancêtres. Ceux de l'actuelle Suède descendirent au fil des cours d'eau de l'est du continent. Les Russes les nommaient des Varèges. C'est un Varègue, Rurik, qui fonda l'État Ukrainien. Ils parvinrent jusqu'en Dobroudja roumaine, lorsqu'ils gravèrent leur emblème à Murfatlar. Et y laissèrent aussi des descendants, car des noms roumains tels que Franga ou Baranga sont

d'origine varègue...

- Je n'y avais pas pensé. Je savais seulement que notre roi Charles XII, vaincu à Poltava, s'était refugié en Valachie, puis, grâce à l'argent turc et à celui du Prince valaque, qu'il été rentré chez lui avec les débris de son armée, une garde d'un millier de soldats. Que le monde est donc petit!

- Oui. Nos relations sont anciennes et bonnes. C'est pourquoi je pense que les rapports artistiques et culturels roumano-suédois peuvent être aujourd'hui amplifiés.

- Je suis sûr qu'il ne sera ainsi et, après l'expérience vécue en Roumanie, je me réjouirais de voir se nouer de nouveaux contacts pour le plus grand bien des deux cultures.

Dorin IANCU

Une nouvelle galerie d'art: APOLLO

Au début de cette année 1992, la ville de Bucarest s'est vu enrichir d'une nouvelle et attrayante galerie d'art, située dans le cadre du Théâtre National, devant la brûlante Place de l'Université. C'est, jusqu'à présent, l'espace expositionnel le plus étendu et important que l'Union des Artistes Plastiques de notre pays détient dans notre Capitale. De plus, en sus de cette exposition permanente, la nouvelle galerie se propose de soutenir une série d'actions qui engagent de manière spécifique l'environnement existentiel public ou privé.

La Galerie Apollo occupe, depuis qu'elle fut organisée, et d'autant plus maintenant qu'elle est devenue une institution fonctionnelle, une place très particulière dans l'horizon d'attente des artistes plastiques. Le nom qu'elle s'est donné, teinté de poésie, de l'aura solaire du dieu qui vainquit le serpent-oracle Python, est celui des espoirs qui animaient les ateliers des créateurs d'art de notre pays autour de l'année 1970. C'est le nom de la Galerie qui avait ouvert ses portes sur la Calea Victoriei, au rez-de-chaussée de l'Hôtel Continental, où s'écrivit une des pages les plus audacieuses et profondément novatrice de l'art roumain de l'après-guerre. Mais la Galerie Apollo d'alors, constituée en un espace de l'avant-garde et de la valeur, éveilla l'inquiétude des autorités qui se solidarisaient en essence avec les principes du nocturne, et fut fermée après quelques années d'activité à peine. La tentative de la reconstituer dans le cadre des galeries de Hanul cu Tei fut à son tour étouffée par la bureaucratie et l'indifférence. Longtemps, la Galerie Apollo ne resta qu'un souvenir, l'ombre nostalgique d'un beau rêve, évanoui avant terme.

Telle une ancre jetée sur la rive chargée de connotations de la mythologie, avec des renvois aux expériences culturelles et sociales proches, le nom de la nouvelle galerie bucarestoise a toutes les chances de voir consacrée sa réputation. Cette galerie aspire à bien plus qu'à remettre en ses droits un espace traditionnel qui fut jadis supprimé. La Galerie Apollo d'aujourd'hui aspire à devenir l'institution qui a toujours fait défaut à notre mouvement artistique: une galerie où, à chaque instant, se produit une synthèse de l'art contemporain de nature à communiquer au visiteur - que ce soit un artiste, un critique, un collectionneur ou un simple amateur d'art - ce qui se passe de plus significatif dans le laboratoire de l'artiste contemporain.

Conçue dans l'intérêt de la corporation, cette galerie nous dit, dans son ensemble, quelque chose sur chaque artiste, afin de pouvoir, par la suite, grâce à des moyens et des instances spéciales, dire tout sur

l'un d'eux. La nécessité de pouvoir informer correctement et de manière opérative sur la création de tous les artistes contemporains fut nettement soulignée dans une discussion que nous eûmes avec l'artiste dessinateur Mihai Mănescu, président de l'Union des Artistes de Roumanie, l'un des «artisans» de la Galerie Apollo. Monsieur Mănescu nous dit, entre autres: «Ici, à Apollo, comme, d'ailleurs dans toutes les salles de l'Union, nos droits sont égaux. Nous voulons que tous nos collègues y soient présents, pour une rencontre avec leur hypothétique admirateur ou client. Si, après cette rencontre des galeries de l'Union, les amateurs d'art iront retrouver l'artiste dans son atelier, ce sera merveilleux, et je pense que nous ne devons pas épargner nos efforts pour ouvrir ces galeries.»

Comme nous nous trouvons encore en début de route, nous voulûmes savoir aussi quel était l'avis d'un autre partisan de la Galerie Apollo; le peintre et artiste décorateur Titu Drăguţescu, vice-président de l'Union des Artistes. «En une période où les espaces immobiliers acquièrent les destinations les plus diverses et le plus souvent commerciales, nous déclara Monsieur Drăguţescu, c'est une joie pour nous que de pouvoir inaugurer une galerie d'art de l'ampleur d'Apollo. Afin de pouvoir l'ouvrir, il nous fallut dépasser les barrières administratives, soumettre à nos besoins un espace architectural conçu à la limite de l'aberration, trouver une solution expositionnelle viable. En fait, nous n'avons pas une seule formule d'exposition, nous accepterons n'importe quelle formule nous permettant la mise en valeur du potentiel créateur de nos collègues. Ainsi, par exemple, il y aura des expositions pareilles à celle d'inauguration, où chaque artiste a présenté une œuvre ou deux. Il pourra y avoir également tour à tour, des expositions structurées par genres, thèmes, matériaux, préoccupations techniques etc. D'autre fois, nous présenterons des filiales, des groupes ou des personnalités, dans le cadre d'expositions personnelles de brève durée. Nous ne voulons pas, non plus, que nos expositions soient organisées exclusivement par les employés de la Galerie. Il y a, je le pense, assez de critiques de valeur qui pourraient proposer et réaliser des expositions qui les représentent eux aussi, en tant qu'observateurs avisés du phénomène artistique roumain. Nous espérons aussi que la Galerie Apollo et, après elle, d'autres de nos galeries également, établissent des relations directes avec des institutions similaires, avec des musées et collectionneurs de l'étranger, afin d'assurer une communication directe et efficace entre l'art roumain et le monde.»

Comme l'annonce le prospectus de la galerie, Apollo, prend son essor riche d'un programme encore jamais rencontré dans les Galeries d'Art de Roumanie. Parallèlement à l'activité qui se déroule sur les cimaises de la galerie, nous prévoyons de donner des consultations

pour l'aménagement des intérieurs, la création de collections d'art, la circulation et la restauration d'œuvres d'art. Un tel programme ambitieux, certes, dans tous ses compartiments, n'aurait pu être conçu si l'on n'avait eu en vue le potentiel exceptionnel de la communauté artistique que la Galerie Apollo est appelée à représenter.

Le designer Alexandru Ghilduş, directeur de la Galerie Apollo a participé directement à aménager l'intérieur de la galerie et à en élaborer le programme. Pour les prises de décisions concernant la structure des manifestations organisées dans le cadre de la Galerie, il est assisté par un groupe de conseilleurs, désignés par les différentes sections de l'Union des Artistes.

Energique, ayant une certaine expérience dans l'activité de management et du travail d'équipe, Monsieur Ghilduş est confiant dans ses forces propres et dans le destin de la Galerie qu'il dirige. «Presque tout ce que nous faisons ici - nous dit le jeune directeur de la Galerie Apollo – signifie pour nous un début. Lorsque quelqu'un vient dans notre Galerie, nous ne pouvons pas l'envoyer s'informer au siège de l'Union des Artistes ou dans d'autres institutions qui disposent de documentations, tel l'Office National pour la Documentation et les Expositions d'Art, ou l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie. Nous devons avoir notre propre documentation, correcte et prompte. Les artistes ont commencé à nous apporter des diapositives, des photos, des catalogues et des livres. Nous espérons constituer des fiches et des dossiers de création pour chaque artiste dont nous présentons l'œuvre dans notre galerie. Il va de soi que celui qui achète chez nous une œuvre veut avoir aussi une fiche bio-bibliographique de l'artiste qui l'intéresse. Cela tient de l'ABC du commerce d'art. Nous voulons éditer des catalogues et un bulletin de la Galerie, afin de pouvoir collaborer dans des conditions normales avec les galeries d'art d'autres pays. Nous savons que la Galerie doit fasciner à chaque instant, si bien qu'en dehors des expositions courantes nous accorderons une attention particulière aux «événements» que les expositions thématiques peuvent offrir, et, surtout, aux expositions personnelles. Toutes doivent être bien préparées, rapides, percutantes.»

La Galerie d'Art Apollo de Bucarest a ressuscité à une nouvelle adresse, avec des hommes nouveaux, mais avec des rêves et des espoirs de toujours. L'inauguration de cette galerie signifie une nouvelle fenêtre ouverte vers l'atelier des peintres, sculpteurs, dessinateurs et décorateurs de Roumanie. Engagés sur la voie de la transparence qui s'installe dans cet espace, nos pas nous rapprochent des créations des artistes, et leurs messages spirituels et émotionnels nous parviennent, éclairant notre ambience quotidienne.

Constantin PRUT

«Les Fleurs du Mal» – une traduction roumaine intégrale

Interview de C.D. Zeletin

C.D.Zeletin est le premier traducteur qui ait donné une version intégrale en roumain des **Fleurs du Mal** de Baudelaire (Charles Baudelaire, **Florile răului,** traduction du français par C.D.Zeletin, édition illustrée de dessins de Baudelaire, éditions Univers, Bucarest, 1991).

C.D.Zeletin n'en est pas à sa première performance. Pendant plus de vingt ans il fut absorbé par l'œuvre et la vie de Michelange Buonarroti: **Sonnets** (E.L.U., 1964, Prix du livre, Edinburgh, Grande-Bretagne, 1965), **Sonnets et Bribes de sonnets** (éd. Albatros, 1975; Prix de l'Association des Écrivains de Bucarest, 1976), **Lettres** et **Vie de Michelange** par Ascanio Condivi (éditions Meridiane, 2 vol., 1979) et Poésies, opera omnia (éd. Minerva, B.P.T., 1986). Il traduisit encore un recueil de **Poèmes de la Renaissance italienne** (éd. Tineretului, 1966) et *Le* **Sonnet italien au moyen âge et pendant la Renaissance** (éd. Minerva, 2 vol., 1970).

Il traduisit également des vers de Nerval, Théophile Gautier, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Valéry, Apollinaire (**Œuvres lyriques françaises modernes,** éd. Albatros, 1981) et paraît en bonne place dans l'édition des Fleurs du Mal en roumain de Geo Dumitrescu (introduction de Vladimir Streinu, chronologie de Mircea Braga, E.L.U., 1967, et éd. Minerva B.P.T., 1978).

C.D. Zeletin est aussi un poète original, auteur des volumes **Voyage vers la transparence** (éd. Eminescu, 1977) et **Andalousie** (éd. Cartea Românească, 1986), de même qu'un subtil écrivain gnomique, dans l'anthologie de proses-aphorismes **Idéogrammes sur le sable de la corrida** (éditions Cartea Românească, 1982).

Maître de conférences (1990) au Département de biophysique de la Faculté de médecine de Bucarest, président de la Société de Médecine de Bucarest, président de la Société des médecins, écrivains et publicistes de Roumanie et président d'honneur de l'Académie de Bîrlad, société littéraire et artistique fondée en 1915.

Les **Fleurs du Mal** fêteront aujourd'hui leur 135-ème anniversaire (25 juin 1857). Il y aura aussi 125 ans écoulés depuis la mort de leur auteur (31 août 1867). La version roumaine intégrale du chef–d'œuvre baudelairien de C.D. Zeletin se présente donc comme une offrande apportée aux deux événements.

- L'interférence de vos préoccupations si diverses n'en dilue pas, en un certain sens, la substance?

- Pas du tout. Je suis né dans une famille de lettrés, ce qui m'a valu de vivre intensément mon existence du point de vue intellectuel et artistique. J'ai appris, tout jeune encore, l'italien et le français, qui me furent pour ainsi dire des langues maternelles. J'ai eu d'admirables professeurs au lycée «Gheorghe–Roşca–Codreanu» de Bîrlad, et j'en ai eu de pareils plus tard, à l'époque de mes études universitaires. J'ai fait la connaissance de personnalités d'élite: C.D. Buzdugan, Perpessicius, Tudor Vianu. À un moment donné, en 1952-1956, je fréquentais le salon littéraire de la doctoresse Virginia Munteanu, la sœur de Pamfil Şeicaru. Le soir où elle fut arrêtée avec tous ceux qui y venaient, le hasard seul me sauva: je ne m'y étais pas rendu, car je cherchais un nouveau logement; le professeur G.G. Ursu eut la même chance; il n'y était pas allé parce qu'il était refroidi. Ni Virginia Munteanu, ni beaucoup d'autres des personnes qui furent emprisonnées en cette nuit de malheur ne sont revenues parmi nous; ainsi de D. Iov ou de V. Carianopol.

- Entre la question que je vous ai posée et votre réponse, n'y aurait-il pas une certaine discrépance?

- Apparente seulement. Ceux que je viens de nommer furent tous des esprits ouverts dans plusieurs directions, bien que tous ne brillèrent pas également dans leurs domaines. Ce n'étaient absolument pas des velléitaires. Tout ce que j'ai fait par la suite a toujours soigneusement évité le domaine de la politique. Celui qui s'occupait alors de mondes passés n'éveillait pas le soupçon du Pouvoir. Et ce que j'ai fait moi-même fut, je le pense du moins, solidement fait.

- C'est ainsi que s'explique votre intérêt pour le moyen âge et la Renaissance italienne, de même que pour le symbolisme français?

- Certainement.

- Je pense que c'est là une sorte d'excuse. Dans votre poésie originale, l'espace exploré comprend des sons et des images qui s'opposent aux thèmes de la poésie officielle. Les aphorismes des *Idéogrammes sur le sable de la corrida* sont eux aussi entachés de non-conformisme.

- Michelange aussi fut un non-conformiste dont je traduisis l'opéra omnia; Arthur Rimbaud le fut également, pour ne me servir que de deux exemples si antagoniques et obsédants, mais si apparentés comme pensée. Être un non-conformiste, c'est aussi être un proscrit.

- Comme le fut également Baudelaire?

- Baudelaire est un préféré des intellectuels. Chez nous, c'est l'écrivain français Ange Pechméja, exilé en Roumanie, ami des écrivains Vasile Alecsandri et Ion Ghica, comme des peintres Theodor Aman et Nicolae Grigorescu qui l'a introduit. En 1866 il lui dédia même cinq sonnets. Mais celui qui traduisit le premier en roumain quelques poèmes de Baudelaire fut Vasile Pogor (1870). Son exemple fut suivi par Ciru Oeconomu, Mihail Codreanu, Alexandru A. Macedonski, Victor Eftimiu et bien d'autres.

- Ne pourrait-on allonger la liste en y ajoutant le nom de ceux qui en firent directement influencé? George Bacovia, dans les vers du recueil *Plumb*, et pas seulement de celui-ci. Tudor Arghezi, dans ses *Fleurs de pourriture,* d'autres encore...

- C'est là un autre territoire où je décline toute compétence. En ce qui me concerne, je me bornerai à mentionner le traducteur roumain qui édita le premier livre consacré à la poésie baudelairienne, Alexandru Westfried (1932); son exemple fut suivi par Ion Pillat (1937), Lazăr Iliescu (1939) et Ştefan Baciu (1940). Al.T. Stamatiad (1912) les avait précédé, mais n'avait traduit que des poèmes en prose. En 1968, Geo Dumitrescu fit sortir une anthologie des Fleurs du Mal où il réunit les meilleures traductions des poèmes de ce grand damné (sans omettre aussi les miennes).

- C'est une anthologie où l'esprit de la poésie baudelairienne se dilue, se comprime, ou devient autre, selon la traduction et le traducteur.

- Dans un certain sens, oui. J'ai revu cette anthologie à peine après

avoir mis un point final à la mienne. Je ne voulais pas me laisser influencer. Je n'ai pas relu non plus les traductions faites par T. Arghezi, Ion Pillat, Al. A. Philippide et autres. Ces traducteurs étaient eux-mêmes de grands poètes, donc extrêmement personnels, ce qui selon moi, a porté atteinte à la fidélité des traductions. À mon sens, Lazăr Iliescu l'a mieux respectée. Dans le cas des trois premiers, Baudelaire est trop marqué par leur personnalité. Mais à eux comme à Lazăr Iliescu, la dimension catholique du poète français a échappé.

- Ion Pillat a commenté ce souffle catholique.

- Il est facile de le commenter. Mais comment le transposer en vers? Mes tentatives de traductions poétiques du français remontent à 1950, lorsque je m'efforçais de transposer V. Hugo, Verlaine, puis Baudelaire. Lors de nos rencontres vespérales, Perpessicius et Vianu m'encouragèrent à persévérer. C'était en 1953-1954, j'était étudiant en médecine et j'étudiais la structure somatique et psychique de l'homme, son anatomie et sa pathologie. Ce n'est que plus tard que j'ai pris connaissance de l'idée fondamentale d'Henri Lemaître, que chez Baudelaire la conscience esthétique l'emporte sur la conscience poétique. Pour ma part, j'ai découvert une certaine indifférence du poète pour la plasticité du lexique, son intérêt portant sur l'image. C'est pourquoi mon attention s'est dirigée vers le vers plutôt que vers le mot, en tant qu'unité musicale et plastique de la langue. Baudelaire l'a fait aussi, dépassant l'intérêt lexical. D'où l'originalité du grand poète français. C'est dans cet esprit qu'il traduisit Edgar Allan Poe, avec des images empruntées à une aire élargie d'inspiration et de sensations vécues, mais encore plus profonde. Comment peut-on rendre le laid, la Géhenne, la décomposition, les états morbides, le péché, les vices, la mort, autrement que baudelairien, en un mélange séduisant de distinction aristocratique et de détachement catholique. Ce sont là des sentiments dont les orthodoxes ont l'intuition mais qu'ils ne réalisent que difficilement.

- Si j'ai bien compris vos intentions, vous vous êtes surtout efforcé de vous identifier avec les aspects intimes propres à la poésie de Baudelaire, et moins de projeter votre vision personnelle sur son œuvre.

- Je l'ai déjà dit aussi à d'autres occasions: le traducteur est un alter ego de son modèle. Autrement c'est un traditore, un traître. Il peut être comparé au peintre, placé entre la toile posée sur son chevalet et le modèle proprement-dit, mais seulement pour ce qui est de l'intensité du vécu. Ce n'est qu'en dépassant l'état de «copie selon nature» qu'on transforme la traduction en œuvre indépendante, équivalente, quand c'est le cas de l'original. C'est vers cette cime que j'ai tendu. Comme tant d'autres.

- Ştefan Augustin Doinaş, lui-même un excellent traducteur et un poète important, a intitulé sa chronique de la «România literară» consacrée à votre traduction, **Passion et métier.** Pensez-vous qu'il ait eu en vue ce même statut du traducteur dont vous venez de parler?

- Probablement. Mais, en ce qui me concerne, je pense avoir dépassé le degré «métier». Lui-même le dit aussi, si je ne me trompe, lorsqu'il écrit que, dans mes versions, j'évite les charges verbales, le brillant étranger à l'original, qui, en dernière instance, faussent aussi bien le vers que l'idée. La traduction n'est pas un exercice gratuit. J'ai appris par cœur les **Fleurs du Mal.** Pour certaines poésies j'ai réalisé jusqu'à 15 variantes. Je les ai polies et repolies sous toutes les faces de crainte de trahir l'original. Comme des diamants. Le message de l'œuvre, lui surtout, lui seulement, doit passer avec les mêmes aptitudes et le même niveau dans sa nouvelle patrie spirituelle. Être son double jumeau dans l'espace linguistique d'adoption, ni adopté, ni émigré, ni agresseur. Autrement, un tel corps est repoussé comme un greffon étranger. Voilà.

Mircea COLOŞENCO

LIVRES

Lectures nouvelles de textes anciens

La littérature roumaine ancienne des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles est, de manière en quelque sorte paradoxale, une des périodes les plus explorées par la critique, l'histoire et la sociologie littéraires; elle a souvent suscité des disputes vives et passionnées autour de la méthode et des angles de vue qu'il conviendrait d'adopter pour l'étudier, l'enjeu s'avérant des plus redoutables à longue échéance. Une question se pose plus explicitement: la littérature roumaine ancienne est-elle fortement «désynchronisée» dans le temps, si on la rapporte à l'évolution de la littérature occidentale de l'époque? Ou a-t-elle, bien au contraire, participé, ne fût-ce qu'en moindre mesure, aux courants d'idées et/ou culturels européens?

Bon nombre d'exégètes, tels qu'Edgar Papu ou Dan Horia Mazilu prennent pour point de départ les conceptions de Nicolae Iorga; Al. Duţu et Ion Istrate situent la question dans un cadre plus large, d'horizon stylistico-culturel et d'histoire des mentalités; au contraire, Eugen Negrici, Manuela Tănăsescu et d'autres affirment dans leurs études appliquées et d'analyse, la thèse de la synchronie avec la culture européenne ou du rapprochement avec ses modalités spécifiques, ce qui leur permet de parler d'un humanisme baroque ou des «Lumières» roumaines, et non pas d'une période informe de la littérature roumaine ancienne.

D'autre part, l'histoire littéraire historicisante et le sociologisme vulgaire des années cinquante qui, sous le masque de la critique marxiste poursuivait la décapitation de la culture roumaine et l'institution d'un complexe d'infériorité, soutiennent le retard accentué de notre littérature jusque vers la fin du XIXe siècle, par rapport à la littérature européenne. Il est intéressant de constater que cette thèse coïncide avec les opinions d'une bonne partie des coryphées de la critique «esthétique», dont certains, proletcultistes recyclés, nient avec véhémence tout raccord de la littérature des XVIe – XVIIIe siècles à l'esprit européen de l'époque. Il y a quelques années à peine, un puriste esthéticien commentant l'essai de Manuela Tănăsescu sur le baroque dans l'Histoire hiéroglyphique (de Dimitrie Cantemir) affirmait: «Reprenant à Perpessicius le terme de «baroque» et le généralisant de manière positive, j'ai soutenu (in Ecrivains modernes d'aujourd'hui, p. 363) que l'Histoire hiéroglyphique représente copieusement le style baroque dans la littérature roumaine et que,

par là, l'ouvrage de Cantemir s'avère contemporain de l'esprit européen de son temps.» (I. Negoiţescu, Engrammes, éd. Albatros, 1975, p. 188). Mais n'est-il pas étrange de parler d'éléments ou d'œuvres éminemment baroques et en même temps de refuser l'existence du baroque dans la littérature roumaine?

C'est dans l'espace de ces paradigmes et de la série moderne, ouverte à la recherche littéraire, que se place l'ouvrage de Dan Horia Mazilu **La vocation européenne de la littérature roumaine ancienne.** Qui est, d'ailleurs, en consonnance de vision et de méthode, tout en abordant un champ limité, avec le vaste ouvrage de Victor Neumann, **Homo europeus,** étendu à l'ensemble de la circulation et à l'interprétation des valeurs et des idées. La première grande section de l'ouvrage analyse l'œuvre des chroniqueurs moldaves et valaques des XVIe et XVIIe siècles, de même que les œuvres historiques des représentants des Lumières roumaines de Transylvanie, Samuel Micu, Gheorghe Şincai et Petru Maior, mettant en lumière l'effort qu'ils fournirent afin de démontrer les vérités fondamentales concernant les origines et l'existence du peuple roumain et de contribuer à la compréhension du fonctionnement de certaines structures socio-politiques du moyen âge roumain. Parallèlement, et en analysant surtout les écrits des chroniqueurs valaques, l'auteur en définit quelques-uns des traits stylistiques et rhétoriques. Ce chapitre apporte surtout une contribution systémique et persuasive, l'auteur se bornant à reprendre, en usant de nouvelles formules, les données, les idées et les observations puisées dans la littérature de spécialité solidaire de son point de vue. Cependant, l'intérêt surgit dans la seconde partie, intitulée **Entre la littérature des chronographes et les emblèmes sapientiaux ou de certaines options du baroque autochtone.** En commentant cette fois-ci, non plus des œuvres originales, mais des traductions et des adaptations appartenant à l'horizon baroque et théologique de l'Est: la collection de «miracles» de la Vierge (genre de textes pratiqué par les écrivains du Baroque polonais et ukrainien) intitulée **Ciel nouveau** de l'Ukrainien Ioannikie Haleatovski, la collection d'homélies **La Clé du sens,** l'ouvrage de polémique dogmatique **Alphabetum** du même écrivain, **et l'Ithica hiéropolica** (dont on ne peut que supposer l'auteur), recueil d'essais emblématiques, espèce bien connue dans la littérature baroque. La transposition en roumain des œuvres de Haleatovski fut effectuée par Varlaam et son groupe de traducteurs, de même que celle de l'Ithica en deux versions (fait particulièrement significatif); l'une signée par Ghenadie Cozianul, datant de 1747, l'autre par Vartolomeu Măzăreanu, prodigieux traducteur de l'époque, de 1764. Ces traductions révèlent, aux côtés d'autres «signes» multiples, dont certains iconographiques, la pénétration certaine du baroque dans la sensibilité

de l'espace culturel roumain. Malheureusement, ce genre de contributions révélatrices furent passées sous silence ou bagatellisées par les critiques littéraires jusqu'à ce jour dans les synthèses qu'il nous ont données. Curieuse manière d'esquiver la question! La dernière section est consacrée au rayonnement de la culture roumaine grâce à des personnalités telles que Petru Movilă et Matei Basarab et à des écrits (la traduction bulgare du **Roman d'Alexandre** roumain, de la **Préface à Varlaam** d'Udrişte Năsturel écrite pour la traduction faite par le premier de **l'Imitation de Jésus-Christ** au XVIIe siècle et reprise par «l'appareil critique» de la version en slavon de 1647) dans l'espace de l'est et du sud-est européens. Il s'agit donc là d'une circulation à double sens des valeurs et non d'un «gel» spirituel des Pays roumains.

Dan Horia Mazilu avance des opinions judicieuses, pertinentes, sérieusement argumentées; son ouvrage représente une contribution moderne à l'étude d'une période littéraire qui ne cesse de révéler son importance.

Paul DUGNEANU

Une encyclopédie des valeurs perdues

La parution du premier volume de l'ouvrage intitulé ***Témoignages roumaines à l'étranger*** («Mărturii româneşti peste hotare») éditions Encyclopédiques, Bucarest, 1991, signé par le Pr Virgil Cândea, est un véritable événement culturel. Ses plus de 600 pages comprennent l'inventaire et la description du patrimoine culturel roumain présent à l'étranger, dans, si j'ai bien compté, 19 pays, à commencer par l'Albanie, à finir par la Grèce. Suivront, nous affirme le Pr Virgil Cândea, au moins cinq autres volumes de mêmes dimensions, presque complètement achevés du point de vue de l'auteur. Cette importante réalisation est le fruit de plus de trente années de recherches assidues, mais aussi d'une série infinie de renoncements, un volume de travail gigantesque au cours duquel il lui fallut surmonter des difficultés de toute espèce, dues non seulement à l'étendue difficile à imaginer de l'aire de dispersion des valeurs culturelles roumaines, mais aussi au caractère précaire de l'information préexistante à cette entreprise.

L'ouvrage est sous-intitulé avec la modestie qui demeure l'apanage des esprits élevés, **«Petite encyclopédie d'œuvres roumaines et de sources d'informations concernant les Roumains dans des collections de l'étranger»**. En fait, c'est un répertoire quasi-exhaustif du gigantesque avoir spirituel et matériel dispersé dans tout le monde. Lorsque nous parlons, utilisant les paroles mêmes de leur auteur, d'un patrimoine aliéné ou dispersé, c'est d'euphémismes que nous usons car, ainsi qu'il résulte de l'introduction à ce premier volume et des notes bibliographiques, même superficiellement parcourue, il s'agit, en premier lieu de pillages, vols et ventes. Voici, à titre d'exemple, deux cas des plus significatifs pris en discussion par le Pr Virgil Cândea. Le Trésor de la cathédrale d'Alba Iulia fut pillé par les Tatares et les Saxons au XIIIe siècle. Au XVe siècle, ce furent les Turcs qui s'en emparent; au XVIe siècle, la cathédrale est dévastée par des protestants; de 1600 à 1603 cette cathédrale est pillée par les troupes de Gheorghe Racz, Béthlen et Syékely Moise, qui profanent jusqu'aux tombes princières dont ils volent les bijoux et ornements, dispersant les ossements; en 1658, ce sont les Turcs qui reviennent...

Le deuxième exemple de cet historique de la spoliation, qui semble ne jamais vouloir prendre fin, nous est offert par les temps plus proches, lorsque les

hordes barbares n'envahissaient plus nos terres et que les migrateurs s'étaient depuis longtemps fixés sur des territoires qui ne leur avaient jamais appartenu, lorsque – n'est-ce pas? – nous nous trouvions dans cette Europe que nous convoitons tant de nos jours. Et l'Europe, que faisait-elle? Le roi Charles Ier de Hohenzollern réparait, agrandissait et dotait le château familial de Sigmaringen. Dans sa salle d'armes, il envoyait des étendards ottomans, conquis par les soldats roumains pendant la Guerre d'indépendance et dans la Bibliothèque il entassait d'anciens manuscrits roumains, d'une valeur inestimable. Cependant, c'est grâce à la gratitude du roi Charles I que nous entrons, de manière décisive en Europe. Ce monarque offre au roi Farouk d'Egypte deux lingots d'or datant de l'an 379, coulés dans un atelier de campagne de l'Empereur Théodoric 1er et découverts en 1934 à Feldioara, - propriété inaliénable, par conséquent, de l'État roumain. Ces lingots se trouvent aujourd'hui dans les collections du Musée d'antiquités du Caire.

Le 6 septembre 1940, Charles II abdique et quitte la Roumanie. Mais pas les mains vides; il emporte de célèbres tableaux qu'il considérait des biens personnels, bien qu'ils fissent parti des Domaines de la Couronne, propriété de l'État roumain, fait consigné, d'ailleurs comme tel dans le testament de Charles Ier qui prévoyait que les 214 toiles de la pinacothèque royale demeurassent définitivement dans notre pays. Avec Charles II quittent notre pays, pour toujours, semble-t-il, six El Greco et 35 autres chefs – d'œuvre signées par Caravage, Van Dyck, Velasquez, Salvator Rosa, Andrea Locatelli, Véronèse, Frans Floris, Frans Franck.

Afin de faire comprendre les dimensions de cette - nommons-la ainsi! - aliénation des valeurs du patrimoine national roumain, le Pr Virgil Cândea cite l'opinion du chercheur russe, A.I. Sobolevski, spécialiste en culture roumaine ancienne: «En général, l'héritage écrit des anciens Roumains fut dispersé dans tout le monde civilisé. Bien peu demeura en Roumanie.» Et le Russe savait ce qu'il disait!

Pillé à plusieurs reprises, dépouillé de valeurs culturelles des plus précieuses, l'esprit roumain ne cessa jamais cependant d'être un centre rayonnant permanent, tandis que la générosité roumaine devenait un signe caractéristique de la noblesse de ce peuple. «Il n'existe peut-être pas d'autre peuple - écrit Virgil Cândea, qui, plus que le peuple roumain ait donné une telle étendue à l'aire de manifestation de sa générosité culturelle inépuisable. Pour les Roumains, toute la zone de la Méditerranée Orientale a pris l'allure d'un territoire d'action culturelle. Beaucoup des monuments qui ornent aujourd'hui les établissements célèbres du mont Sinaï, du mont Athos, et des îles de la mer

Egée, un grand nombre des œuvres d'art conservées à Jérusalem, à Istanbul, à Athènes et dans bien d'autres parties de l'Europe du sud-ouest ou du Levant furent créées sur l'initiative roumaine ou par des artistes et des artisans de chez nous.»

À cette superbe générosité culturelle on répondit souvent, comme nous venons de le dire et comme le prouve indubitablement le Pr Virgil Cândea, dans l'étude introductive de son ouvrage monumental, par le vol et le pillage. Et ce qui est encore plus douloureux c'est que, bien qu'ayant été un des pays les plus affectés, la Roumanie n'ait jamais bénéficié des prévisions, plus anciennes et plus nouvelles, des documents internationaux concernant les biens culturels pillés. Il y eut, il est vrai, quelques gestes de bonne volonté (ainsi, par exemple, la Mission Militaire Française ramena en Roumanie un étendard d'Etienne le Grand, en 1917) et des démarches personnelles couronnées de succès (le Pr Virgil Cândea lui-même a de grands mérites en ce sens), mais une action cohérente n'a jamais été entreprise dans ce domaine. Une grande partie du patrimoine national demeure aliéné. C'est de celle-ci, de même que des documents et des œuvres étrangères qui ont pour objet le passé de la terre et de la culture roumaines ou comprennent des informations sur l'histoire, la civilisation et la culture des Roumains, que rend compte l'admirable ouvrage que le Pr Virgil Cândea offre maintenant au lecteur roumain habituel aussi bien qu'au spécialiste. Témoignages roumains de l'étranger est, assurément, un extraordinaire instrument de travail. Mais c'est aussi un des arguments les plus persuasifs de la force de rayonnement de la spiritualité roumaine, laquelle laissa des traces ineffaçables dans la culture d'une Europe (et pas seulement là!), aujourd'hui méfiante à l'égard de la Roumanie.

Valentin F. MIHĂESCU

Les connexions entre les domaines de la connaissance

Le chercheur roumain Paul Caravia se sent de plus en plus attiré, depuis de longues années, par les zones de l'interdisciplinarité, la plupart de ses études étant consacrées à l'interférence des sciences. C'est sur cette ligne que s'inscrit également son nouveau livre: **Disciplines, connexions, pensée créatrice.**

Bâtisseur tenace d'une théorie des disciplines et des connexions disciplinaires, partie de la théorie de l'organisation des connaissances qui préoccupe de nombreux et pertinents chercheurs contemporains de philosophie de la science, Paul Caravia propose une synthèse de l'orchestration des sciences dans le cadre de la démarche de la connaissance, mais aussi une série de points de vue de l'auteur concernant les aspects complémentaires du processus cognitif dans l'architecture des sciences et la collaboration entre elles. Dans son nouveau livre il utilise le terme de codisciplinarité qui lui semble plus pertinent que celui d'interdisciplinarité dans le champ des connexions théoriques investiguées. «Les conditions épistémiques, historiques et sociales ont transformé la codisciplinarité d'une réalité traditionnelle, implicite, en une dimension explicite de la conscience théorique actuelle» (p. 5). La collaboration entre les sciences nous vaut non seulement un surplus de connaissance et une meilleure organisation du corps de connaissances, mais fertilise également l'inventivité et stimule la découverte. «La fonction heuristique des processus codisciplinaires devient essentielle.» (p. 7). Dépassant le cadre classique épistémologique, l'auteur dépasse les frontières de la science et ambitionne une compréhension globale du processus de la connaissance et de la création intellectuelle: «On prend en considération non seulement les disciplines scientifiques, mais aussi tout le spectre des disciplines dans tous les domaines de la connaissance (théologiques, poétiques et artistiques, de la nature, de la vie, du langage, des nombres ou des phénomènes paranormaux). On prend donc en considération le système disciplinaire» (p. 8).

Le premier chapitre du livre intitulé «Science, théorie, discipline», se propose de clarifier, conceptuellement, dans cet espace idéologique, la notion de discipline dans son acception de cadre épistémique ou en tant que modalité universelle d'organisation de l'expérience cognitive, que pattern du champ de la connaissance systématique. L'auteur en arrive à la définition qu'il considère valable pour tout genre de discipline qui aurait à sa base un archétype de l'organisation segmentaire des connaissances. «La discipline est, selon Paul

Caravia, un cadre théorique, une architecture poétique relativement stable, autonome et cohérente grâce aux relations entre ses composantes, relations aussi bien intra- que codisciplinaires, où se déroule, dans le temps, l'expérience cognitive des membres de la communauté respective de spécialistes. C'est dans ce cadre théorique que naissent, se produisent et s'organisent sans interruption des processus cognitifs systématiques finalisés par des connaissances objectivisées, provenant de l'investigation de chaque horizon révélateur de l'existence de la nature ou de l'expérience humaine.» (p. 15).

Le champ de la connaissance scientifique et l'organisation segmentée des connaissances sont examinées diachroniquement par l'auteur dans le deuxième chapitre du livre, qui évoque l'histoire des multiples et successives tentatives notables de systématisation des connaissances. L'auteur offre également un schéma du contexte universel de la culture, proposant une ordonnance des disciplines scientifiques, méthodologiques (structurantes) et des disciplines extra-scientifiques qui convergent vers des composantes noétiques (formes de la connaissance, du raisonnement et énoncés différents du contenu de ceux-ci, noématiques dans l'acception de la phénoménologie de Husserl).

Le troisième chapitre est consacré à l'architecture noétique des disciplines, caractérisée par Caravia comme étant un horizon de l'organisation de la connaissance, à caractère général, auquel se rapportent les expériences cognitives individuelles ou celles des communautés disciplinaires, indifféremment de leur situation dans l'espace et le temps. «L'architecture noétique (qui porte des noms différents selon les circonstances), représente l'ensemble de composantes structurales et fonctionnelles, relationnées entre elles par l'orientation qui est donnée à la discipline en tant qu'entité de l'expérience cognitive» (p. 35). L'auteur analyse ensuite les niveaux de l'activité engagée dans la démarche théorique et les composantes de l'architecture noétique (le segment d'ontologie, l'objet de la recherche, les observations ou les faits, les concepts communs, les questions et les thèmes, les principes, l'hypothèse, la théorie, les axiomatiques, les lois et les régularités, l'algorythme, les méthodes et la méthodologie, l'expérience, le modelage, le langage, le paradigme, le niveau «meta» d'analyse, les valeurs, les rapports interdisciplinaires).

Les connexions entre les disciplines (codisciplinarisation codifiée CD) sont étudiées dans le quatrième chapitre du livre. L'auteur considère que ce phénomène d'interférences représente une dialectique de l'ensemble de relations cognitives qui se sont établies, s'établissent ou peuvent s'établir entre les différents éléments qui composent (a) le cadre théorique relativement distinct (autonome) du processus de la connaissance, des organisations noétiques et

des contenus subsidiaires et (b) le cadre institutionnel de déroulement de ces activités en vue du développement du potentiel social cognitif» (p. 80). Des classifications sont proposées dans le spectre des disciplines (plus de 2000) dans la perspective théorique de la codisciplinarité.

Les formes de la codisciplinarité présentées dans les chapitres suivants diffèrent selon le type de démarche entrepris et la capacité du sujet connaisseur de corréler ou d'associer de manière productive l'information fournie à partir de domaines différents, franchissant les frontières formelles existantes. Elles ressemblent à la forme de la pensée convergente dans l'étude de la créativité et se rencontrent couramment dans les activités humaines. En abordant les typologies codisciplinaires, Caravia décrit les processus fluides, de reconstruction et de modelage des disciplines, de même que les tendances structurantes, l'apparition des nouvelles disciplines de synthèse, de frontière, intégrés, la mégascience, l'hyperscience ou les sciences diagonales: Dans cette nouvelle Babylone, la codisciplinarité se propose d'introduire autant que faire se peut une... discipline, dans le sens de l'ordre. On passe en revue toute une série de tentatives systématisatrices , d'éclaircissement des termes et des données du problème, de classification et de délimitation des formes de la codisciplinarité dans la littérature théorique européenne et américaine.

Le dernier chapitre du livre est réservé aux recherches roumaines sur les phénomènes codisciplinaires, manifestes dans l'évolution des sciences au cours des deux derniers siècles. Y sont évoqués entre autres, la création à la limite entre la biologie, la géographie et la morphologie comparée (XIXe siècle), l'école de sociologie de Bucarest, fondée dans l'entre-deux-guerres par Dimitrie Gusti qui utilisait des méthodes multi- et pluridisciplinaires dans les investigations sociales de terrain, connues sous le nom de «monographies» sociales, l'anthropologie et l'herméneutique des religions réalisées par Mircea Eliade, les activités du groupe «Science et connaissance» dirigé par le philologue Anton Dumitriu dans les années '40, l'activité du Centre Roumain d'Études Interdisciplinaires de l'Académie roumaine, le séminaire interdisciplinaire fondé sur la connexion physique - philosophie de l'Université de Bucarest etc.

Le livre de Paul Caravia, amplement documenté, comme en témoigne la bibliographie sélective qui le clot, de même que son appareil critique, offre un coup d'œil syntéthique et utile dans la théorie des connexions disciplinaires, édifices en pleine construction, dont l'impact s'avérera important dans l'actuelle étape de la connaissance.

Victor BOTEZ

«La Bessarabie - terre disputée entre l'Est et l'Ouest»

Il y a quelques années, en 1985, George Ciorănescu (né à Moroieni-Dîmboviţa, le 19 mars 1919), savant roumain et combattant fervent pour les droits de l'homme et des nations, publia en anglais un livre d'histoire consacré à la Bessarabie: Bessarabia. Disputed Land between East and West. (Gesamtherstellung: Ion Dumitru - Verlag für Fachliteratur, wissenschaftliche Bücher, literarische Werke in der Sammlung - collection «Apoziţia» Munich, 1985, 378 pp.)

Ce livre s'adressait aux lecteurs étrangers et visait à les introduire dans la problématique de ce territoire controversé depuis de longs siècles, d'abord entre les Roumains et les Tatares puis entre les Roumains et les Russes. Cependant, il pourrait être également destiné aux Roumains des deux rives du Prut. Le fait d'avoir été rédigé en une autre langue que celle qui est parlée couramment entre le Prut et le Dniestr, mais aussi entre Chişinău et Moscou, de même que le tirage limité de l'édition (500 exemplaires) le rendent difficile à procurer. Ce thème fut considéré tabou pendant de longues années pour les deux populations de même origine, ayant même langue, même religion, même civilisation et même histoire, des deux rives du Prut.

Nous nous sommes proposés de présenter cet ouvrage aussi fidèlement que possible, d'autant plus qu'en ce janvier 1992 deux cents ans s'accomplissent depuis que la Russie, encouragée par le partage de la Pologne (1772) entre l'Autriche, la Prusse et elle-même, ayant de plus reçu des Turcs la région sise entre le Dniestr et le Bug (1774) et conquis la Crimée jusqu'alors occupée par les Tatars (1782), satisfaite de voir la Moldavie amputée de la Bucovine au profit des Autrichiens (1774), mais n'en craignant pas moins de voir l'esprit de la Grande Révolution Française envahir l'Est de l'Europe, avait signé le Traité de Paix de Iaşi (janvier 1792), imposant à la Porte ottomane de lui céder la région qui s'étendait entre le Prut et le Dniestr, le long du bras danubien Chilia, nommée l'Ukraine du khan ou Edissan, selon la tribu tatare qui l'avait peuplée, et rebaptisée ensuite la Nouvelle Russie.

Vingt ans plus tard, le 16 mai 1812, les Russes obtenaient des Turcs aussi la seconde partie, bien plus étendue, de la région située entre le Prut et le Dniestr, en dépit des protestations des Moldo-Valaques et des promesses faites à Iaşi en

janvier 1792, de ne jamais porter atteinte aux frontières de la Moldavie.

Sur la couverture de l'ouvrage publié par George Ciorănescu, le nom de l'auteur, le titre et le sous-titre du volume sont encadrés par deux larges bandes formées des blasons des anciens départements de la Bessarabie unifiée et récupérée (en 1918 et 1941) puis à nouveau ravie (en 1940 et 1944): Hotin, Bălţi, Soroca, Orhei, Lăpuşna, Tighina, Cahul, Cetatea Albă et Ismail. L'épigraphe reproduit un fragment significatif du texte du Traité de Paix de Paris (28 octobre 1920) qui consacre l'union de la Bessarabie avec la Roumanie.

Le livre comprend, répartis dans seize chapitres organisés selon les thèmes traités, une partie des articles et des études transmises au Poste de Radio «Free Europe» de Munich entre 1977 et 1982 et publiés dans la presse occidentale (Der Europäische Osten, 1965, Munich), dans celle de la diaspora roumaine (Apoziţia, 1976-1977, Munich) ou dans des ouvrages collectifs de politologie soviétique (Aspects des relations russo-roumaines, Paris, Minard, 1967; Aspects des relations soviéto-roumaines, Paris, Minard, 1971). Le seul chapitre inédit lors de la parution de l'ouvrage était consacré à l'origine de la question bessarabienne.

Toutes les questions prises en discussion par George Ciorănescu et concernant la Bessarabie sont d'une actualité indiscutable. Leur pérennité est inattaquable jusqu'au jour où la Bessarabie sera définitivement réunie à sa mère-patrie - la Roumanie; c'est le cas également pour la Bucovine du Nord.

Dans l'Introduction (p. 9-13) se trouvent énoncés les motivations qui imposèrent à George Ciorănescu de s'engager dans une telle entreprise, aussi largement compréhensive quant aux problèmes approchés, que sérieusement abordée. La réaction fut spontanée, nous dit-il lui-même, constatant les interprétations mystificatrices des historiens soviétiques, et en premier lieu celle donnée par Artiom Marcovici Lazarev, ancien ministre de l'éducation (1949-1952) et de la culture (1954), mais aussi secrétaire du C.C. du Parti Communiste de la R.S.S. de Moldavie (1952-1954) et député du Soviet Suprême de la R.S.S. de Moldavie qui tenta la diversion d'inventer une nation moldave, distincte de la nation roumaine.

«La Bessarabie, écrit George Ciorănescu, promontoire stratégique de l'ingéniosité tsariste et soviétique dans sa marche en avant en vue de dominer l'Europe et le monde, constitue en même temps l'obstacle dressé par l'Europe occidentale contre l'expansion euro-asiatique.» Prenant cette observation fondamentale pour point de départ, George Ciorănescu réécrit, en polémique consommé, l'histoire de la Moldavie (chap. I, p. 14-20), l'accompagnant d'une carte de la Moldavie, de la Bessarabie et de la Bucovine (à l'échelle 1 cm = 30

km), optant pour la mise en évidence de la vérité historique à l'aide d'arguments d'ordre scientifique fondés sur des données socio - économico - politico - culturelles. Contre le falsificateur d'histoire A.M.Lazarev (v.p.3), George Ciorănescu cite à l'appui les arguments invoqués par les historiens roumains A.D. Xenopol, Al. Philippide, Nicolae Iorga, Onisifor Ghibu, Alexandru Boldur et autres, étiquetés par les communistes comme étant revanchards et anti-soviétiques, mais aussi ceux de Mao tsé tong, leader du parti communiste chinois, lequel protestait, dans sa Déclaration de 1964, contre «l'annexion de parties de la Roumanie» par l'Union Soviétique. En conclusion à ce chapitre, George Ciorănescu concluait: «Celui qui ne respecte pas les lois fondamentales de l'histoire - primam esse historiae legem ne quid falsi dicere audeat - pille les nobles privilèges attribués à la muse de l'histoire, Clio, et son patrimoine, étant un polémiste malhonnête.»

L'origine de la question bessarabienne, les disputes diplomatiques se rapportant à la Moldavie, la Bessarabie et la Valachie (1805-1812), comme s'intitule aussi, du reste, le deuxième chapitre du volume (p. 22-33), se fonde sur des documents inédits tirés des Archives Nationales de la France. Deux d'entre eux, les rapports de personnalités françaises - le général Anne-Jean-Marie-René Savary, duc de Rovigo (1774-1833) et le général Armand-Augustin-Louis Caulaincourt, marquis de (1773-1827), ambassadeur en Russie (1807-1811) sur le tsar Alexandre I-er adressés confidentiellement à Napoléon Bonaparte, sont reproduits en facsimilé. Ils témoignent, une fois de plus, du désir russe (tsariste et soviétique) de devenir un empire mondial. L'annexion dans le temps, du nord de la Bucovine et des régions bessarabiennes entre le Prut et le Dniestr aussi bien que transnistriennes, les «arrondissements» de territoires préconisés dans le Caucase et en Asie, jusque dans les îles Curriles, constituent tout autant d'arguments prouvant les appétits coloniaux insatiables du colosse slave de l'Est de l'Europe.

Dans les chapitres suivants sont analysées avec discernement scientifique et finesse les opinions des historiens roumains concernant les relations russo-roumaines au long des siècles (p. 34-39), les interprétations données par les chercheurs occidentaux et moldaves à l'histoire de la Roumanie moderne (p.40-50), la coopération roumano-russe pendant la guerre anti-ottomane de 1877, dans le contexte des fêtes de l'indépendance de 1977 (p. 52-68), la Bessarabie de nouveau jouée à la roulette des traités du Congrès de Paix de Berlin de 1878 (p. 73-81) et les relations roumano-russes pendant la Première Guerre Mondiale, lorsque fut déclarée l'union de la Bessarabie, le 27 mars 1918, et de la Bucovine, le 14 octobre 1918, avec la Roumanie, consacrés le 28

octobre 1920, à la Conférence de Paix de Paris (p. 82-92).

Faisant suite à ces chapitres, on en trouve deux autres où sont consignées les opinions de Goga sur la Révolution russe et la Bessarabie (p. 94-98) et la place de la Bessarabie dans la politique étrangère de Nicolae Titulescu (p. 100 – 105).

Dans la seconde partie de son livre, George Ciorănescu prend en discussion des questions de stricte actualité, respectivement les clauses et les conséquences du Pacte Ribbentrop-Molotov pour la Bessarabie et la Bucovine, présentés rétrospectivement à l'occasion des quarante ans révolus depuis l'annexion des deux territoires roumains par suite de l'Ultimatum soviétique du 26 juin 1940 (p. 108-123), chapitre suivi par ceux qui se rapportent à la question de la Bessarabie et à la cessation de la Bucovine pendant la Seconde Guerre Mondiale (p. 127-171) de même qu'à l'anniversaire de 35 ans depuis le 23 Août 1944 en Roumanie et au rôle des forces nationales et de l'armée soviétique pendant la «guerre de libération» en Roumanie et en Bessarabie (p. 181-193). Ces pages se fondent sur une documentation qui comprend plus de cent titres d'articles, études et livres d'histoire, mais aussi de sources authentiques.

Puis George Ciorănescu étudie en trois chapitres distincts la vie interne, d'après-guerre, des deux provinces roumaines occupées, de la Bessarabie amputée surtout, exemplifiée sur une carte datant de 1940, et soulignant la politique de russification rapide (p. 196-231); le caractère de la nouvelle constitution de la R.S.S. de Moldavie (p. 238-245) et les implications économiques, politiques, sociales et nationales du «célèbre» Plan d'organisation de Valev (p. 246-254).

Le dernier chapitre, rédigé en 1967, conclut cet ouvrage à la fois descriptif, méditatif et patriotique d'histoire, où se trouvent condamnés avec des arguments indubitables et une véhémence justifiée aussi bien la politique d'expansion coloniale soviétique que l'inertie coupable des gouvernements roumains qui ont abandonné, à la convention de l'armistice du 12 septembre 1944, mais aussi au traité de Paix de Paris de 1947, la question de Bessarabie et de la Bucovine. La déclaration de la Chine Populaire de 1964 où sont blâmées les annexions soviétiques, et même réclamées des sanctions contre de telles actions esclavagistes constitua pour la Roumanie le revirement politique d'un prétexte (p. 255-266) que George Ciorănescu analyse avec une sérieuse pertinence, en arrivant à la conclusion finale que l'annexion de la Bessarabie et de la Bucovine constitue l'exemple flagrant des erreurs politiques internationalistes d'inspiration communiste, semblables aux influences néfastes d'émancipation d'Asie et d'Afrique, à l'égard desquelles la Roumanie Socialiste ne fut certainement pas étrangère.

Le livre de George Ciorănescu n'est pas une simple anthologie d'articles sur un même thème, comme on pourrait le penser à première vue, mais un ouvrage original et unitaire, à structure propre et solide. À preuve, l'appareil critique de l'ouvrage, composé de 335 titres de la bibliographie générale (p. 270-289) et de l'indice alphabétique formé de plus de 1 400 noms de personnes, localités et pays mentionnés (p. 290-372) qui doublent de manière docte et constructive les bibliographies de chaque chapitre séparément et de l'information concernant aussi bien les auteurs des articles et des livres cités que les personnages historiques. Ajoutons encore que pendant les près de vingt années au cours desquelles furent publiés ou diffusés les textes qui composent ce livre (1965-1982), George Ciorănescu consulta les collections intégrales de plus de cinquante périodiques roumains, bessarabiens et russes, mais aussi occidentaux, qui ont publié des textes et des sources documentaires concernant la Bessarabie, et non moins de près de 150 livres de synthèse ou de collections de documents extraits des archives mondiales. De même, il a étudié les différents fonds d'archives dans l'original.

Ainsi, ce livre complète, en tant qu'information et qu'interprétation, **l'Histoire de la Bessarabie** de Ion Nistor (éditions I-III, 1923; IV, 1924; V, 1991) et la continue jusqu'à nos jours. C'est pourquoi, le consulter s'avère indispensable pour tout chercheur roumain et étranger qui s'occupe de l'histoire de la Roumanie, de la Russie et de l'Ukraine, et non seulement pour eux. La traduction du livre en roumain et russe s'impose de soi-même.

Mircea COLOŞENCO

Un livre fondamental pour la culture européenne

En 1991, les éditions (privées) «Roza Vînturilor», patronnées par l'érudit Dan Zamfirescu, publièrent un volume impressionnant tant par sa signification que par son épaisseur, signé Paisie Velicicovski et intitulé Dobrotoljubie («L'amour du bien»).

Les histoires littéraires, mais les autres sources également, sont avares en informations sur l'auteur de cet ouvrage fondamental, né il y aura bientôt 270 ans, qui publia son œuvre il y a 200 ans, en 1793. Sa biographie n'a rien de sensationnel. C'est pourquoi nous nous contenterons d'esquisser brièvement une biographie de cette grande personnalité de l'orthodoxie. Né le 21 décembre 1722 à Poltava, l'Ukrainien Paisie Velicicovski se forma spirituellement à l'époque de la célèbre Académie «movileana» de Kiev, fondée par un grand serviteur de l'orthodoxie, le Roumain Petre Movilă, devenu métropolite de Kiev.

Après avoir passé sa jeunesse en Ukraine, il se rend, en 1743, en Valachie où il séjourne pendant quatre ans. Il change son nom en celui de Platon Velicicovski, mais pas avant d'avoir visité les monastères de la région de Kiev et réussi, grâce à ses dons personnels, à réaliser une synthèse grandiose de toute l'orthodoxie. On constate à l'époque l'existence d'une résurrection de la spiritualité byzantine dans l'espace roumain, et d'une forte influence exercée par le monachisme russe, surtout par la suite de la diffusion, en copies manuscrites, des œuvres des hésychastes. C'est donc sur la terre roumaine, seul lieu de l'orthodoxie où l'on respirait encore l'air de la pleine liberté et où l'on jouissait de l'appui permanent du pouvoir d'État, què l'esprit byzantin rencontrit l'esprit russe.

Le séjour au mont Athos (1747-1763) définira de manière décisive la personnalité de celui qui allait se nommer dorénavant Paisie Velicicovski. Sa soif de lectures est extraordinaire, foncière, mais aussi explicable par sa volonté de construire un modèle spirituel; il dévore les écrits des pères de l'Eglise, la littérature ascétique et mystique.

Il est probable que c'est à cette époque que prit naissance l'idée de les traduire en slavon et c'est alors également qu'on peut en enregistrer les premières realisations concrètes. L'Athos, cette république de monastères de tout l'Est orthodoxe, offrait le cadre idéal pour approfondir l'information

théologique, pour la traduction et la copie des manuscrits, ce qui fait que, une fois revenu dans son pays, Paisie se guidera selon le modèle athonite.

En 1763, Paisie, accompagné de plus de 60 âmes, revient en Valachie, où il se voit repousser et qu'il quitte bientôt pour se rendre en Moldavie où l'appelait avec enthousiasme le métropolite Gavriil Callimachi, frère du Prince régnant, auparavant métropolite de Tessalonique où il avait fait la connaissance de Paisie.

C'est à ses soins autant qu'à ceux de ses disciples que fut confié le monastère de Dragomirna, fondation du grand érudit et enlumineur Anastasie Crimca. L'installation dans ce monastère de la communauté païsienne y déclencha sur-le-champ un phénomène d'ampleur unique pour l'époque déterminant pour toute la culture européenne.

La passion de Paisie pour les sources patristiques et les textes spirituels, qu'il communiqua à ses disciples, se greffe maintenant sur la tradition roumaine, multiséculaire, de traduction des textes religieux dans la langue du peuple. La période d'épanouissement maximal de son activité confessionnelle et culturelle se situe entre 1775 et 1794, lorsque naquit ce que les histoires littéraires et ecclésiastiques nomment le païsiannisme.

Le phénomène en soi exprime une circulation intense des copies manuscrites de littérature théologique en langue nationale, beaucoup de ces manuscrits se trouvant réunis en différentes versions dans les fonds de la Bibliothèque de l'Académie roumaine. Certains d'entre eux se présentent même comme des monuments de la langue littéraire, dépassant de beaucoup la saveur intellectuelle d'un texte ancien. Cette «école» (courant) fournit de nombreux dignitaires de l'Eglise qui tous continuèrent à patronner la traduction et la circulation des textes religieux.

La célébrité de Paisie passa de beaucoup les frontières de son pays. Établi au monastère de Secu, il en devient le starets, puis celui de la «Grande Laure de l'orthodoxie roumaine», le monastère de Neamţ.

Ses efforts et ceux de ses disciples visent à traduire les œuvres patristiques et spirituelles; activité ignorée alors en Europe, qui inaugure une époque que nous pourrions nommée celle des traductions patristiques et philocaliques.

Car l'ouvrage massif, en deux volumes, imprimé à Moscou en 1793 se nomme Dobrotoljubje, et les spécialistes le désignent sous le nom de «Philocalie slavone».

D'aucuns, parmi ses disciples (Macarie, Ilarion), sont de remarquables hellénistes. Ils traduisent en roumain les écrits d'excellents théologiens tels qu'Antoine le Grand, Marc l'Ermite, Siméon le Nouveau Théologien, Philothée le

Sinaïte. Isaïa l'Ermite, Cassian le Romain ou Nil l'Ermite, et Paisie, meilleur connaisseur du roumain que du grec, utilise les versions roumaines pour contrôler celles en slavon. Son célèbre ouvrage sera imprimé en slavon et servira de point d'appui à tous les orthodoxes slaves. Donc, la première version intégrale de la Philocalie grecque en une langue européenne moderne est la version roumaine des disciples du starets Paisie, mort en 1794. La Philocalie slavone, imprimée à Moscou en 1793 fut largement diffusée et ré-imprimée au moins cinq fois entre 1793 et 1902.

La Philocalie russe, en cinq volumes, de Théophane Zavoritu, paraîtra 75 ans plus tard, de 1877 à 1889. La Philocalie roumaine du père Dumitru Stăniloaie qui paraîtra à partir de 1947 est la deuxième version roumaine intégrale de la Philocalie parue un siècle et demi après la première. Le roumain est donc la seule langue qui ait eu le privilège de faire paraître deux versions de la Philocalie, à deux étapes de son évolution. Le seul exemplaire complet connu se trouve à la Bibliothèque de l'Académie roumaine et l'édition anastatique de la Philocalie slavone réalisée par Dan Zamfirescu se constitue en un acte culturel exceptionnel.

Dobrotoljubje est le titre de noblesse de la culture ukrainienne à l'échelle des valeurs de l'Europe chrétienne et pour nous, les Roumains, la preuve certaine de la vocation européenne de la culture roumaine.

Laurenţiu AVRAM

NOS COLLABORATEURS

Gheorghe BUZATU (né en 1939); Licencié de la Faculté d'histoire de l'Université de Iaşi. Docteur en histoire. Chercheur et chef de secteur à l'Institut d'histoire «A.D. Xenopol» de Iaşi. Membre du Conseil directeur de la revue «Moldova» et éditeur responsable de la série **Les Roumains dans l'histoire universelle,** Iaşi, 1986-1991 (vol. I-XVIII). Prix de l'Académie roumaine (1981). Ouvrages: **Les Dossiers de la guerre mondiale. 1939-1945** (1979), **La Roumanie et les trusts pétroliers internationaux jusqu'en 1929** (1981); **De l'histoire secrète de la seconde guerre mondiale** (1988), **Histoire interdite (1990), Le Maréchal Antonescu face à l'histoire**, vol. I-II (1990), **La Roumanie avec et sans Antonescu** (1991), **La guerre mondiale des espions.** 1939-1989 (1981). En collaboration ou en qualité d'éditeur: **La Roumanie et la seconde guerre mondiale. Une bibliographie** (1981), **Titulescu et la stratégie de la paix** (1982), **Anglo-Romanian Relations after 1821** (1983), **Eminescu, sens, temps et devenir historique,** vol. I-II (1988-1989), **Breve Historia de Rumania** (Caracas, 1982).

Florin CONSTANTINIU (né en 1933). Licencié de la Faculté d'Histoire de Bucarest (1956), chercheur à l'Institut d'Histoire «N. Iorga» depuis 1957. Docteur en histoire (1968). Lauréat du prix «Nicolae Bălcescu» de l'Académie roumaine (1972). Ouvrages plus importants: **Les relations agraires en Valachie au XVIIIe siècle** (1972), **Constantin Mavrocordat** (1985), **Entre Hitler et Staline. La Roumanie et le Pacte Ribbentrop-Molotov** (1991).

Valeriu Florin DOBRINESCU (né en 1943) Licencié en histoire de l'Université de Iaşi. Docteur en histoire. Chercheur à l'Institut d'Histoire «A.D. Xenopol» de Iaşi. **Prix de l'Académie roumaine** (1986). **Ouvrages publiés: Les relations roumano-anglaises de 1914 à 1933** (1986); **La Roumanie et l'organisation du monde dans l'après-guerre (1945-1947)** (1988); **La Roumanie et les États-Unis** (1914-1947) (1989); **La Bataille pour la Bessarabie** (1991); **La Diplomatie roumaine, Titulescu et la Grande-Bretagne** (1991). Coauteur de plus de 20 volumes et auteur de nombreuses études, publiées dans des revues roumaines et étrangères, sur des questions de relations internationales de la Roumanie et en particulier sur ses rapports avec les Grandes Puissances. Nombreuses participations à des conférences et congrès internationaux sur des thèmes d'histoire.

Calus TRAIAN DRAGOMIR (né 1937) docteur en médecine (cytochimie) (1971), spécialiste de la biologie moléculaire et cellulaire. Lecteur invité des universités de Paris, Oxford, Seattle, Washington, Boston, Bruxelles. Membre de l'Union des Écrivains de Roumanie (1990). A publié plusieurs recueils de poèmes: **Tratat de tehnica renunţării** (Traité de la technique de la renonciation, 1982), **Scrisoarea lui Hippere** (La lettre d'Hippere, 1984), **Pluralitate** (Pluralité, 1988), **Aspecte naturale** (Aspects naturels, 1989), ainsi qu'un ouvrage d'esthétique philosophique. À partir de 1990, il publie des essais politiques dans la presse littéraire.

ADRIAN NĂSTASE (né en 1950). Licencié de la Faculté de Droit de l'Université de Bucarest. Docteur en Droit. Depuis le 28 juin 1990, ministre des Affaires étrangères de Roumanie. Vice-président de l'Association de Droit International et de Relations Internationales; membre de l'Institut International pour les Droits de l'Homme de Strasbourg; membre de la Société française de Droit International; membre du Conseil de l'Association Internationale de Recherches dans le Domaine de la Paix; vice-président de l'Association des Professeurs et des Chercheurs dans le Domaine des Droits de l'Homme; président exécutif du Centre Euro-atlantique de Bucarest; président de la Fondation Européenne Titulescu de Bucarest. Nombreuses participations aux réunions scientifiques internationales; conférences et cours à différentes universités européennes. Ouvrages: **Le Système des principes du droit international** (1986, en collab.), **Les Droits de l'homme - religion de cette fin de siècle** (1992, en cours de parution). Plus de cent articles et études de spécialité dans des revues roumaines et étrangères.

ION M. OPREA (né en 1928). Licencié de la Faculté de Sciences économiques de Bucarest. Docteur en histoire. Chercheur à l'Institut d'Histoire «N. Iorga» de Bucarest. Membre fondateur de l'Association roumaine de Droit International (Bucarest), membre d'honneur de l'Association «Nicolae Titulescu» (Braşov), vice-président de la société culturelle «La Voix de la Bessarabie». Nombreux articles et études sur des thèmes d'histoire politique roumaine et sur des questions de la diplomatie roumaine et étrangère. Ouvrages: **Nicolae Titulescu** (1966), **Une étape fructueuse dans l'histoire des relations diplomatiques roumano-soviétiques. 1918-1936** (1967), **Nicolae Titulescu's Diplomatic Activity** (1968), **La Roumanie pendant la première guerre mondiale** (en collab. 1979); **Histoire de la Roumanie des origines à nos jours** (en collab., Howath, Paris, 1970), **Représentances diplomatiques de la Roumanie**, I-er volume (en collab., 1971). Participation à différentes conférences et congrès internationaux.

CRISTIAN POPIŞTEANU (né en 1932). Diplôme en relations internationales. Docteur en histoire de l'Université de Bucarest. Rédacteur en chef de la revue de culture historique «Magazin istoric». Membre fondateur de l'Association de Droit International et de Relations Internationales, membre du Conseil Scientifique de l'Institut Roumain pour les relations internationales, de International Progress Organization, de l'Association Internationale d'Histoire Contemporaine d'Europe, de l'Association des Historiens Européens. Auteur des volumes: **La Roumanie et l'Entente balkanique** (1968), **L'Europe vers où?** (1975, en collab.); **Histoire du moment** (1985); **La Politique étrangère de la Roumanie** (chronologie) (1987, en collab.). Études introductives aux éditions en roumain d'ouvrages signés par Dwight Eisenhower, J. Fest, Arnold Toynbee, Cornelius Ryan, Marthe Bibescu et autres.

GEORGE G. POTRA (né en 1940). Licencié en histoire de l'Université de Bucarest. Spécialiste en histoire contemporaine et relations internationales. Prix national de journalisme (1980). Membre de l'Association roumaine de Droit international et de Relations internationales Bucarest. Membre d'honneur de l'Association «Nicolae Titulescu» (de Braşov). Ouvrages publiés: Nicolae **Titulescu. Documents diplomatiques** (en collab., 1967), **Représentances diplomatiques de la Roumanie,** I-er vol. (1971, en collab.), **Ion Heliade Rădulescu. Lettres et documents** (en collab., 1972), **La Roumanie - facteur actif de la vie internationale** (1973); Nicolae Titulescu - notre contemporain (en collab., Nagel, Paris, 1982); **Grandes figures de la diplomatie roumaine. Nicolae Titulescu** (en collab., 1982), **Titulescu et la stratégie de la paix** (en collab., 1982), **Les degrés de la civilisation roumaine** (en collab., 1982), **Jitomirski - poèmes en blanc et noir** (1990). Auteur de nombreux articles, d'études et d'essais sur l'histoire contemporaine de la Roumanie, les relations internationales et l'histoire de la diplomatie, la politologie, l'irénologie et la polémologie. Traductions de la littérature historique et social-politique française, anglaise et russe.

FLORIAN TĂNĂSESCU (né en 1941), historien et sociologue. Aspirant au titre de docteur, chercheur à l'Institut de Sociologie de l'Académie roumaine, professeur associé à l'Institut Polytechnique de Bucarest. Auteur de nombreux volumes spécialisés. A collaboré à l'élaboration de recueils d'études ou de documents concernant la vie des partis en Roumanie, les relations interethniques et les relations avec l'étranger: Alexandru Dobrogeanu-Gherea (1971), Aspects du mouvement socialiste et social-démocrate en Roumanie 1921-1927 (1978), La Transylvanie redivivus (1990).

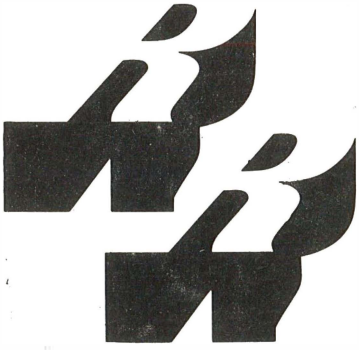
LE GROUPE ROUMAIN DE PRESSE POUR L'ETRANGER FAIT PARAITRE:

1. **Panorama roumain**, mensuel illustré reflétant la vie publique roumaine (domaines: économique, politique, culturel, spirituel, artistique), paraissant en français, allemand, anglais, chinois, espagnol, russe; fondé en 1872.
2. **Revue Roumaine,** mensuel illustré de littérature, culture et civilisation roumaines, de dialogue culturel international, paraissant en français, allemand, anglais et russe; fondé en 1861;
3. **Viaţa Românească**, mensuel de littérature et d'arts roumains,edité en collaboration avec l'Union des Ecrivains de Roumanie, en roumain et anglais; fondé en 1906.
4. **Steaua,** mensuel de littérature, culture et historie nationales, édité en collaboration avec l'Union des Ecrivains de Roumanie; fondé à Cluj, en 1949, paraît en roumain et en français.
5. **Forum**, mensuel édité en collaboration avec le Ministère de l'Enseignement et de la Science, reflétant la vie universitaire et la recherche scientifique universitaire, la philosophie, la politologie et la démocratie roumaines; paraît en roumain et anglais; fondé en 1936

*

Les lecteurs étrangers
- institutions ou personnes privées -
peuvent s'abonner à la REVUE ROUMAINE,
de même qu'aux autres publications éditées par le Groupe roumain de presse pour l'Etranger, en écrivant à l'adresse suivante:
Rédaction des Publications pour l'Etranger "Roumanie"
Piaţa Presei Libere nr. 1, BP 33-28 71341 Bucureşti Télex: 11271 Tel. 617 38 36
Roumanie

Sur la couverture: le Rython de Poroina Mare (District de Mehedinţi). Object de rite d'argent partiellement plaqué d'or (IVe - IIIe siècles av. J.-C.).



4-5/1992
XLVIIe année, no 286

Revue Roumaine

L'ACTUALITÉ DE NICOLAE TITULESCU

Décidé à servir son pays en tout temps, heureux ou malheureux, en représentant officiel ou même en «simple particulier», **cette personnalité cardinale de la politique roumaine et européenne** de l'entre-deux-guerres nous laissa en héritage **une œuvre théorique et pratique impressionnante, dont le plus ample message est le patriotisme.** Un patriotisme fondé sur la lucidité et le réalisme et non pas sur les sables mouvants de la démagogie.

Adrian NĂSTASE

HISTOIRE D'UN TRÉSOR

Il manquait cependant pour que la restitution fût complète tout **le stock métallique en or** de la Banque Nationale de Roumanie, soit 315 154 980,41 lei/or, **les bijoux de la reine Marie**, évalués à 7 millions/or, **des effets, dépôts, bijoux et autres valeurs** représentant plusieurs dizaines de millions lei/or.

Florian TĂNĂSESCU

LES MÉTAMORPHOSES D'UN SYSTÈME DE SIGNIFICATIONS

La Roumanie fut pendant de longues années soumise non seulement à une action culturelle superficielle, mais aussi à une tentative très nette de la déshumaniser. Certes, ni dans un cas, ni dans l'autre, les résultats ne furent très appréciables; ils n'en furent pas moins suffisants pour innoculer le désespoir dans le cœur des gens. Mais le désespoir n'est désespoir que lorsqu'on n'ose plus regarder en face les causes du mal, les comprendre et les juger.

Caius Traian DRAGOMIR